MEASURE

RICHE, M.F.M. le [redacted] - Camp.

VUES DES MONUMENS ANTIQUES DE NAPLES, GRAVEES A L'AQUA-TINTA ACCOMPAGNEES DE NOTICES ET DE DISSERTATIONS.

Feb-77

Paris, T. Bruere, 1827.

→ 34·7 cms x 26·5 cms. x 3·3 cms

pp. 110, Folio. 60 plates.

Quarter brown cloth, marbled boards, green lettering piece with gilt titles, edges uncut.

VUES

DES

MONUMENS ANTIQUES DE NAPLES.

Vues

des

Monumens antiques de Naples,

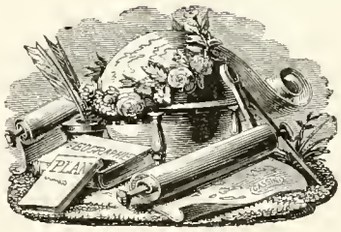
Gravées à l'Aqua-tinta;

accompagnées

de Notices et de Dissertations,

Par M. J. M. Le Riche.

35 **Le Riche** (J. M.) Vues des monuments antiques de Naples, gravées à l'aqua-tinta, accompagnées de notices et de dissertations. *P. Bruère*, 1827, petit in-fo de 110 p. et 60 *belles planches* demi rel. chagrin dos ornés (rel. second Emp.) 200 fr.



C. Bruère, Editeur,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 17.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

1827.

SAMNIUM
CAMPANIA
AUSONIA
VOLSCORUM
HIRPINI
PICENTINI
SIDICINI
Beneventum
Telesia
Plistia
Allifae
Callifae
Venafrum
Melae
Caudium
Casinum
Abellinum
Abella
Aquinum
Teanum
Calès
Capua
Calatia
Suessula
Nola
Nuceria
Aeerra
Forum Popili
Casilinum
Aurunca
Suessa
Ausona
Minturnae
Vescia
Atella
Oplonti
Pompei
Salernum
Picentia
Eburi
Formiae
Fundi
Cajeta
Tyrac
Simuessa
NEAPOLIS
PALAEOPOLIS
Retina
Herculanum
Stabiae
Vulturnum opp.
Liternum
Cumae
Puteoli
Baiae
Baiae
Misenum Pr. et Port
Nisis I.
Megaris I.
Surrentum
Minervium opp.
Atheanum Pr.
Capreae I.
Sirenusae I.
Posidonia Paestum
Spelunca
Amyclae
Terracina
Fermiae
Circei Pr.
Prochyta I.
Pythecusae vel Aenaria Ins.
Sinonia Ins.
Pandataria Ins.
Palmaria Ins.
Pontia Ins.
Carte Topographique
DE L' ANCIENNE CAMPANIE
et des principaux points historiques qui l' environnent
PLAN DE PAESTUM
Tour
Porte
Amphithéâtre
Petit Temple
grand Temple
Basilique
Rempte Nicolas

Gravée par Vitturini

Entrée du tombeau de Virgile à Naples.

Intérieur actuel du tombeau de Virgile à Naples.

Dec. p. M. J. L. R. Gravée par Mori

Etat intérieur d'un tombeau de Pompéi lorsqu'il fut visité pour la première fois par les Etrangers, vers le Cav. Jorio

Dess. p. M. J. L. R. Gravée par Wittang

Entrée ou Tombeau de Virgile à Pozzole.

Dissertation historique

sur

L'Antiquité de la Ville de Naples.

L'ORIGINE de plusieurs villes de ces contrées se perd dans l'obscurité des siècles héroïques. C'est ainsi que l'on fait remonter la fondation de Naples à Phalerne, l'un des Argonautes. Mais son ancien nom de Parthénope, quoique postérieur à celui de *Phalerum*, conduit à un premier point de chronologie dont l'époque peut être assignée à celle de l'Odyssée.

Cette manière peu exacte d'établir l'ancienneté d'une ville, fournit cependant, à l'égard de Naples, une conjecture assez bien autorisée pour ne pas la rejeter. En effet, Homère chante la sirène Parthénope. Selon le poème, elle fait naufrage sur cette côte, y aborde, et y construit une ville, à laquelle elle donne son nom. L'époque du poème étant admise ici pour celle du fait, il est au moins probable que la ville de Parthénope existait du temps d'Homère, qu'ainsi elle daterait de neuf cents ans environ avant notre ère, qu'elle aurait par conséquent bien près de trois mille ans, et compterait plusieurs siècles avant l'établissement de la colonie des Cuméens à Ischia.

Cette tradition paraît d'autant plus vraisemblable, que la fiction du poète donne lieu à une interprétation que confirme la beauté séduisante de cette situation, les mœurs cruelles des peuples qui l'occupaient, et l'imagination brillante des navigateurs Phéniciens, qui, souvent leur proie et leurs victimes, auront adopté cette fable pour peindre à-la-fois les charmes enchanteurs de ces lieux et le danger d'y aborder.

Soit que ces hommes farouches, vivant de coquillages, passassent leur temps à plonger entre les écueils; soit qu'ils allassent au-devant des navigateurs dans des barques légères dirigées à rames ou à voile, l'allégorie qui les représentait sous la forme de monstres marins ou d'oiseaux, est également ingénieuse et conforme à la peinture que Circé fait à Ulysse des cavernes des peuples du cratère, jonchées d'os humains.

Au surplus, la fable dont le voile servait souvent aux anciens pour envelopper leurs traditions historiques, pour ennoblir leur origine, ou pour illustrer leurs héros, semble autoriser ce que disent plusieurs auteurs, qui attribuent la fondation de Naples à Parthénos, fille d'un roi de Thessalie, dont le tombeau, près du rivage, existait encore du temps de Strabon, et dont l'effigie s'est conservée sur des monnaies que l'on voit dans les Musées.

Toutes ces inductions, il faut en convenir, n'établissent que des bases très-fragiles;

mais elles dirigent naturellement vers des faits dont l'apparence est moins douteuse, et nous nous empressons d'y arriver.

Une émigration de Grecs s'était fixée dans l'Asie mineure, où elle avait fondé une ville appélée Cumes. De ce point sortit une colonie qui, d'abord établie dans l'île d'Ischia, se retira ensuite sur le Continent, dans le pays des Opiques, près du Vulture, où elle construisit une seconde Cumes. Le Commerce maritime que faisaient les Cuméens ayant déterminé leur choix, devint aussi la cause de leur ambition et de la ruine de la ville de Pathénope, dont la position avantageuse et l'exemple de leur prospérité les menaçaient d'avoir un jour en elle une puissante rivale. Ils la détruisirent donc ; mais feignant ensuite d'obéir à un oracle, il rebâtirent une nouvelle ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Néapolis*. Ce nom qui signifie *ville neuve*, paraît être né de l'intention de l'opposer à celui de Paléopolis, qui signifie *ville vieille*, dont l'emplacement, peu éloigné, devait être en remontant vers la partie orientale de Saint-Elme.

Néapolis, dont la reconstruction semble due à l'ordre d'un oracle, est plus vraisemblablement le résultat de l'extention du commerce des Cuméens, de l'esprit de domination que font naître les succès, et de l'impuissance des peuples vaincus, peu capables de s'opposer à de nouveaux progrès.

La situation de *Néapolis*, qui se confond souvent avec Paléopolis, est indiquée par le lieu élevé où existait le tombeau de Parthénope, hors des murs de la ville. Cette partie est occupée aujourd'hui par l'église de Saint-Jean-Major (*St.-Giovanni-Maggiore*) ; en bas, au sud, était le Port, dans lequel se jetait le *Sebets*, et le surplus de la ville s'étendait à l'orient, vers les Carmes.

L'état actuel des lieux ne peut guère offrir une idée exacte de l'emplacement de cette ville, à moins que l'on ne se représente le port, occupé aujourd'hui par un quartier de Naples, dont Saint-Pierre-Martyr est l'édifice le plus remarquable. Cet ancien couvent est placé à peu près au centre du port de Parthénope. A l'ouest, le couvent de Sainte-Claire se trouve immédiatement hors des anciennes limites qui, au nord, sont marquées par la rue des Libraires, et à l'orient, par le couvent de l'*Egiziaca*.

L'enceinte de Néapolis ne comprenait donc pas la vingtième partie de la Naples moderne ; et comme il est probable que, construite par des Grecs pour y former un établissement maritime, elle était plus grande, plus forte et mieux tracée que Parthénope, il est vraisemblable alors que cette prétendue ville n'était qu'un amas de misérables cahutes construites sans art, sans ordre ; abris grossier qui pouvait à peine servir de retraite à des brigands sans force, sans justice, sans lois et presque sans patrie.

Un tel état de choses explique à-la-fois la nécessité dans laquelle se seront souvent trouvés les Cuméens de repousser les agressions de voisins incommodes, et la facilité avec laquelle ils auront pu tirer une vengeance éclatante de leurs rapines, en les dispersant et en détruisant leurs repaires.

Ayant acquis enfin la certitude d'une longue sécurité, il était naturel qu'une colonie florissante profitât d'une position éminemment avantageuse pour accroître sa prospérité, et se préparer les moyens d'étendre sa domination et sa puissance jusqu'au Sarno. Tels ont dû être, après la dispersion des Parthénopéens, les véritables motifs de la fondation de Néapolis, et ceux qui donnèrent lieu à la construction successive d'Herculanum et de Pompeï.

Les Cuméens, élevés à ce haut degré de fortune, dernier terme de leur ambition,

crurent pouvoir compter sur sa durée ; mais trop confians dans leurs forces, aveuglés par leurs richesses, énervés d'ailleurs par les jouissances qu'elles procurent sous un ciel si favorable à la fertilité du sol dont ils étaient les maîtres, ils négligèrent de prendre leurs sûretés contre l'avenir. Les Cuméens devaient prévoir que les Etrusques, parcourant avec eux la mer Thyrrénienne, et partageant la masse des profits qui résultaient du même trafic avec la Grèce, l'Égypte et la Phénicie, deviendraient des rivaux redoutables. Les nations de la terre ferme se rassurent par les distances qui les séparent ; mais il n'y a pas de distances pour les peuples navigateurs, et il trouvent partout des ennemis voisins. Les Cuméens devaient penser aussi que ceux qui gémissaient sous le poids de leurs opressions devaient desirer de s'en trouver affranchis ; qu'en conséquence, les villes du Cratère regarderaient comme des libérateurs généreux ceux que leurs maîtres auraient à repousser comme des agresseurs injustes.

Ces diverses causes préparèrent la décadence de la formidable Cumes. La guerre éclata ; les Etrusques furent vainqueurs et formèrent une union fédérative, sous le nom de République Campanienne. Néapolis entra naturellement dans cette alliance, dont Capoue fut le principal siège.

L'on pourrait croire que tant que dura la séparation entre Paléopolis et Néapolis, cette dernière n'était encore ni très-florissante, ni très-considérable ; mais cependant cette alliée de Rome fut assez riche, après la défaite de Cannes, pour offrir au Sénat quarante coupes d'or d'un grand prix ; et elle fut assez forte pour résister aux diverses tentatives que fit Annibal pour s'emparer d'une position qui aurait assuré les secours directs et prompts qu'il réclamait de Carthage.

Ce fut sous le règne d'Auguste que les deux villes furent réunies. L'intervalle qui les séparait entrant nécessairement dans la nouvelle enceinte, Naples eut trois fois sa première étendue.

C'est dans cet espace que furent construits ensuite un temple à Vesta, un autre à Hercule, les Thermes, le Gymnase et l'édifice destiné au Sénat.

Le théâtre où chantait Néron, le temple de Castor et Pollux, celui de Diane, de Mercure, d'Apollon et de Neptume, étant renfermés dans l'emplacement supérieur de la ville.

Ce qui reste du théâtre consiste presque uniquement en une seule arcade en briques, que l'on voit encore dans le quartier dit l'Antiquaille. Ce théâtre devait être très-vaste puisque Néron y réunissait, à un grand nombre de jeunes gens de l'ordre équestre, distribués en chœurs, cinq mille plébéiens pour accompagner les chants.

Deux colonnes d'ordre corinthien, surmontées d'une portion d'architrave, et les deux torses des statues de Castor et Pollux, sont les seuls fragmens apparens qui viennent du temple de ces demi-dieux, Les deux colonnes décorent l'entrée de l'église de Saint-Paul, et les deux torses sont incrustés de chaque côté dans la façade de cette même église. Ils y ont été placés avec si peu d'intention de conserver ces précieux monumens d'antiquité, qu'ils sont couchés et scellés à fleur du mur.

Il existait sur la place de l'Archevêché un cheval de bronze, de travail grec, consacré à Neptune. Ce cheval fut détruit, parce que les cochers napolitains perpétuaient une tradition superstitieuse, qui consistait à promener autour de lui leurs chevaux malades, pour les guérir. La tête seule fut conservée : on la voit dans le musée dit les *Studj*.

L'entrée de la Cathédrale présente quelques fragmens provenant du temple d'Apollon

et de celui de Neptune. Deux colonnes de porphyre décorent le frontispice de la porte principale. Le baptistaire qui sert aujourd'hui de fonts, est de basalte égyptien; il est de sculpture grecque, et représente des bacchantes et des corybantes couronnés de feuilles de lierre. Cent dix colonnes antiques de granit, de marbre chipolin et africain, soutiennent cette basilique; mais ce qui est inexplicable, c'est qu'elles sont recouvertes en stuc.

Des débris de monumens antiques si peu nombreux et d'une si médiocre importance, donneraient une bien faible idée de l'ancienne Naples, si l'on perdait de vue l'énumération des édifices publics qu'elle renfermait, et si l'on ne considérait d'ailleurs qu'il n'est guère possible de supposer que cette reine du Cratère, ce centre d'abondance, de richesses et de luxe, n'eût rien retenu de la magnificence de Cumes et de l'opulence de la délicieuse Capoue. Comment pourrait-on croire, en effet, que cette Naples, qui domine majestueusement sur un golfe spacieux, dont l'entrée s'annonce par l'île de Caprée, par les promontoires de Misène et de Minerve, ait été fondée par des Grecs, si rien n'eût montré son origine? Comment pourrait-on se représenter cette ville habitée par les plus voluptueux Romains, sans que rien ne leur eût rappelé la splendeur à laquelle ils étaient accoutumés, tandis que Herculanum et Pompeï nous présentent encore des imitations qui, bien qu'éloignées de leurs modèles, suffisent néanmoins pour nous étonner? Assurément la ville de Naples a dû être une des plus remarquables de la Campanie; et si son ancienne étendue ne répond pas à ce qui caractérise à nos yeux une ville considérable, c'est que nous la circonscrivons rigoureusement par des murailles qui ont dû subsister long-temps après les divers accroissemens qu'elle a reçus, soit avant, soit pendant le règne des Empereurs; accroissemens qui furent d'autant moins faciles à constater, qu'ils pouvaient se confondre avec un grand nombre de maisons de plaisance et de jardins de luxe qui s'élevaient sur la colline, couvraient la plage, et masquaient la démarcation qui sépare Néapolis de la petite ville de Mégare (Magario), située sur le Mont-Eschia, dit aujourd'hui *Pizzofalcone*.

L'incertitude qui résulte des diverses opinions relatives à la fondation de cette dernière ville, laisse un champ assez libre aux conjectures pour ne pas craindre d'y entrer. Les doutes naissent de la différence du nom de *Megaris* avec celui de *Megari*, que lui donnent les Italiens. Ce dernier nom, opposé au premier, semble indiquer Hercule comme son fondateur, puisque Mégare est le nom de sa femme. Cependant, sans vouloir examiner si ce héros, à son retour d'Espagne, a pu marquer sa route par la construction de tant de villes, qui prétendent lui devoir leur origine, n'est-il pas plus naturel de penser que, parmi les colonies grecques qui se sont succédées sur ces côtes et y ont formé des établissemens, une colonie de Mégariens, à l'instar de celles de Rhodes, d'Athènes et de Chalcis, aura occupé ce point? Alors ces expatriés se plaisant à trouver dans ce lieu une sorte de ressemblance avec celui de la Mégare grecque, lui auront donné un nom qui leur était cher. Cette origine, la même que celle de la ville grecque de Mégare, en Sicile, acquiert encore plus de vraisemblance par l'existence d'un prolongement de rocher (le fort de l'Œuf) qui s'avance à 230 toises dans la mer, et leur représentait en petit la Péninsule où était le port de Nisée, joint par deux longues murailles à la capitale de Mégaride.

Dans la longueur du rocher formant cette jetée naturelle attenante à la Mégare Campanienne, s'élevait, dit-on, une maison de délices de Lucullus, d'où s'était conservé le nom *Castrum Lucullanum* et a succédé celui de *fort de l'Œuf*, à cause de la forme

oblongue du rocher qui lui sert de base. C'est là que le jeune Augustule, dernier Empereur des Romains, a perdu la vie.

La séparation que l'on remarque aujourd'hui entre le mont sur lequel est *Pizzo-Falcone*, et le fort de l'Œuf, est attribuée à des tremblemens de terre. Quelle qu'en soit l'apparente possibilité, un évènement qui appartient à l'histoire moderne, nous semble devoir être préféré pour expliquer cette séparation ; et quoique le récit que nous en allons faire, sorte du cercle que nous nous sommes tracé, nous ne balancerons cependant pas à opposer un fait historique des derniers siècles, à une simple probabilité que l'on pourrait rattacher aux grandes catastrophes qui ont désolé ces contrées, vers l'époque de la ruine d'Herculanum et de Pompeï.

Sur la fin du 15e siècle, la puissance de la poudre était encore inconnue pour l'explosion des mines. L'usage qu'un ingénieur génois en avait fait devant une place défendue par les Florentins, n'avait produit qu'un résultat incomplet ; mais Pierre de Navarre étant au service des Espagnols, renouvela l'expérience devant le château de l'Œuf, à Naples. Voici ce que dit à ce sujet le P. Daniel :

« Gonsalve fit sommer Chavagnac, gentilhomme d'Auvergne, qui y commandait ; il » répondit à la sommation, que lui et les siens étaient résolus à s'ensevelir sous les ruines » de la place. Pierre de Navarre, chargé de l'attaque du Château, avait fait miner la mu- » raille du côté de *Pizzo-Falcone*, sans que les Français s'en fussent aperçus. La mine joua, » et en fit sauter en l'air un assez grand nombre. La place fut emportée, et l'on fit main » basse, d'abord, sur tout ce qui se trouva d'officiers et de soldats. Par ce moyen, les » Espagnols furent mis en possession de la ville de Naples. »

Après Neapolis et Mégare, les seules parties qui, selon toute apparence, appartiennent à l'époque reculée de la puissance des Cuméens, ne peuvent être que la grotte du Pausilype et quelques autres carrières parmi lesquelles la plus remarquable, après les Catacombes, est l'antre que l'on voit sous la montagne de *Pizzo-Falcone*, au lieu dit *Capella Velsia*. Cette immense excavation, creusée dans le tuf, a pu, avec celles qui existent vers le sud de la montagne, fournir les pierres qui sont entrées dans la construction de Mégare. Elle a 175 pieds de long, 125 de large et 50 à 60 de hauteur.

La grotte de Pausilype, telle qu'on la voit aujourd'hui, est due, quant à l'établissement du sol, à Alphonse Ier, qui régnait vers le milieu du 15e siècle. Dans le cours du siècle suivant, elle fut pavée par les ordres du vice-roi D. Pierre de Tolède, gouvernant pour Charles-Quint. Avant ces changemens, la route passait à la hauteur du petit temple de Priape, qui se trouve à droite de l'entrée, vers Naples. La voûte, taillée à des hauteurs inégales, sur plusieurs points, n'avait alors qu'une élévation de 20 à 24 pieds. Cette grotte, ayant comme aujourd'hui environ 300 toises, et n'étant éclairée que par la lampe du temple de Mithras et par deux soupiraux vers le milieu, devait être d'autant plus pénible à traverser, qu'une épaisse poussière en augmentait nécessairement l'obscurité. Sénèque, dans le récit d'un voyage qu'il fit de Baïa à Naples, se plaint des disgrâces de sa route, et, à l'égard de la grotte de Pausilype, il se compare à un athlète, dont le corps oint d'huile, est toujours couvert de fange et de poussière : il ajoute que la grotte est la plus effroyable prison que l'on puisse imaginer.

En même temps que l'on nous apprend que l'achèvement de cette communication entre Naples et Pozzuoli, est due au vice-roi Pierre de Tolède, on lui en attribue aussi l'élargissement ; mais la trace du moyeu des chars fait connaître qu'elle a toujours eu la même largeur, qui est de 20 à 22 pieds.

L'époque où cette communication a été pratiquée fait encore un sujet de débat sur lequel les érudits se sont exercés sans pouvoir s'accorder. Ceux qui l'ont considérée comme l'effet d'un des sortilèges de Virgile, par le moyen duquel il l'aurait percée en une nuit, ont pu donner assez de consistance à leur extravagante invention, pour que le Roi Robert, dans le 14e siècle, ait demandé sérieusement à Pétrarque, s'il pensait que cette grotte fût le produit d'une œuvre diabolique ; à quoi le poète se contenta de répondre qu'il y voyait l'empreinte des outils, mais qu'il n'y reconnaissait rien de la main des démons. Cette absurdité, tant qu'elle a subsisté, a pu suffire pour rompre le cours de la tradition ; aussi, à défaut de connaissances positives, on doit se contenter de ce qui paraît le plus vraisemblable. Les uns ne datent son existence que du règne d'Auguste ; d'autres l'attribuent à Lucullus, parce qu'il aimait les vastes entreprises, et se plaisait à vaincre de grandes difficultés ; peut-être aussi, à cause du petit temple consacré à Mithras, dieu du second ordre chez les Perses, qui, transporté ici, lui rappelait le théâtre de ses mémorables exploits. D'autres, enfin, remontent aux Cuméens, et nous adoptons cette époque parce qu'elle date du premier besoin de communication. En effet, ne perdant pas de vue la nature des relations qui existaient entre Naples, ville d'entrepôt, et Cumes, métropole, la sûreté des transports devenait un objet essentiel, et dans les saisons où ils ne pouvaient s'effectuer par mer, il aurait fallu céder à des obstacles aussi insurmontables par terre, puisque la pente rapide de la montagne, les ravins profonds qui la coupent et les torrens qui se précipitent de part et d'autre, n'auraient pas permis de la gravir sur ce point ; alors, il eût fallu tracer une route le long de la côte, et doubler le Cap de Pausilype, pour atteindre le mont *Olibano*, sur la route de Pozzuoli : cette opération immense, n'aurait été ni moins hardie ni moins dispendieuse que le percement de la montagne, et le résultat eût été d'ailleurs à peu-près nul par la longueur du chemin et par la difficulté de le parcourir dans les débordemens, à travers les ravins, avec des chariots de charge, surtout à une époque où l'usage du pavement était réservé seulement pour l'intérieur des villes.

Ce qui me reste à décrire s'appliquant directement aux dessins qui accompagnent cet ouvrage, je me hâte d'atteindre ce but. L'abondance des principaux faits qui concernent l'histoire de l'ancienne Naples, m'en a peut-être trop longtemps éloigné ; mais j'ai cru nécessaire de donner quelque étendue à cette espèce d'introduction, pour connaître une ville célèbre par elle-même, et qui est aujourd'hui le centre de monumens non moins vénérables par leur antiquité que par le mémorable désastre qui nous en a conservé une partie précieuse et unique dans le monde.

NOTE DESCRIPTIVE

DES QUATRE DERNIÈRES PLANCHES DU PREMIER CAHIER.

EXPLICATIONS DES Nos 2, 3, 4 ET 5, DU PREMIER CAHIER.

TOMBEAU DE VIRGILE.

Les quatre dessins qui font connaître ce modeste monument ont été faits dans l'intention de ne rien laisser à la charge de la mémoire. Le premier annonce son entrée; le spectateur est tourné vers Naples : le second en présente l'intérieur, tel qu'il est maintenant : le troisième est une fiction du petit monument qui y existait au milieu, lorsque Pétrarque vint le visiter : enfin, le quatrième rappelle la sortie pour remonter dans la métairie qui le renferme.

Il paraît que l'extérieur avait la forme d'une colonne tronquée. L'intérieur du *columbarium*, de construction réticulaire, n'a pas plus de 15 pieds et demi sur chaque face du carré. Sa hauteur est de 9 pieds et demi. Deux soupiraux ménagés à droite et à gauche de la voûte, et une petite ouverture au-dessus de l'ancienne porte, laissaient pénétrer un peu de lumière.

L'ouverture cintrée, qui donne vers la grotte de Pausilype, était la porte d'entrée. La situation de ce tombeau, et celle de plusieurs autres ruines qui l'entourent, font connaître la hauteur précise de la route, au bord de laquelle, selon l'usage des anciens, étaient placés les tombeaux.

L'entrée actuelle fait face à l'ancienne porte : c'est une simple démolition qui, aujourd'hui, est encore dans le même état que lorsqu'on y a pénétré la première fois. L'ancienne porte devait être murée.

L'on rapporte que lors de son ouverture, au commencement du 14e siècle, il était pavé en mosaïque. Au milieu, il y avait neuf petites colonnes qui entouraient un piédestal sur lequel était placée l'urne cinéraire, en marbre, renfermant les cendres du poète. Sur cette urne on lisait l'épitaphe qu'il composa, dit-on, lorsqu'il se vit à l'extrémité :

Mantua me genuit; Calabri rapuere; tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces,

Elle a été rendue ainsi en français :

C'est Mantua qui m'a vu naître;
En calabre j'ai cessé d'être;
Mais ici Parthénope a conservé mes os :
J'ai chanté les bergers, les champs et les héros.

Le Roi Robert, protecteur des lettres et des arts, ne pouvait abandonner un dépôt si précieux. Il le fit transporter au Château-Neuf, où était alors son palais. Dans le cours de

quatre siècles, la demeure royale a changé de destination ; de nombreuses richesses ont été partagées, dissipées ou détruites, et l'inappréciable monument a disparu.

La tradition, depuis Pétrarque jusqu'à nos jours, paraît établie d'abord par des preuves tirées du monument même, qui ont été, aux yeux du Roi Robert, les titres de sa noble origine ; ensuite, par l'inscription qui a été placée, cinquante-huit ans après sa mort, en face de l'ouverture actuelle ; enfin, par l'assertion de plusieurs auteurs, tels que Pierre *di Stefano* et *Alfonzo d'Erida*, évêque d'Ariano, qui disent avoir vu l'urne.

Ces témoignages sont confirmés d'ailleurs par ce qu'en a écrit Pline le jeune, qui dit que Silius Italicus célébrait la naissance de Virgile avec autant de solennité que la sienne propre, et n'approchait de son tombeau, à Naples, qu'avec le même respect qu'il eût approché d'un temple. Ælius Donat, qui, vers le milieu du 4e siècle, écrivait la vie de Virgile, s'exprime avec plus de précision : il dit que ce tombeau était placé sur le chemin de Pozzuoli, avant le deuxième mille de Naples. Or, la porte dite de Cumes était située où est maintenant Saint-Dominique-Majeur ; et de ce lieu à la grotte on ne peut guère, en effet, évaluer la distance à plus de deux milles.

Un fait particulier que l'on se plaît à transmettre, est celui du laurier qui aurait crû de lui-même sur le sommet du tombeau. L'imagination se prête trop bien à accueillir cette circonstance comme merveilleuse, pour tenter d'en détruire le charme ; il suffit de dire que ce monument est couvert de plantes et d'arbustes, et que depuis des années il n'y existe aucun vestige de laurier.

FIN DU PREMIER CAHIER.

D p W. J. L. R. Willing sc.

Grotte de Posilippe près de Naples

J. Le Roche Del. — Mme Lavallée, Sculp.

L'Isle de Caprée, vue de Naples

D.p. M. J. L. R. Wlc Lavale sculp

Excavation du Théâtre d'Herculanum.

J. L. Riche del. Mlle Lavallée sculp.

Extérieur de l'amphithéâtre de l'ancienne Cyprès

Dp. W.J.L.R. Grave par Wilting

Intérieur de l'ancienne Église

GROTTE DE PAUSILYPPE.[1]

Les détails concernant l'origine de cet immense travail, ainsi que les mesures de son étendue et de sa largeur, sont compris dans l'article sur Naples : il nous reste seulement à faire remarquer que sa hauteur totale, à l'entrée vers la ville, est de 72 pieds ; qu'ainsi le sol a été baissé d'environ 48 pieds ; de manière que le temple de Priape, à droite, et celui de Mithras, symbole du feu, vers le milieu, indiquent la hauteur de l'ancienne route.

Aujourd'hui elle est pavée et éclairée comme les rues de Naples. A deux époques de l'année, février et octobre, le soleil l'éclaire d'un bout à l'autre ; ce qui produit un effet magique que l'on ne pourrait imaginer ni décrire.

DISSERTATION HISTORIQUE SUR L'ANCIENNE CAPOUE.

Il faut convenir que des vérités utiles généralement proclamées et reçues, que des principes de raison ou de science universellement reconnus et constamment appliqués, il faut avouer, en un mot, que des phénomènes nombreux, invariables, éternels, mais journaliers, sont en quelque sorte des merveilles vulgaires dont il est presque interdit de parler, quoiqu'il soit honteux de les ignorer. La nouveauté seule a des droits à notre intérêt ; et du dégré d'étonnement qu'elle produit, résulte le plus ou le moins d'attention que nous lui accordons.

Assurément il n'est personne qui, en regrettant de ne pouvoir percer dans l'avenir, n'ait compté comme une compensation de pouvoir puiser dans le passé. Nous le consultons pour construire l'échafaudage de probabilités qui dirigent nos jugemens, parce qu'il conserve, pour ainsi dire, une forme que nous apercevons toujours à quelque distance que ce soit. Rien n'est donc plus naturel que de détourner nos regards de cet avenir impénétrable, de cet empire des ténèbres où nous plaçons le trône de l'espérance, et de les porter vers ce passé diaphane qui laisse après lui une trace de lumière. Ce sentiment de curiosité salutaire est inné en nous, il nous emporte tous vers le même but ; tous nous avons parcouru la même route, à la même époque de la vie ; et, à quelques modifications près, nous y avons éprouvé les mêmes sensations, le même plaisir, parce que nous y avons rencontré les mêmes objets. De cette marche constante résulte, non la satiété pour ce qui est incontestablement vrai, grand et beau, mais une sorte de froideur pour ce qui ne peut plus produire la surprise, seul véhicule de nos jouissances.

Parmi les peuples qui ont paru sur la scène du monde, parmi les nations à qui il est réservé d'instruire les générations et d'étonner la postérité, les Romains occupent le premier rang, soit parce que la puissance et l'éclat des Egyptiens ou des Grecs appartiennent à une époque plus reculée, soit parce que la domination romaine a envahi tout notre hémisphère. Mais par cela seul, quel est celui qui ne connait pas l'histoire de cet empire ?

Quel est celui qui n'a pas conservé le souvenir de la seconde guerre punique, de la gloire d'Annibal, de la splendeur et de la ruine de Capoue ?

Après avoir reconnu l'inutilité des efforts qu'il faudrait faire pour rentrer dans un champ si vaste et si souvent exploré, je crois devoir me renfermer, plus strictement ici qu'ailleurs, dans les limites que me prescrit la nature de cet ouvrage. Je ne perdrai pas de vue qu'il consiste dans l'explication des monumens qui existent, et que dans l'histoire des lieux où ils se rencontrent, je ne dois faire entrer que ce qui a rapport à leur antiquité et aux principales révolutions qui en ont opéré le changement.

Capoue, dont le premier nom a été Volturne, est peut-être, de toutes les villes de la Campanie, la seule qui ait été frappée plusieurs fois de l'inexorable destinée de la destruction. Les Etrusques, originaires de Lydie, furent les fondateurs de cette ville, qui n'est connue sous le nom Capoue que depuis l'an 332 de Rome, époque où les Samnites, sous la conduite de Capys leur chef, s'en rendirent maîtres par une cruelle perfidie.

Dès les premiers siècles de sa fondation, Capoue s'éleva avec la magnificence dont les Etrusques, navigateurs, trouvaient l'exemple en Asie. Dès sa naissance, elle fut puissante et riche par le commerce, elle fut heureuse par la fécondité du sol et par l'aménité de sa situation. Polybe, qui écrivait environ soixante ans après le premier désastre qu'elle éprouva, dit que « les campagnes qui environnent Capoue, sont la partie la plus noble » de toute l'Italie, la plus distinguée par l'agrément et la bonté du territoire : d'ailleurs, » elles sont près de la mer, et l'on y trouve des comptoirs où abordent les étrangers de » toutes les parties du monde ; c'est là que sont les villes les plus célèbres et les plus belles » de toute l'Italie : en effet, les côtes de la Campanie sont occupées par les habitans de » Sinuesse (*Rocca di Montragone*), de Cumes et de Pozzuoli ; on y trouve encore Na- » ples et Nocera, la moins ancienne de toutes. Dans l'intérieur des terres, du côté du nord, » sont Calène (*Calvi*) et Tiano ; à l'orient et au midi, Ascoli et Nôla : dans le milieu de » ces campagnes est située Capoue, depuis long-temps plus florissante que toutes ces villes, » en sorte qu'il y a beaucoup de vraissemblance dans ce que les fables racontent de cette » province, qu'on a aussi appelée Phlégræa, comme les autres pays les meilleurs et les » plus riches. Les Dieux devaient se disputer des campagnes aussi agréables et aussi favo- » risées. L. 3. Cette plaine fut occupée par les Etrusques qui, ayant eu a combattre un » grand nombre d'injustes agresseurs, se firent connaître des étrangers, et acquirent la » plus haute réputation de bravoure. L. 2.

Il semble que des avantages si nombreux, et si réels en effet, auraient dû assurer une immuable prospérité à la ville de Capoue, surtout lorsque de toutes les villes fédérées dont elle était la capitale, aucune ne pensait à lui disputer la prééminence qu'elle tenait des Etrusque vainqueurs des Cuméens, premiers dominateurs de ces contrées. Mais ce qui constituait le bonheur des Campaniens fut précisément ce qui fit naître l'envie d'un peuple moins favorisé. Les Samnites, nations guerrières, voulurent asservir Capoue ; déjà même une partie des villes fédérées était subjuguée par ces montagnards, et la métropole ne pouvait échapper au même malheur si les Romains, avec qui les habitans de Capoue s'étaient hâtés de contracter une alliance, ne fussent venus arrêter les progrès des vainqueurs. Pendant cinquante ans que dura cette guerre, les succès furent long-temps balancés sans être décisifs ; mais la fortune de Rome devait triompher. Les Samnites furent enfin forcés de renoncer à leur usurpation ; et le funeste honneur fut assuré à Capoue d'avoir pour alliés ceux qui étaient destinés à devenir les souverains du monde. Néanmoins cette espèce de sécurité dura peu d'années. D'abord cette ville fut en danger de devenir une oc-

casion de guerre civile entre les Romains et la garnison qu'ils y avaient laissée. Ces soldats, accueillis comme des libérateurs, traités comme des amis, préférèrent bientôt les douceurs du repos aux fatigues du camp. Rome devenait l'ennemie de ces révoltés, Capoue devait être leur proie. Heureusement la modération du dictateur Valérius conjura l'orage ; mais l'asservissement de Capoue ne fut que différé, car cette ville touchait à une fatale époque. La seconde guerre punique éclata. Annibal avait franchit les Alpes ; il avait traversé l'Italie, signalant son passage par des victoires, et allait anéantir pour toujours sa formidable ennemie, si Fabius, par ses sages lenteurs, n'eût déconcerté les desseins et arrêté l'impétuosité du général Carthaginois. Varron succède à Fabius : il est plein de confiance et d'audace, l'honneur du consulat lui tient lieu de talent, sa témérité lui tient lieu de courage : il livre bataille près de Cannes, et Annibal écrase l'armée romaine. Cette mémorable victoire des Carthaginois prépara la ruine de Capoue, qui se flattait d'hériter de la puissance des Romains sur l'Italie : mais il lui aurait fallu hériter aussi de leur gloire et de leurs vertus héroïques. Les habitans de Capoue rompirent l'alliance et reçurent Annibal dans leurs murs. Une telle défection, suivie d'un acte de cruauté envers les Romains restés dans la ville, ne pouvait plus rien ajouter à la consternation d'un peuple superbe : elle avait parcouru son période, mais elle devait augmenter le désir de la vengeance ; cette vengeance fut atroce. Après cinq ans de résistance, après les derniers excès de rage et de désespoir, Capoue, abandonnée par l'armée Carthaginoise, succomba sous les efforts de la république ; et de cette ville si belle, si peuplée, si florissante, il ne resta que les murs, les maisons, les temples et du sang.

Pendant un siècle et demi, elle fut, selon la volonté du Sénat, la retraite des laboureurs, l'abri de leurs charrues et de leurs moissons ; son territoire, cultivé par des fermiers de la république, entrait dans la somme des revenus de l'État. Ciceron dit que *Capoue est le plus beau fonds du peuple Romain, sa richesse la plus sûre, l'ornement de la paix, le soutien de la guerre, le plus important de ses revenus, le grenier des légions et la ressource commune dans les temps de disette.*

Sous le consulat de J. César, ce territoire fut distribué entre une classe de pères de famille qui furent envoyés à Capoue ; et dès-lors elle devint une colonie Romaine. Cet état de choses ne dura que seize ans, car elle entra dans le partage que firent entre eux les premiers triumvirs, et devint la récompense de leurs soldats. Néanmoins la Colonie était peu nombreuse ; Octave, cinq ans après, y établit ses vétérans et assigna, dans l'île de Crête, comme dédommagement accordé à la Colonie, un fonds dont le revenu était beaucoup plus considérable.

Près de deux siècles s'étaient donc écoulés ; et la célèbre Capoue, qui avait pris son rang après Rome et Carthage, était encore dans le plus déplorable abandon. Sa population, composée pour lors d'agriculteurs, de soldats infirmes et de vingt mille gladiateurs, ne pouvait rien rappeler de son ancienne opulence, de ses anciennes voluptés. Les édifices conservés, ces témoins, selon Tite-Live, de la clémence des Romains, perpétuaient bien plus encore le souvenir de son désastre, que celui de sa grandeur et de sa prospérité ; et si, sous le règne d'Auguste, elle présenta quelque chose de sa première magnificence, il est bien permis néanmoins de ne considérer en elle qu'une ville dans la fondation de laquelle entrèrent les débris de l'ancienne.

En effet, le temple de Jupiter, ceux de Cérès, de Neptune, de Mars, de Vénus, de Diane Tiphatine et de la Fortune, ne retentissaient plus des mêmes chants religieux ; l'encens ne s'élevait plus de leurs autels dans les jours de solennité ; de pompeux appa-

reils, de nombreux cortéges, n'entouraient plus leurs sanctuaires. Les Palais étaient inhabités ; les rues, les thermes, les théâtres, étaient déserts : un morne silence régnait dans la basilique, dans le forum des nobles ; de la place *Séplasia* ne s'exhalaient plus les essences les plus rares, les parfuns les plus suaves ; en un mot le luxe, le mouvement et même le tumulte qui semble être, pour ainsi dire, la vie d'une grande cité, n'existaient plus; Capoue inanimée n'était, après 173 ans, qu'un vaste théâtre de destruction, où d'avides publicains venaient séjourner ; ce n'était plus qu'un triste asile accordé à la populace turbulente de Rome, et un champ d'instruction assigné à des criminels ou à des esclaves destinés à s'égorger en spectacle.

La restauration de Capoue, ou plutôt sa nouvelle existence, paraît remplir trois siècles, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui d'Antonin le pieux, qui consacra l'amphithéâtre magnifiquement orné par Adrien.

La voie Appia, dans l'origine, partait de Rome, traversait les marais Pontins, et se terminait à Capoue. Sous Trajan, elle fut continuée, partagea la ville en deux parties et fut prolongée jusqu'à Brindes.

La voie Consulaire ou Campanienne conduisait à Cumes : elle passait par l'ancienne Atella, près d'Averse, et par Pozzuoli.

Un très-petit nombre de ruines, qui existent encore, attestent à la fois la magnificence de cette ville célèbre et sa situation entre le Volturne (*Garigliano*) et le Clanius (*Clanio.*)

Ce que l'on retrouve aujourd'hui de plus remarquable, après quelques tombeaux et un portique spacieux qui existent près de Sainte-Marie, ce sont les ruines de l'amphithéâtre, et vers *Casino*, trois arcades ornées de niches et de bas-reliefs qui, selon toute apparence, dépendaient d'une de ses portes. Quelques historiens prétendent cependant que ce fut un arc de triomphe érigé, selon les uns, à Auguste, et selon d'autres, à Septime-Sévère.

Les ravages dont Capoue fut le théâtre pendant le cours de la décadence de l'Empire Romain la réduisirent progressivement au plus misérable état. En 455 de notre ère, Genseric, roi des Vandales, acheva de la détruire. En 841, elle n'était plus qu'un village dont les habitans furent transportés, par le comte Landone, vers le pont de *Casilinus*, où fut fondée la Capoue moderne, à une demi-lieue de l'ancienne.

NOTE DESCRIPTIVE DES PLANCHES SUR L'AMPHITHÉATRE DE CAPOUE.

La découverte des fragmens de l'Amphithéâtre de Capoue est due à la circonstance singulière de soupçons répandus par un habitant de la ville moderne, que des richesses considérables étaient enfouies dans ce lieu. D'abord quelques individus vinrent furtivement faire des fouilles : le mystère, autant que leur ardeur au travail, donna une nouvelle consistance aux bruits vagues qui circulaient; et, en peu de jours, il y eut un grand nombre de copartageans, qui enfin ne découvrirent d'autre trésor que celui qui s'offre maintenant aux yeux des voyageurs.

Dans les temps de barbarie, cet édifice servait de forteresse ; aujourd'hui il est ruiné dans sa presque totalité et ne présente qu'un monceau de débris confusément entassés sur le contour de l'ellipse de l'arène : le sol même est assez exhaussé pour ne plus laisser la moindre apparence du mur qui, armé de pointes de fer en haut, préservait les spectateurs de la fureur des animaux livrés au combat.

Il avait quatre entrées, auxquelles correspondaient quatre belles portes d'ordre toscan, dont une seule est conservée. C'est celle du premier dessin.

Le second représente l'entrée des corridors qui entouraient l'arène et supportaient les gradins. La construction de cette partie était en briques revêtues de pierres blanches que l'on compare à du marbre gris.

La circonférence extérieure de cet édifice, de forme ovale, était de 198 toises ; sa hauteur a été évaluée à 20 toises.

DISSERTATION SUR L'ILE DE CAPRÉE.

Il ne paraît guère plus possible de se trouver à Naples et de voir Caprée sans y placer quelques souvenirs, que de voir le Vésuve sans penser que c'est un volcan.

Un lieu où a séjourné Auguste est déjà, par cela seul, assez célèbre pour arrêter les regards et éveiller l'attention. Dans Rome, il se présente à la mémoire au milieu d'une foule de héros, d'hommes illustres, qui l'ont précédé ; là s'unissent les fastes d'un beau règne aux fastes d'un grand peuple : mais à Caprée, l'imagination se le représente isolé ; aucune pompe ne le dérobe aux yeux ; son cortège même semble s'éloigner ; on croit le voir de plus près, on pénètre avec lui dans son Palais, où le voit au jeu avec ses amis ; on le suit à l'amphithéâtre, aux exercices gymniques, où, par son ordre, les Grecs se confondent avec les Romains. Après une époque si remarquable, on ne trouve aucun intérêt à examiner si des Grecs Téléboïens ont été les premiers habitans de cette île, non plus qu'à apprendre qu'Auguste l'avait obtenue des Napolitains, en échange de *Pithécuse* (Ischia) : mais cette île a été en outre la résidence de Tibère ; et sous ce nouvel aspect, elle devient en quelque sorte le centre de l'empire Romain. Caprée, sous le règne de cet Empereur, fut, pour ainsi dire, un cratère où s'élaboraient tous les crimes, un cratère d'où s'élançaient tous les malheurs qui ont ravagé Rome et épouvanté le monde. Caprée, par sa situation, par ses éminences, par ses escarpemens, qui, presque de toutes parts, la rendent inaccessible, semble avoir protégé le monstre qui l'habitait ; elle semble être complice à la fois de ses débauches et de ses forfaits.

Tibère, cédant aux instigations de Séjan, quitta Rome ; il vint consacrer le Capitole de Capoue, parcourut la Campanie, et choisit enfin Caprée pour y établir sa résidence. Dès ce moment, cette île perdit l'espèce d'éclat qu'elle devait à la présence d'Auguste, et devint une sentine de lubricité, un théâtre de sanglantes fureurs.

Douze Palais furent construits vers la moitié orientale de l'île, et situés en grande partie sur les points les plus élevés : chacun de ces palais portait le nom d'une Divinité. Celui de Jupiter, qui avait été occupé par Auguste, devint le plus spacieux et le plus magnifique. Il était à l'extrémité vers le levant, sur la hauteur de Saint-Michel. Là on retrouve la terrasse sur laquelle l'Empereur, dans la plus grande anxiété, attendait le navire qui lui apportait la nouvelle du supplice de Séjan. Une chambre, qui depuis a été habitée par un ermite, était le cabinet de Tibère. L'un des souterrains qui existe encore a été la prison où il fit périr de faim Drusus, fils de l'infortuné Germanicus son neveu. L'escarpement du mont Saint-Michel est le point d'où il faisait précipiter dans la mer les malheureux qui avaient encouru sa haine.

La fameuse Rotonde où Tibère, dans sa vieillesse, venait ranimer sa luxure, était sur l'éminence dite aujourd'hui *Camerelle*. Cette enceinte, divisée en petits salons numérotés, était décorée de peintures obscènes. Là des groupes d'athlètes de débauches des deux sexes offraient aux yeux du Prince, placé au centre, la réalité de ces sales imitations.

Ces détails sont confirmés, non-seulement par des fragmens de peintures où il reste des traces de ces scènes, mais aussi par les médailles dites *spintries*, trouvées dans ce même lieu. D'un côté était représenté un de ces tableaux que l'on ne peut décrire, et sur le revers un numéro correspondant à celui du salon où était peint le sujet répété en relief sur la médaille.

Un Phare était élevé près du palais de Jupiter. Il était destiné à diriger les navigateurs qui venaient d'Alexandrie. Il reste encore des indices de la base de la tour de ce fanal. Elle croula peu de jours avant la mort de Tibère.

C'est à Caprée que Caligula, âgé de 20 ans, prit la robe virile et se fit couper la barbe pour la première fois.

Après la mort de Tibère, Caprée paraît avoir été abandonnée comme un lieu d'exécration, puisque l'on compte plus de 126 ans sans qu'il soit fait mention d'autres Empereurs que Marc-Aurèle. Sous le règne de son successeur Commode, cette île fut destinée à l'exil d'illustres victimes ; et enfin si elle avait encore conservé quelques restes de ses magnifiques Palais, il est probable que leur destruction est due à Barbe-Rousse, qui, dans le 16eme siècle, après avoir dévasté la Sicile, infesté les côtes de Naples et saccagé Terraccine et Fondi, se retira et séjourna à Caprée.

NOTES SUR L'ILE DE CAPRÉE, OU ILE DES CHÈVRES.

Après la Notice que nous venons de donner, il suffira, pour atteindre le but que se propose la curiosité, d'un dessin qui rappelle les formes exactes de l'île de Caprée (en italien Capri) : ce qui pourrait maintenant toucher encore à ce qu'elle a eu de fameux, est entièrement disparu ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'un emplacement historique. La seule chose qui appartienne aux temps les plus éloignés de son existence, c'est le passage des cailles à deux époques de l'année (le printemps et l'automne). Du reste, cette île n'a plus rien de remarquable. Les habitans, divisés en deux parties (*Capri* et *Anna Capri*), sont livrés principalement, les uns à la pêche, les autres à la culture de la vigne. Par l'une, on obtenait autrefois le corail ; par l'autre, on obtient aujourd'hui un très-bon vin. Les insulaires d'en bas sont peu estimés de ceux d'en haut (d'*Anna Capri*), qui ont conservé une pureté de mœurs que semblerait entretenir la pureté de l'air qu'ils respirent sur le point le plus élevé de leur île. On cite des exemples de vieillards, nés dans cette partie, qui sont morts sans jamais être descendus à Capri.

DISSERTATION SUR LA VILLE D'HERCULANUM.

Entre les villes de la Campanie, celle d'Herculanum est rarement nommée dans l'histoire. L'origine de son nom, plutôt que celle de sa fondation comme ville, peut remonter à Hercule qui, à son retour d'Espagne, choisit, dans ces parages, un lieu de relâche pour sa flotte, et y laissa quelques cabutes qui avaient été construites et habitées par son armée.

Nous voyons successivement que depuis Baja jusqu'à Pompeï, le passage de ce héros des anciens est tracé par des entreprises et des actions remarquables.

Après avoir assommé Cacus près du mont Aventin, il arrive à Baja, où il construit des étables pour y renfermer les bœufs qu'il avait enlevés à Gérion en Espagne; alors on prétend que du mot bœuf s'est formé celui de *Baoli*, (aujourd'hui Bacola). Continuant son chemin le long du rivage, il construit une route qui aboutit à Tritoli: elle fut nommée *Erculea*. A peu de distance de là, il établit une digue qui sépare la mer du lac Lucrin, et se fait ainsi un immense vivier, où il conserve d'excellents poissons. Au-dessus de Pozzuoli, il combat les géants dans le Cratère de la Solfatare: enfin, après avoir sacrifié aux Dieux la dixième partie des richesses qu'il rapportait, il bâtit une ville entre Parthénope et le Sarnò: c'est Herculanum. Strabon lui attribue aussi la fondation de Pompeï.

Une telle série de faits fabuleux est si peu digne d'exercer la critique, qu'il nous semble permis de nous référer à ce que nous avons dit touchant l'origine de Naples; c'est-à-dire que la ville d'Herculanum doit sa naissance, comme ville proprement dite, aux Cuméens, par l'extension des mêmes vues qui leur firent fonder Neapolis, et ensuite Pompeï. Cette origine étant admise, la ville d'Herculanum est renfermée dans le cercle des événemens communs aux autres villes Campaniennes. Elle est comprise par les Etrusques, dans l'alliance qui élève Capoue au rang de capitale de la confédération: elle est conquise par les Samnites; et, après qu'ils sont chassés, elle entre dans l'alliance avec les Romains, qui ont délivré la Campanie: elle participe à la révolte connue sous le nom de guerre Sociale ou Marsique; le proconsul T. Didius s'en empare; et peu de temps après elle devient Colonie Romaine: enfin elle partage le déplorable sort de Pompeï, et disparaît dans la mémorable éruption de 79.

Cette ville, entourée de murailles, était située sur une colline qui s'avançait dans la mer. Elle s'étendait à quatorze cents toises entre *Résina* et *Portici*, et à cinq cents toises jusqu'à la porte orientale, où étaient les tombeaux.

Quelques rues principales traversaient la ville; elles étaient tirées au cordeau, bordées de trottoirs et pavées en lave. La plus belle de ces rues, ornée de chaque côté d'un portique, conduisait aux édifices publics, dont Lalande, qui a vu les fouilles en 1765, a donné la description. C'est l'extrait de ce qu'il en dit qui nous fera connaître les principaux d'entre eux.

Le Temple de Jupiter, dans lequel était une statue qu'on a dit être d'or, précédait le grand Théâtre, dont l'entrée principale était décorée de chevaux de bronze attelés à un

char. Une multitude de statues de marbre, de colonnes et de peintures ornaient ce monument. Le *procenium* et une partie de la scène sont restés à découvert.

Le *Forum*, d'autres disent *Calcidicum*, *macello* (marché) était un emplacement rectangle de 228 pieds, entouré d'un portique soutenu par 42 colonnes : Le sol, pavé en marbre, était élevé de deux pieds au-dessus du sol de la place ; à l'entrée il y avait un péristyle composé de cinq arcades ornées de statues équestres de marbre ; deux ont été conservées, ce sont, l'une A. C. Pulcrus, et l'autre M. N. Balbus. On les voit au musée de Naples. Plusieurs autres de la famille Nonia et de celle d'Annia ont été trouvées dans le théâtre et ailleurs.

A l'extrémité opposée du péristyle, on a trouvé une espèce de sanctuaire élevé de trois marches, où était la statue de Vespasien, ayant à ses côtés deux autres figures dans des chaises curules. De chaque côté, dans des niches, étaient la statue de Néron et celle de Germanicus. Elles étaient en bronze et avaient neuf pieds de haut.

Le Forum était joint, par un portique commun, à deux Temples de forme rectangle, voûtés, ornés intérieurement de colonnes, de peintures à fresque et d'inscriptions en bronze. Un de ces Temples avait 150 pieds de long.

Un Tombeau que l'on découvrit à la même époque, était décoré extérieurement de piédestaux d'un beau style. L'intérieur était un caveau de 12 pieds de long sur 9 de large. Dans chaque niche, on a trouvé encore intacte une urne cinéraire couverte d'une tuile.

Un peu au delà, on a découvert plusieurs rues bien alignées, et des maisons particulières, les unes pavées de marbres de différentes couleurs, d'autres en mosaïques, d'autres enfin avec des briques. Autour des chambres, se trouvait un gradin ou siége d'un pied de haut. On présume qu'il était destiné aux esclaves.

Les murs des maisons étaient, de même qu'à Pompeï, décorés de peintures à fresque.

Les fenêtres, à ce qu'il paraît, étaient ordinairement fermées par des volets en bois : quelques-unes l'étaient en tôle ou avec du gypse transparent ; un petit nombre en verre très-épais.

Telles sont les parties de cette ville qui ont été connues : le danger auquel les excavations auraient exposé *Portici* et *Resina*, n'a pas permis de les continuer. Néanmoins cette faible portion qui paraît s'être rencontrée dans un beau quartier de la ville, a produit un grand nombre d'objets précieux rassemblés dans les Musées de Portici et de Naples. Il résulte en outre de ces découvertes, qu'elles confirment l'opinion que Cicéron et Sénèque nous donnent de la beauté d'Herculanum. Cicéron parle de la maison des Fabius, comme soutenant dignement son rang parmi celles des plus riches Romains, dont les maisons de plaisance couvraient la côte délicieuse du cratère de Naples. Sénèque nous apprend que Caligula fit détruire celle où sa mère avait été prisonnière sous Tibère. Cette maison, dit-il, attirait les regards de tous ceux qui passaient le long de cette côte.

Quelle que soit l'incertitude qu'a pu faire naître le silence de Pline et de quelques autres qui lui sont postérieurs, sur l'époque de la ruine d'Herculanum, on s'arrête cependant à celle de la première éruption connue du Vésuve, en 79, le 23 août, à l'heure où le peuple assistait au théâtre. Cette circonstance, qui coïncide avec l'heure marquée par Pline, dans la narration qu'il adresse à Tacite de la mort de son oncle, est fortifiée, d'abord par la remarque faite du petit nombre de cadavres qui ont été trouvés dans les fouilles, ce qui fait supposer que les habitans n'ont point été surpris de nuit, et de plus

par l'ancien nom d'*Ercalanense*, qui est resté au quartier de Naples où ces infortunés sont venus s'établir.

Un seul dessin peut faire connaître ce qui reste à voir de la ville d'Herculanum ; c'est celui du puits creusé au-dessus des gradins du grand Théâtre, dont le *proscenium* a 130 pieds de long. La *cavea*, ou étaient les gradins, pouvait contenir dix mille spectateurs. L'avant-scène était décorée de colonnes et des statues des neuf Muses, placées dans des niches. Le proscenium et une portion des vingt et un rangs de gradins, sont, de tout ce qu'on a découvert, les seules parties qui soient restées en évidence. Les issues qui conduisaient dans la ville, sont murées.

L'emplacement où avait existé la ville d'Herculanum était encore ignoré au commencement du siècle dernier; et lors qu'elle fut découverte, son nom même fournit le sujet de longs débats entre les savans. Enfin, après avoir discuté sur quinze ou vingt terminaisons du nom d'Hercule, on s'est arrêté à celle d'Herculanum.

On doit au hasard d'avoir pu pénétrer dans le tombeau d'une ville antique qui, incrustée dans la lave, existera encore après tout ce qui doit finir.

Un boulanger de Résina, en creusant un puits, parvint à la Cavea du théâtre, il n'en tira nulle conséquence, et se contenta de faire usage des tables de marbre que lui procurait sa découverte et son travail.

En 1711, 37 ans avant qu'on eût connaissance de Pompeï, il s'engagea à fournir les marbres nécessaires pour la construction d'un Palais que faisait bâtir le prince d'Elbœuf, à Portici. L'industrie accessoire de ce particulier et la quantité de marbres façonnés qu'il livra furent remarqués et excitèrent la curiosité du Prince. Le boulanger ne fit aucun mystère du hasard qui lui avait ouvert la carrière d'où il tirait les marbres les plus précieux et les mieux travaillés. Le Prince lui offrit d'acheter ce fonds ; le boulanger accepta le marché, et les fouilles se firent avec plus d'ordre et de soin pour le compte du prince d'Elbœuf.

Les premiers produits du travail, furent une statue d'Hercule, peu après une Cléopâtre, et enfin une inscription et sept Statues grecques. Elles furent envoyées en France.

Une mine d'objets d'arts d'un si grand prix fut exploitée avec une telle ardeur, qu'un ordre du Gouvernement Autrichien, (sous l'empereur Joseph) vint enlever au propriétaire le droit de continuer les fouilles. Elles furent suspendues et n'ont été recommencées que 25 ans après, par ordre de Charles III, qui, acquéreur du palais de Portici, l'augmenta et l'embellit des objets tirés d'Herculanum.

Plusieurs salles de ce Palais contiennent la plus belle, la plus rare et la plus nombreuse collection de morceaux d'antiquités qui existe au monde.

Non-seulement la description, mais même la simple nomenclature de ces objets partagés entre le Musée de Portici et celui des *Studj*, excèderait à un tel point les bornes de notre ouvrage, que nous nous abstiendrons de l'entreprendre.

Il paraît que la cendre vomie par le volcan ne fut pas d'abord assez considérable pour empêcher les habitans de s'enfuir et qu'ils dûrent céder d'autant plus promptement aux premières apparences de péril, qu'ils étaient déjà frappés de terreur par le tremblement de terre, qui, depuis plusieurs jours, dit Pline, ébranlait aux environs les bourgs et les villes mêmes.

Cette lave sablonneuse devait-être brûlante, mais non portée à un haut point d'incandescence, puisque les matières les plus combustibles, tels que le papyrus, sont seulement réduites à l'état de charbon.

Il est probable aussi que par intervalle il en tomba une énorme quantité, le même Pline disant *qu'à Misène, la terre était ensevelie sous la cendre, comme elle l'est en hiver sous la neige ;* et du Vésuve à Misène il y a près de six lieues.

Il faut croire enfin que des torrens d'eau, ce qui n'est pas rare dans les éruptions, se sont précipités du haut de la montagne, puisque Herculanum est incorporé dans un massif de tuf volcanique qui, quoique friable, est cependant plus compacte que celui qui couvre Pompeï.

Herculanum est à 68 pieds de profondeur; mais les différentes couches qui la couvrent ne sont parvenues à cette hauteur que par les éruptions successives qui ont eu lieu depuis 79 et qui ont été portées dans cette direction.

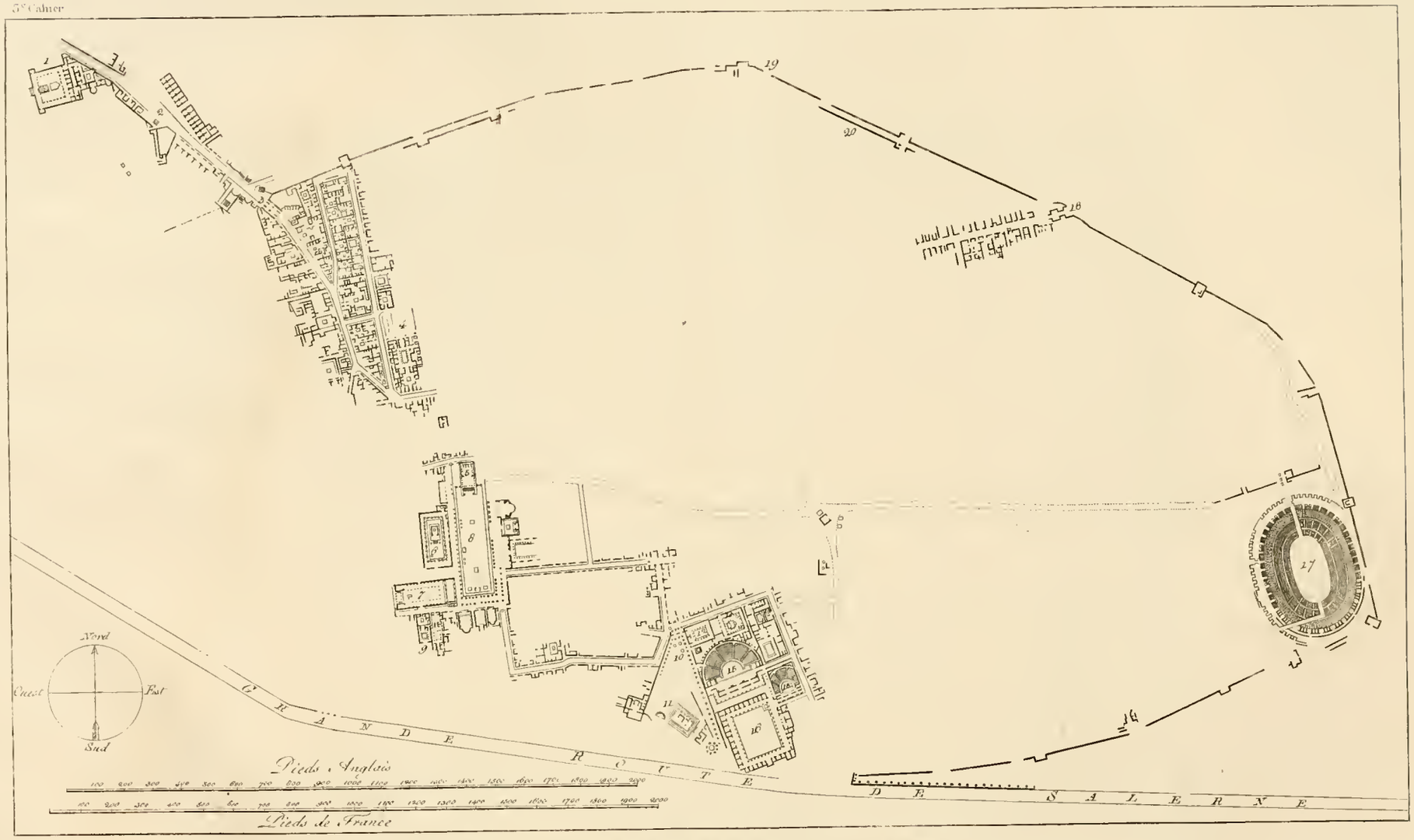
FIN DU DEUXIÈME CAHIER.

Vitruvius sculp.

Intérieur du Colisée vers la porte de Vespasien

D. p. M. J. R. Vittorio sculp.

Ruines d'un Aqueduc dit le Pont de Rodolphe à Naples



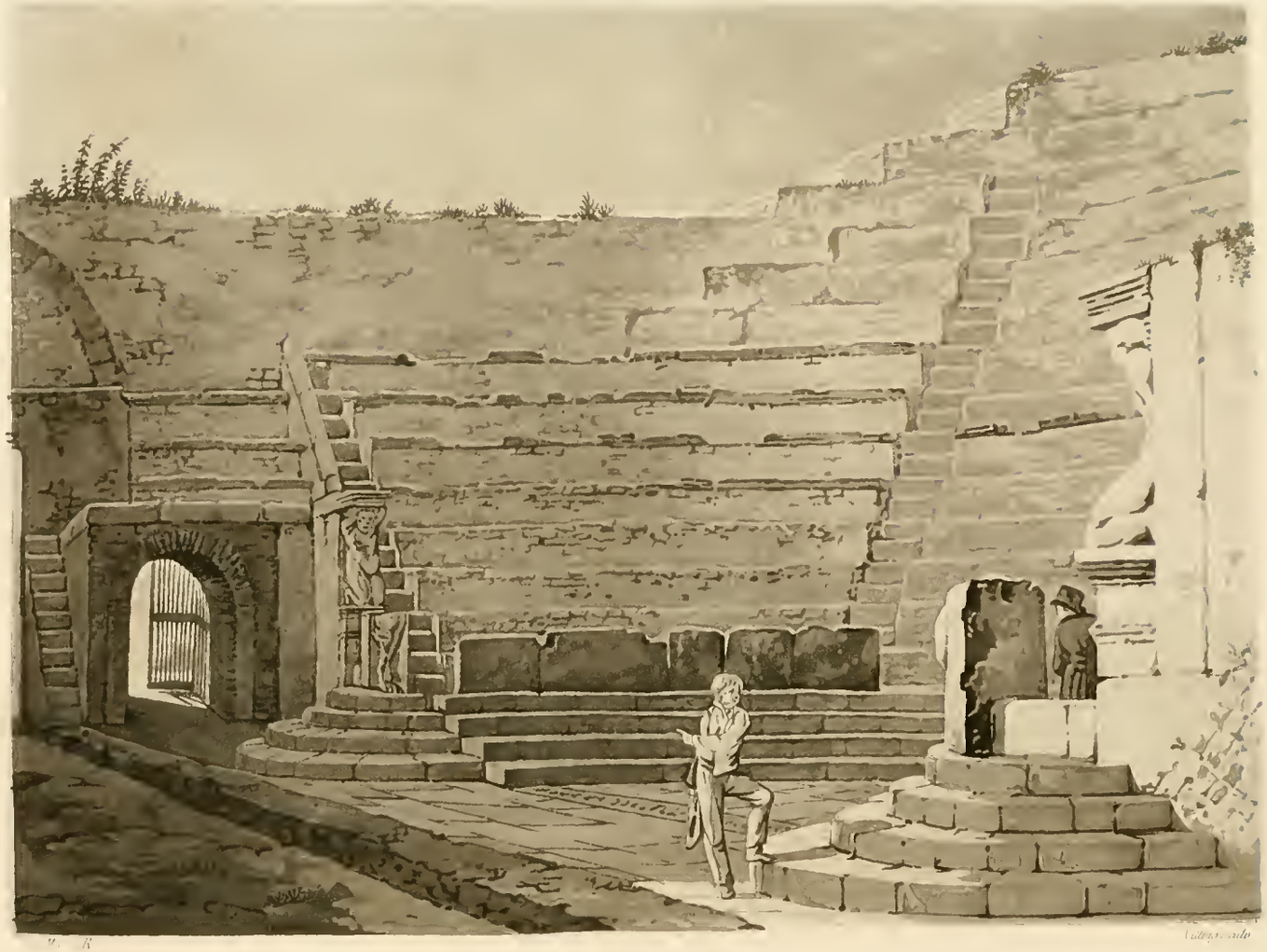
PLAN DES FOUILLES DE POMPEÏ

Année 1822.

1 Maison d'Arrius Diomedes. 2 Rue des tombeaux. 3 Porte d'Herculanum. 4 Maison de Pansa. 5 Temple dit de Jupiter. 6 Temple de Vénus. 7 Basilique. 8 Forum. 9 Maison dite de Championnet. 10 Grand portique. 11 Temple d'Hercule. 12 Caria Pompéienne. 13 Temple d'Isis. 14 Temple d'Esculape. 15 Théâtres. 16 Forum nundinario ou marché public. 17 Amphithéâtre. 18 Porte de Nola. 19 Porte du Vésuve. 20 Les murs de la Ville.

D. e M. J. L. R. Vettiny sculp.

Forum (Nundinarum, ou Marché public à Pompei.)



Vue du Théâtre de Pompéi

DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE POMPÉI.

Avant d'entrer dans les détails descriptifs de Pompéi, il est convenable de parler d'abord de ce que l'on sait sur son ancienne existence. Quoique l'origine de cette ville se confonde avec celle des autres villes de la grande Grèce, dont elle était une des moins célèbres, néanmoins l'événement mémorable qui l'a fait disparaître pendant près de dix-huit siècles, et l'espèce de résurrection qui aujourd'hui la vient offrir à nos regards, sont pour nous d'un si haut intérêt dans l'ordre des objets qui alimentent notre curiosité, qu'il n'est guère possible d'être indifférent à ce qui établit à-la-fois son antiquité et ses titres à notre vénération.

En faisant remonter l'origine de Pompéi à Hercule, qui, selon Strabon, en est le fondateur, cette ville serait au moins contemporaine de celle de Troie, et aurait aujourd'hui plus de trois mille deux cents ans : mais cette origine ne daterait-elle que de l'époque de la troisième émigration remarquable des Grecs, Pompéi aurait encore plus de deux mille cinq cents ans, et serait, par conséquent, antérieure à la fondation de Rome.

Il semble d'autant plus raisonnable d'adopter cette dernière époque, que l'on ne peut guère supposer que les *Ænetriens*, les *Sicules* et les *Pélasges*, qui vinrent successivement occuper l'Italie méridionale, aient habité ailleurs que dans des cavernes, ou au plus qu'ils se soient réunis autrement qu'en bourgades; tandis que les Grecs émigrés du Péloponèse et de l'Eubée, ayant déjà quatre siècles d'assemblage en corps de nation depuis Cécrops, étaient nécessairement parvenus à un degré de civilisation dont les progrès avaient été accélérés par leurs relations et leur mélange avec les Phéniciens et les Égyptiens ; qu'ainsi, connaissant les avantages de la communauté, et conséquemment ceux de la réunion en cité, surtout au milieu de peuplades barbares, telles que les Ausoniens, qui occupaient cette partie en dernier lieu, ils ont dû faire usage contre elles d'un moyen de défense aussi puissant que nécessaire, dès les premiers instans de leur invasion.

D'ailleurs, la situation de Pompéi, au fond d'un golfe, sur les bords d'un fleuve et dans une contrée fertile, indique un choix; et ce choix paraît dirigé par des intentions de commerce que l'on ne peut accorder aux hommes bruts qui ont précédé la colonie grecque sur ces côtes.

De plus, à l'époque où les Grecs jetèrent les yeux sur l'Italie, ils avaient déjà considérablement étendu leur navigation par le concours naturel et les besoins réciproques des établissemens que leurs colonies avaient formés sur les côtes de l'Asie-Mineure, de la Sicile et de la mer Tirrhénienne. C'est, en effet, à cette époque qu'une colonie de Cuméens, issus originairement de Chalcis, en Eubée, aujourd'hui Négrepont, sous la conduite de Mégastène et d'Hypoclès, vint aborder à Ischia, et s'y établit ; mais les fréquens tremblemens de terre qui se faisaient ressentir dans cette île, et les éruptions du volcan, forcèrent les Cuméens de l'abandonner. C'est alors, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'origine de Naples, qu'ils passèrent sur le continent et y fondèrent une ville, à laquelle ils donnèrent le nom de Cumes, pour perpétuer le souvenir de leur ancienne patrie, située sur le bord de l'Asie-Mineure.

Maîtres de cette position, ils ne tardèrent pas à se servir de leur supériorité sur des hordes éparses et sans force, contre une union qui avait pour véhicule l'intérêt, et pour but la domination. Ils s'étendirent en multipliant leurs établissemens sur différens points de la côte, où des ports naturels leur indiquaient des situations favorables à la navigation, et par

conséquent à l'accroissement de leur puisance commerciale. C'est ainsi qu'ils fondèrent *Dicœarchia* (*Puteoli, Pozzuoli*). Plus loin, après avoir ruiné Parthénope, ils construisirent *Neapolis;* enfin, pouvant fixer leurs limites à l'Orient par le fleuve Silarus (Sarus), comme ils les avaient fixées à l'Occident par le *Volturne*, ils ajoutèrent deux nouveaux ports aux précédens, et donnèrent ainsi naissance réellement à deux nouvelles villes, *Herculanum* et *Pompéi*. Ce n'est donc que de cet instant que les indigènes durent prendre une forme de nation et être régis par des lois, puisqu'ils avaient des maîtres ; ils durent alors sentir la nécessité de l'ordre et le prix de la propriété, puisqu'ils en avaient un exemple, et que, par cette espèce d'alliance avec les Cuméens, ils étaient associés à leur prospérité ; enfin ils durent aussi, par la nature même de leur nouvelle manière d'exister, penser à se former en corps et à habiter une cité, tant le desir de conserver est inséparable de celui d'acquérir.

Quelle que soit d'ailleurs la faiblesse d'une conjecture que l'obscurité des siècles peut autoriser, il n'est pas moins impossible de remonter au-delà de la domination de Cumes pour fixer un premier point de tradition certaine à l'ancienneté de Pompéi ; tradition qui nous amène à l'époque où les Cuméens, parvenus à un très-haut degré de puissance maritime, furent vaincus par les Étrusques, et où ceux-ci réunirent douze villes sous le nom de République Campanienne.

Capoue, ainsi que nous l'avons dit en parlant de cette ville, devint la capitale de cette confédération, dont Pompéi, Herculanum, Nola, Naples, etc., firent partie. Le territoire de la Campanie était borné au nord par le *Samnium* (*Contado di Molise*) ; au sud, par la mer appelée alors Tirrhénienne : à l'ouest et à l'est, elle conserva ses premières limites, le Volturne et le Silarus, qui sont à l'extrémité de ce qu'on appelle le cratère de Naples.

Ni l'irruption des Samnites dans la Haute-Campanie, vers le commencement du 4e siècle de Rome, ni le séjour d'Annibal plus d'un siècle après, ni même les fureurs de Sylla dans la guerre sociale, ne paraissent avoir troublé le repos des Pompéiens, du moins rien ne fait connaître que le siége qu'ils eurent à soutenir après la ruine de *Stabia* ait eu des suites bien funestes pour eux, puisque Sylla abandonna cette entreprise pour aller combattre Calventius chez les Hirpiniens, et qu'après l'avoir vaincu il se porta dans le Samnusium, et de là à Rome, pour se faire nommer consul et dictateur.

Une longue suite d'existence, qu'aucun malheur notable n'avait interrompue ; une position géographique éminemment avantageuse pour trafiquer avec l'Inde et la Basse-Égypte, et particulièrement avec Alexandrie ; une contrée tellement abondante en productions naturelles, qu'elle portait le nom d'Heureuse (*Campagna felice*) ; un ciel pur, un air salubre, des saisons bien réglées et jamais rigoureuses, telles étaient les sources de bonheur et de prospérité où les générations pompéiennes avaient puisé pendant une succession de deux mille ans : mais il semble que le Temps, outré d'une si longue résistance à ses coups, ait obtenu que les foudres terrestres le vengeassent. Par l'embrasement soudain du volcan, il ne fallut que peu d'instans pour que Pompéi et Herculanum disparussent.

Nulle tradition positive n'avait transmis à la multitude le souvenir d'une éruption qui avait éclaté la première année de la 77e olympiade (472 ans ans avant l'ère vulgaire). Sa direction avait probablement préservé Pompéi de ses funestes ravages. De simples conjectures portaient à croire que ces contrées avaient été traversées par des feux souterrains, et qu'à une époque très-reculée il avait existé un volcan qui, faute d'aliment, s'était éteint. Ces conjectures résultaient de la qualité du terrain cendreux, de la couleur des courans de lave sur lesquels Pompéi a ses fondemens, et enfin du nom de Champs Phlégréens (*Champs de Feu*), qui, de temps immémorial, avait été donné aux terres qui entourent le Vésuve.

Mais quand même on aurait su que le Vésuve était un ancien volcan, il n'était guère possible d'en redouter un nouvel embrasement, après une apparente extinction qui datait de cinq cent cinquante-un ans. Cependant, deux tremblemens de terre successifs pouvaient faire naître quelque inquiétude ; mais ces phénomènes ont lieu sans, pour cela, indiquer indispensablement le voisinage d'un cratère.

On éprouva la première secousse le 16 février de l'an 63. Un grand nombre d'édifices et de statues furent renversés à Pompéi et à Herculanum ; des troupeaux furent étouffés, et plusieurs personnes, frappées d'effroi, perdirent la raison. L'année suivante, un nouvel ébranlement, non moins violent, ajouta de nouveaux malheurs à ceux de l'année précédente : il occasionna l'écroulement du théâtre de Naples ; et Néron, qui venait d'y chanter, le parricide Néron fut assez heureux pour ne pas rester enseveli sous ses ruines.

Quinze ans après ce désastre, c'est-à-dire le 23 août de l'an 79 de notre ère, à une heure après midi, l'éruption éclata. La narration que fait Pline le jeune de cette horrible catastrophe devant être transcrite dans un prochain cahier, je dirai seulement ici que la quantité de cendres qui sortit de la bouche du Vésuve fut si prodigieuse, et la puissance d'ascension si extraordinaire, qu'elles furent portées, dit-on, jusqu'en Égypte et même jusqu'en Syrie ; d'où il résulterait, en s'arrêtant d'un côté à Alexandrie, et de l'autre à Antioche, qu'elle aurait décrit une parabole de quatre cents lieues, et couvert, à l'extrémité du rayon, un intervalle de près de deux cents lieues entre ces deux villes. Il ne faudrait peut-être rien moins que l'incompréhensible élévation à laquelle les cendres durent atteindre, en parvenant à une telle distance, pour se rendre raison de la possibilité de ce que l'on ajoute, qu'à Rome le soleil parut obscurci, c'est-à-dire, qu'on ne le vit le matin du 24 qu'à travers la masse énorme de cendres et de fumée vomies par la bouche du volcan et lancées dans les plus hautes régions.

Quoi qu'il en soit, en s'en tenant seulement aux témoignages irrécusables que l'on a sous les yeux, leur importance est encore assez surprenante pour effrayer l'imagination. En effet, la ville de Pompéi est couverte de différentes couches de pierres et de cendres qui forment une masse de quinze à dix-huit pieds d'épaisseur ; son port a été comblé, et le rivage a été reculé à une demi-lieue environ ; le fleuve Silarus, qui baignait ses murailles, a été déplacé, et son cours reporté à une grande distance vers l'Orient ; enfin, une portion considérable du golfe au bord duquel s'élevait Stabia, a été assez exhaussée pour être mise en culture, et composer aujourd'hui le territoire productif de Castellamare. De la réunion de ces remarques il résulte qu'en peu d'instans les diverses matières qu'a vomies ce gouffre représentent plusieurs fois la masse solide de la ville, qui a plus d'une lieue de circuit, et qu'elles formeraient, avec ce qui a été emporté au loin par le vent, une montagne qui ne serait pas moins haute, peut-être, que celle du Vésuve même.

La hauteur, tant des cendres que des autres productions volcaniques qui couvrent Pompéi, n'ayant pu atteindre les étages supérieurs des maisons, et encore moins le sommet des édifices, tels que les temples et les théâtres, on ne conçoit pas comment la situation de cette ville a pu être ignorée pendant tant de siècles, surtout si l'on fait attention que plusieurs de ces édifices avaient conservé une apparence de formes régulières qui devait en décéler l'objet primitif, et dissiper tous les doutes. D'un autre côté, par la direction des routes, et principalement celles de Naples à l'ouest par Oplonte (Torre dell'Annunziata), de Nola au nord, et de Nucera à l'est, se réunissant toutes trois à un même point, on avait des indices qui, joints aux premiers, ne permettaient guère d'être en doute sur la situation précise de cette ville : enfin, ce qui paraît surtout incroyable, c'est que les incertitudes aient résisté

aux découvertes que l'on fit, vers l'an 1450, pour la construction d'un canal qui, s'étendant depuis le Sarno jusqu'à *l'Annunziata*, donna lieu de traverser, entre autres édifices, le temple d'Isis, où l'on voit un regard pratiqué sur cet aqueduc.

Cependant divers écrivains, s'appliquant à cette recherche, en assignaient le lieu, les uns près de Naples, d'autres près du cours actuel du Sarno, à Scafati, et quelques-uns à *Civita*. Cette dernière conjecture s'est confirmée, lorsque le hasard a procuré la connaissance positive de la situation de Pompéi.

En 1748, des cultivateurs, en creusant des fosses pour une plantation d'arbres, furent arrêtés par des constructions dont les débris attirèrent l'attention et firent naître le desir de s'assurer de leur nature et de leur étendue. Il ne fallut que peu de travaux pour reconnaître enfin cette ville, dont l'existence devenait d'autant plus précieuse que les excavations présentaient moins de difficultés que celles d'Herculanum, qui, depuis plusieurs années, fournissaient des richesses d'art du plus haut prix aux yeux de l'Europe savante.

Cependant les fouilles réglées ne commencèrent réellement que vers 1755; et il paraît que pendant les dix premières années elles furent très-lentes, puisque Lalande, dans son Voyage d'Italie, en 1765 et 1766, ne rend compte avec quelques détails que de la maison de campagne d'Arius et du temple d'Isis. Aujourd'hui, un cinquième environ de cette ville est à découvert ; c'est la partie du midi.

Si, en déplorant le malheur des infortunés Pompéiens, nous ne pouvons nous défendre d'une sorte de jouissance secrète en retrouvant, après mille sept cent quarante-quatre ans, une ville que le Vésuve a dérobée à la voracité des siècles, il y aurait peut-être un égoïsme coupable envers les générations futures à regretter de ne pas contempler aujourd'hui la totalité de la ville. En effet, à moins d'une nouvelle catastrophe, ce que nous voyons maintenant, ne pouvant plus échapper au sort commun, doit bientôt disparaître pour jamais ; mais si les excavations continuent à être faites avec la même lenteur, il est réservé à ceux qui existeront dans trois cents ans d'hériter de ce que notre insatiable curiosité n'aura pu leur ravir. Les générations à venir auront même de plus que nous, en jouissant du spectacle des dernières découvertes, qu'elles pourront y ajouter, à l'aide des ouvrages qui se succèderont toujours sur cet objet, les images de ce qui n'existera plus, et d'en composer un ensemble complet dont nous sommes privés.

Selon toute apparence, la partie de la ville qui s'offre maintenant à nos regards doit être la plus opulente en monumens publics, puisque, indépendamment des beaux temples qu'elle renferme, on y trouve les théâtres, la basilique, le forum et l'amphithéâtre. D'ailleurs, cette ville étant une place de commerce maritime, il est probable que les habitations des principaux négocians devaient être près du centre des affaires, ainsi que du port et des magasins publics, qui étaient sur le quai; et qu'à l'égard du nord de la ville, il devait être particulièrement recherché par la classe mercantile, pour être en relation plus directe avec Nola, Nucera et les habitans de la campagne.

En général, les maisons avaient deux étages, trois au plus ; elles sont petites ; et celles qui paraissent avoir appartenu à des particuliers riches, sont assez uniformément distribuées : elles sont composées des mêmes parties, qui se suivent dans le même ordre, pour être appropriées aux usages domestiques et aux habitudes de la vie privée des anciens.

Il n'y a pas d'apparence que le luxe, que l'on remarque porté à un certain degré dans les édifices publics, fût admis pour les habitations particulières. Le marbre y était rarement

employé, si ce n'est pour les bassins, les pavés en mosaïques, et pour couvrir les comptoirs des marchands en pièces de diverses couleurs.

Le stuc était employé au revêtement des colonnes en briques et des murailles. La pierre de tuf, la lave dure, des scories volcaniques, la pierre noire de *Piperno*, etc., dominent dans les constructions, et le bois de sapin dans les charpentes.

Les décorations intérieures, sans être précisément les mêmes, ont toutes un caractère qui semble exclusif. Beaucoup d'encadremens sont des empreintes dans la pâte de stuc. Le style des peintures est essentiellement la légèreté. La source de leur variété, source où les artistes puisent aujourd'hui, est la bizarrerie des images disparates qui s'y rencontrent. L'exécution en est souvent mauvaise, le mieux est médiocre : mais l'intention en est toujours heureuse et agréable ; les détails en sont délicats, placés avec goût, et tournés avec grace. Ces peintures sont, pour la plupart, sur un fond rouge foncé; et ce rouge est très fin et très-solide.

A l'extérieur, sur la rue, et particulièrement au rez-de-chaussée, il y avait rarement des fenêtres. Les noms des propriétaires, les objets de vente des marchands et les annonces publiques, sont écrites en rouge sur les murs. Il n'y a pas d'apparence que les rues aient été désignées par des noms particuliers, autrement que par l'usage qui se transmettait, comme pour nos montagnes et nos rivières.

Les maisons étaient presque toujours peintes en dehors : cette précaution devait être nécessaire dans un pays où l'air étant extrêmement pur, la lumière est assez vive pour blesser la vue qui porterait sur des murs blancs. La couleur adoptée pour cet objet était le rouge ; sa solidité sur le stuc où il pénètre, et la facilité de le tirer de Pozzuoli, où on l'extrait de la terre encore aujourd'hui, ont été vraisemblablement les raisons de cette préférence.

Les rues, sans alignement régulier, sont pavées en lave dure ; les trottoirs dont elles sont bordées les rétrécissent au point que, pour éviter la rencontre de deux chars, le conducteur qui s'y engageait le premier devait faire mouvoir une sonnerie pour avertir à l'entrée opposée. A l'extrémité des rues, on remarque une ou plusieurs pierres pour faciliter le moyen de les traverser dans les grandes pluies.

Sur beaucoup de points l'on rencontre des fontaines ; elles sont aussi en lave. A quelques détails près, qui seront remarqués dans la description, elles consistent toutes en une auge carrée ; sur le bord antérieur, il y a une pierre de forme cubique. L'eau arrivait par un canal pratiqué dans cette pierre.

Tels sont les aperçus généraux dont la réunion a paru nécessaire pour servir d'introduction à l'examen, par parties, de la ville de Pompéi. Ces connaissances, quelque légères qu'elles soient, suffiront peut-être aux personnes qui, ayant déjà visité cette ville, se plairont à y appliquer leurs souvenirs, et à celles qui la voient pour la première fois, ces notions suffiront encore pour exciter leur curiosité, sans surcharger leur mémoire d'une récolte d'érudition qui, pour l'objet de cet ouvrage, joindrait à l'inconvénient de l'aridité celui, bien plus grave, de les éloigner du but qu'elles sont toujours pressées d'atteindre en la parcourant.

NOTES SUR LE TROISIÈME CAHIER.

La 11me planche est l'intérieur d'un petit tombeau qui existe, parmi beaucoup d'autres, sur la route consulaire d'Averse à Pozzuoli. Ce tombeau étant un de ceux, soit sur cette route, soit ailleurs, qui caractérisent amplement l'espèce de tombeau que les Romains comparaient à un colombier, on a cru devoir le préférer, pour faire remarquer jusqu'à quel dégré les anciens portaient l'amour de l'union en famille.

SUR LES PONTS ROSSI.

Octave ayant adopté la situation de la mer Morte, près de Misène, pour y faire stationner une flotte, et Agrippa étant chargé de l'exécution de ce projet, il fallut suppléer à l'insuffisance de l'eau douce, pour la consommation d'une armée navale de cent mille hommes, qui ne pouvait pas partager avec les habitans de la ville, celle que les lieux fournissaient.

En conséquence M. Agrippa fit construire des aqueducs, dont nous parlerons avec quelques developpemens quand nous décrirons les antiquités de Bajà. Ici nous en plaçons un fragment qui, après la piscine où l'eau arrivait, serait la partie la plus remarquable qui resterait de cet immense travail.

Ces ruines, situées au bas de *Capo-di-Monte*, joignent au mérite de rappeler une entreprise extraordinaire, s'il est vrai qu'elles tracent le cours qu'on avait donné à l'eau, pendant un trajet de 21 lieues, celui non moins intéressant d'appartenir à un événement historique dont l'époque touche à la chute de l'Empire Romain.

Bélisaire, en 536, commandant pour l'empereur Justinien, assiégeait Naples par mer et par terre; il allait céder à la résistance que les habitans lui opposaient, lorsqu'un soldat pénétra par les souterrains tenant à cette partie de l'aqueduc qui avait été rompue, mais inutilement, pour réduire ces habitans à manquer d'eau. Cette funeste découverte du soldat, fut mise à profit: le passage fut élargi; 400 hommes pénétrèrent dans la ville; Naples fut prise, abandonnée au pillage et au massacre, sans distinction ni de sexe ni d'âge.

Il y a apparence que le point de la surprise fut en dedans des murs, vers la porte *donn'Orso* près de *S.-Pietro à Majella,* derrière la place du *Mercatello.*

Il entre, dans le plan que je me suis tracé, de guider le lecteur non-seulement par des notions historiques relatives aux points principaux des antiquités, mais aussi de le diriger, à l'aide de cartes topographiques et de quelques plans géométriques, dans la vérification des faits ou dans l'éclaircissement de ses doutes, s'il est sur les lieux. D'ailleurs, soit qu'il s'en trouve éloigné après les avoir parcourus, soit qu'il se dispose à les visiter, ces détails auront toujours, pour l'amateur, le mérite de conserver l'ordre dans ses souvenirs, ou de lui faciliter les moyens d'en mettre dans ses choix.

J'ai laissé en blanc, dans le plan de la ville de Pompéi, toute la partie qui est encore en culture, afin de pouvoir, dans tous les temps, y indiquer les découvertes qui auront lieu successivement.

Les murs de la ville ceignent une étendue de 1560 toises; le surplus était baigné par la mer. et comprenait le port.

Quoique le côté par lequel je commence la description de la ville soit réellement le moins convenable pour suivre l'ordre naturel qui se serait rencontré en arrivant par la porte d'Occident, néanmoins je crois devoir me soumettre à l'usage adopté, de recevoir les étrangers par le côté appelé vulgairement la Caserne ou le Quartier des Soldats.

Cette désignation résulte de la découverte que l'on fit, lors des excavations de cette partie, de quelques squelettes enchaînés, ainsi que les pièces d'armures et d'instrumens de musique militaire qui se trouvèrent dans les chambres situées à l'angle opposé à la partie occupée actuellement par les gardiens de Pompéi.

La véritable dénomination de ce portique était *Foro mundinario,* ou marché public ouvert tous les neuf jours aux habitans de la campagne, qui venaient y vendre leurs denrées. L'autorité de Vitruve, qui prescrit de le comprendre dans les dépendances des théâtres, et d'un autre côté l'examen du lieu, ne laissent aucun doute sur sa véritable destination.

Un centre de réunion si voisin des théâtres, ouverts eux-mêmes à toutes les classes du peuple dans les jours de fêtes, exigeait, pour le maintien de l'ordre, la vigilance d'une force armée. Cette nécessité explique celle d'un corps-de-garde, et fortifie la probabilité que la chambre où l'on a trouvé des squelettes attachés à un billot, était une prison au moins temporaire.

Ce portique était couvert, les boutiques du rez-de-chaussée communiquaient avec les chambres de l'étage supérieur, où habitaient les marchands sédentaires.

Le portique, formé par vingt-deux colonnes en longueur et dix-sept en largeur, compris celles des angles, soutenait la galerie en bois qui régnait autour. Ces colonnes, revêtues en stuc, peintes en rouge et quelques-unes en jaune, étaient cannelées dans leur moitié supérieure. La longueur du portique est d'environ vingt-neuf toises, et sa largeur de vingt-trois et demie.

Sur sa longueur on compte, de chaque côté, neuf boutiques et des pièces plus spacieuses, qui pouvaient être des étables ; et, sur chaque côté de la largeur, il en existe douze. Dans le nombre des boutiques, on a reconnu une fabrique de savon.

Guidé par les restes de solives retrouvées dans les murs, et par d'autres indications inhérentes à la construction de ce Forum, on a pu en restaurer une partie.

Le premier dessin fait voir le fond du Forum adossé au grand théâtre. Le second représente la partie qui, lors des déblaiemens, a été restaurée pour donner une idée de la disposition et de l'ensemble de l'édifice.

Parmi les monumens qui tiennent aux mœurs et même aux institutions des anciens, les théâtres sont au premier rang, et fournissent nécessairement le sujet d'un article qui, ne pouvant pas trouver sa place dans ce cahier, fera partie de celui qui doit suivre. L'occasion en sera d'autant plus naturelle, que ce cahier comprendra une Vue de l'ensemble du grand théâtre, et que ce dessin facilitera les moyens d'y appliquer les réflexions que pourra faire naître la lecture de l'article.

Le petit Théâtre représenté dans le dessin est construit en pierre du Vésuve. Il était couvert par le moyen d'une galerie qui entourait la *cavea* à son extrémité supérieure. Des co-

lonnes soutenaient les solives qui formaient les travées couvertes. Cette galerie étant à jour, elle laissait un libre passage à l'air et à la lumière. Le pavé de l'emplacement, que l'on appelait alors *orchestre*, est en dalles de marbre grec de diverses couleurs. Dix-huit gradins composent la *cavea*. Un palier la sépare des quatre gradins réservés pour les magistrats et pour les premiers citoyens de la ville.

Ce petit théâtre était destiné aux représentations comiques et aux répétitions des tragédies. On l'appelait aussi *Odeon*, parce que les poètes venaient y lire leurs ouvrages, et les musiciens y faire entendre leurs compositions.

FIN DU TROISIÈME CAHIER.

D p. M. J. L. R. Gravé par Vilding.

Entrée du Temple de Vesta à Tivoli.

D p. M. J. L. R

Vitting sculp

Entrée du grand Théâtre de Pompéi

D. p. M. J. L. R. Vitting sculp.

Vue générale du Grand-théâtre de Pompéi.

D p M J L R Graué par Villing

Entrée Occidentale du Grand Théâtre de Pompei

D.p. M.J.L.R. Gravé par Villing

Temple allemand au Grand Théâtre de Pompéi

DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ART DRAMATIQUE,

ET SUR CELLE DES THÉATRES.

Lorsqu'un écrivain se livre aux recherches propres à découvrir l'origine des usages et des institutions établis parmi nous, il peut se laisser séduire par les rapports apparens d'un fait ancien avec l'objet dont il veut faire connaître la source. Néanmoins, ce même écrivain, circonspect de bonne-foi ou par une feinte réserve, peut offrir seulement comme probable, ce qui, successivement, sera transformé en certitude. Un rapprochement ingénieux n'équivaut point à un fait constaté; mais si ce rapprochement est le fruit d'une idée neuve, il entraîne, il persuade; souvent même il porte à l'engouement. Cet engouement est sans scrupule; il exclut les doutes, il affirme, et transmet ainsi sans commentaire. C'est d'après de telles autorités, que le temps consacre comme une tradition certaine ce qui, dans sa naissance, n'a été qu'une conjecture vraisemblable.

Il n'est personne qui n'ait eu l'occasion de placer cette réflexion sur des objets dont l'ancienneté n'était pas très-reculée : à plus forte raison, convient-il d'en faire l'application lorsqu'il s'agit d'une chose qui appartient à l'antiquité proprement dite, telle que l'origine de l'art dramatique. Cette origine est attribuée aux scènes joyeuses des vendangeurs, qui, du haut de leurs charriots, barbouillés de lie, plongés dans une complète ivresse, et animés d'un délire poétique, chantaient des hymnes en l'honneur de Bacchus, et se lançaient réciproquement des épigrammes licencieuses qui donnaient lieu à des réparties tout aussi libres.

Assurément, les Athéniens, en s'emparant de cette heureuse origine, avaient quelque droit de se faire considérer comme les fondateurs d'un art qu'ils ont porté à un tel degré de perfection, qu'aucun peuple, depuis, n'a pu aller au-delà; mais parmi plusieurs autres peuples, les Siciliens, plus riches en vignobles que ne l'étaient les Athéniens, en revendiquèrent l'honneur; et ce qui devait faire croire alors que leur prétention pouvait être fondée, c'est l'innovation, qu'à l'imitation de leurs chants dialogués, Thespis introduisit à Athènes dans les représentations théâtrales.

En Sicile, en effet, l'amour des plaisirs et de la table, les élans de la joie et de la licence, n'étaient pas moins vifs chez les habitans des campagnes que dans les villes; et les scènes bruyantes et grossières qui se passaient aux fêtes de Bacchus et dans les travaux des vendanges, ne pouvaient être que le résultat d'une surabondance dont se trouvaient privés les Athéniens.

Mais ce point de difficulté pour déterminer d'où l'on doit faire sortir l'origine de l'art dramatique ou des représentations lyriques, peut-il faire l'objet d'une discussion sérieuse?

Que des charriots aient fait naître l'idée des théâtres, c'est-à-dire d'un plancher élevé comme plus favorable à ces représentations; que dans des circonstances semblables, en Sicile ou dans l'Attique, des vendangeurs ivres se soient barbouillés de lie de vin ou de marc de raisin, ce qui aurait donné lieu à l'invention des masques; on ne peut jamais raisonnablement déduire de ces diverses particularités du hazard, que l'art le plus sublime leur doit son origine, et qu'il date de la même époque. Cet art ne consiste pas plus dans la place qu'occupent les acteurs, que dans le travestissement qu'ils adoptent.

En considérant donc, sous son véritable aspect, ce qui fait le sujet de la question, l'on peut dire que le germe de l'art dramatique s'est développé avec les langues natives, et que des premiers élans de joie auxquels l'homme s'est abandonné, est née la mélodie, principal ornement de cet art. En conséquence, il n'est pas plus possible de lui trouver une origine précise, que de déterminer, dans l'arc-en-ciel, à quel point fixe commence chaque couleur.

Les mots radicaux d'une langue (nous n'entendons parler ici que de ceux qui se rapportent à notre sujet) sont positivement ou intellectuellement imitatifs : *sifflement*, *choc*, *cliquetis*, *murmure*, sont des onomatopées de la première classe ; *rond*, *carré*, *nuit*, *feu*, sont de la seconde ; et parmi ces principaux dialectes des nations modernes, on en reconnaît encore la trace originelle. Ces diverses articulations de la voix imitent les bruits, elles semblent en tracer les formes et devenir les images mentales des objets qu'elles qualifient. Les gestes, ce langage d'instinct, constituent la pantomime ; et cette langue primitive s'unissant à l'expression vocale élémentaire, les moyens de communiquer la pensée sont déjà assez complets pour produire la narration, premier degré de l'art dramatique. En effet, si le récit d'un événement a eu assez de puissance pour porter les auditeurs à une résolution de paix ou à un acte de vengeance, l'orateur, fût-il un sauvage, a été un acteur qui, dans sa déclamation, aura imité les accens plaintifs de leurs ennemis, pour inspirer la pitié, ou la menace féroce d'un chef et les gémissemens de ses victimes, pour exciter la colère.

Prenons occasion de cette fiction pour nous représenter ces mêmes Sauvages célébrant leurs victoires et la paix qu'elles leur procurent ; assistons au retour des prisonniers échappés à une mort cruelle ; figurons-nous les transports d'alégresse de toute la tribu : alors l'idée des chants s'offrira naturellement à notre pensée ; nous croirons entendre nos Sauvages faire retentir l'air de différens tons, parce que l'homme possède l'instrument organisé pour le produire (la *glotte*). Ces tons seront même modulés jusqu'à un certain degré, parce qu'il est également doué d'un sens parfait qui en saisit l'harmonie et en règle le rhythme (l'ouie) ; et si nous considérons en outre, qu'en de telles circonstances, l'imagination devant être exaltée, ces chants, unis aux paroles, auront exprimé des impressions vivement ressenties, et qu'enfin ces paroles, la plupart imitatives et fortement accentuées par les tons et mesurées par l'oreille, auront présenté des images et donné des descriptions ; dès-lors, nous découvrirons un germe de la poésie.

De l'usage des sons articulés à celui des tons modulés, il n'est aucun intervalle sensible : donc le développement de cette double faculté, la parole et le chant, aura pu être simultané ; aussi parmi les peuples de la Grèce, dans l'antiquité la plus reculée, les législateurs étaient poètes ; les lois se publiaient toujours en vers, et souvent elles se chantaient en public.

Jusqu'ici notre but paraît encore éloigné, et cependant nous y touchons ; car les ressorts qui viennent d'agir sont mis en action par un grand nombre de puissances intellectuelles. Les passions et les besoins de la vie, les douleurs et les affections morales, en un mot, l'activité continuelle de tous les sens donne à ces deux ressorts un tel exercice, qu'ils doivent atteindre rapidement à un degré de perfection suffisant pour conduire l'homme à de nombreuses découvertes sur l'usage de toutes ses facultés et sur leur influence en quelque sorte sympathique.

Quelque restreinte que soit la liaison des divers points de ce système, leur connexité ne peut échapper, et s'il est plus facile de saisir les rapports d'un tronc d'arbre flottant avec l'invention d'un vaisseau, ou ceux de la navigation près des côtes avec la facilité actuelle

d'aller en Amérique, ce n'est pas parce que les points intermédiaires reposent sur des faits plus certains, mais seulement parce qu'ils sont moins abstraits. Au reste, cette génération de probabilités, appliquée à l'objet de nos recherches sur l'origine de l'art dramatique, n'est-elle pas confirmée par l'existence de cet art chez les peuples nouvellement connus et séparés du continent par l'immensité des mers?

Chez les Otaïtiens, en effet, on l'a trouvé complètement institué. Leurs drames ont pour base, comme parmi nous, une action de la vie commune et une intrigue, et ils ont pour but, en divertissant la multitude, de corriger les mœurs par la plaisanterie et le sarcasme.

Après un tel exemple, comment pourrait-on laisser subsister la confusion entre la naissance de l'art dramatique proprement dit, et la casualité des scènes burlesques qui, tout au plus, ont pu suggérer l'idée des théâtres!

Il n'est pas douteux que les Grecs, plus aidés que les Otaïtiens par leurs relations avec des peuples déjà civilisés et autant favorisés que ces insulaires, par l'influence du climat sous lequel ils étaient placés; il n'est pas douteux, dis-je, qu'ils aient dû rassembler et appliquer les élémens de l'art dramatique à mesure que s'est perfectionnée leur langue, plus imitative, plus chantante et plus sonore qu'aucune autre; mais on peut d'autant moins s'arrêter à l'époque indiquée pour fixer cette origine (800 ans avant notre ère), que l'on sait seulement que Linus, inventeur du rhythme poétique, et Orphée, inventeur de la musique, appartiennent au premier âge sans qu'on puisse marquer le siècle où ils vivaient, et qu'il est bien plus naturel d'associer l'art dramatique à la naissance de ces deux arts, que de l'attribuer à un cas fortuit qui, réellement, n'a pu que suggérer une nouvelle manière d'en faire jouir la multitude.

La comédie et les théâtres remplissaient directement, chez les Anciens, le but d'une grande institution, la censure des vices en présence d'une grande réunion de peuple, qui en faisait l'application. Les dangers de cette liberté ne menaçaient que la médiocrité; mais l'homme supérieur se voyait devant l'assemblée des générations qui devaient l'admirer, pendant que son mannequin faisait rire l'assemblée du peuple qui croyait le juger.

Il ne fallait pas moins d'ailleurs qu'un puissant intérêt et une extrême liberté, pour triompher de ce que les représentations théâtrales, comiques ou tragiques, avaient de ridicule, et de ce que la manière d'en jouir avait d'incommode. Eschyle et Sophocle excitaient les plus vifs transports, malgré les masques difformes, les voix d'hommes dans les rôles de femmes, et les cothurnes des héros.

Chaque côté des masques présentait souvent des expressions opposées, et l'acteur, selon les diverses situations de son rôle, offrait aux regards l'un ou l'autre. La bouche de quelques-uns de ces masques était en cornet pour porter la voix plus loin. Lorsque Néron montait sur le théâtre pour représenter un héros, il portait un masque fait d'après son visage; mais s'il représentait quelque déesse ou quelque héroïne, son masque ressemblait à la femme dont il était épris.

La bienséance interdisait aux femmes de paraître sur les théâtres; mais par une contradiction remarquable, la décence publique n'était point blessée lorsqu'elles assistaient aux représentations des pièces d'Aristophane, à Athènes; à quelques-unes de Térence, à Rome, ainsi qu'aux combats des gladiateurs.

La plupart des héros, dans les tragédies, passaient pour avoir été des géans: alors les acteurs qui les représentaient étaient élevés sur une chaussure qui leur donnait quatre coudées

de haut (5 pieds 8 pouces); des gantelets prolongeaient leurs bras; ils se garnissaient la poitrine; en un mot, ces acteurs proportionnaient leur corps à la hauteur de leur taille, et à chaque scène, il leur était permis de changer de masque.

Lucien, dans son Dialogue sur la Saltation, fait parler ainsi un de ses interlocuteurs : « Considérons la tragédie par ses habillemens : est-il rien de plus hideux qu'un homme » d'une taille démesurée monté sur de hautes échasses, ayant la tête couverte d'un masque » énorme, dont la bouche effrayante semble menacer les spectateurs du danger d'être dé- » vorés? Je laisse là ce faux estomac et ce ventre postiche dont on prend soin de le garnir » pour le faire paraître d'une grosseur proportionnée à sa taille; je ne le représenterai pas » non plus se démenant dans cette immense et lourde enveloppe, fredonnant des vers » ïambes, modulant des aventures lamentables, et mettant toute son attention à bien faire » sortir sa voix. »

Aux usages les plus contraires à l'illusion théâtrale, se joignaient encore les inconvéniens inséparables d'une nombreuse assemblée, où les classes les plus turbulentes étaient admises; une circulation continuelle pendant le cours de la journée consacrée à divers genres de spectacles; les altercations occasionnées par le choix des places; les transports joyeux que faisaient éclater, soit le fond du sujet ou le talent des acteurs, soit les allusions ou les traits satiriques dirigés contre des citoyens connus et présens : tels étaient les inconvéniens de ces réunions, qui, aujourd'hui, suffiraient par nous faire renoncer à un plaisir public qu'il faudrait acheter au prix de tant de contrariétés. Cependant ces inconvéniens étaient encore aggravés par la vaste étendue des théâtres, qui ne pouvaient être couverts qu'en toiles, et où la voix des acteurs, souvent interrompue par le tumulte du peuple, ne pouvait parvenir dans toutes les parties de l'enceinte.

A Rome comme à Athènes, les théâtres avaient d'abord été construits en bois: Pompée fut le premier qui, à l'instar des Grecs, en fit construire un en pierre. Un inconvénient semblable à celui arrivé en Grèce, en fut l'occasion: à Fidène, le théâtre croula pendant le spectacle; cinquante mille personnes périrent par cet écroulement.

Une réunion si nombreuse peut paraître exagérée dans une ville qui, peut-être, n'était guère plus considérable que Pompeï, et surtout quand on sait que ces édifices n'étaient élevés qu'à l'occasion de quelque solennité; mais à ce dernier égard, il est probable qu'ils se démontaient pour servir dans les mêmes fêtes; et quant à l'étendue du théâtre, elle devait être calculée sur la population de la ville et des campagnes voisines. D'ailleurs, ce monument mobile reprend en quelque sorte une proportion moins extraordinaire, si on le compare à celui que fit construire, pour un mois, à Rome, Scaurus, gendre de Sylla, puisqu'il pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs. (De nos jours, le plus spacieux est celui de Parme, et il n'en contient que neuf à dix mille.) Au reste, quelle que soit la différence de dimension entre ces deux théâtres, et même en ne jugeant que sur celui de Pompeï, on ne peut guère concevoir comment la voix des acteurs pouvait parvenir assez distinctement aux extrémités de l'enceinte pour qu'on ne perdît rien de la suite de leurs discours; et si les vases d'airain dont parle Vitruve, ont été adoptés dans quelques parties de la Grèce, il est douteux qu'ils aient été employés dans les théâtres d'Athènes, et il est certain qu'à Rome et probablement à Pompeï, leur usage n'y était pas admis. Quoi qu'il en soit, tous ces obstacles à la plénitude d'une jouissance d'un si haut prix pour les Anciens, étaient le résultat inévitable, non de l'inexpérience, comme on pourrait le penser, mais de la nécessité. En effet, dans des républiques telles que celle d'Athènes, de Syracuse et de Rome, à la suite de révolutions où la démocratie avait régné plus ou moins long-temps, avec plus ou moins

de licence et de force, il était impossible que les théâtres, dont le but était de s'accorder avec les institutions républicaines, ne fussent pas construits sur de grandes dimensions, surtout dans des climats aussi chauds que ceux de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie, lorsque, d'ailleurs, la jeunesse était accoutumée à la vaste étendue des camps, et que les autres classes, dans toutes les relations de la vie civile, passaient les jours dans les *Forum* et sous les portiques.

L'époque des premiers théâtres, à Rome, remonte au commencement du quatrième siècle de sa fondation; celle où ils furent permanens eut lieu deux cents ans après. L'on peut donc juger que leur origine est postérieure d'un siècle au théâtre élevé par Périclès à Athènes; qu'ainsi l'exemple des usages pratiqués en Grèce à l'égard des spectacles, autorisait ceux qui furent adoptés en Italie, à l'époque où ces édifices firent partie des monumens publics. Ainsi, hors les circonstances des jeux donnés par les Édiles, les entrepreneurs exigeaient une rétribution; elle se percevait par un homme masqué. Les gradins, couverts de tapis et garnis de coussins apportés par les esclaves, étaient distingués selon les dignités ou les rangs. Ce réglement, établi par Auguste, avait été occasionné par les insultes auxquelles un Sénateur avait été exposé dans le théâtre de Pozzuoli; et comme le luxe et la mollesse faisaient des progrès à mesure que les institutions nouvelles s'éloignaient des principes démocratiques, ces changemens se manifestaient dans la somptuosité des théâtres, dans l'appareil pompeux du spectacle où les parfums étaient prodigués, et dans le faste que les Romains venaient y étaler aux yeux d'une multitude d'étrangers parmi lesquels les Rois étaient confondus.

Les provinces de l'Empire, entraînées par l'influence de la métropole du monde, cherchaient à en emprunter quelques caractères d'opulence, et les théâtres de la Campanie en autorisent la remarque, puisque celui d'Herculanum et celui de Pompeï ont conservé les traces d'un luxe monumental qu'on ne croirait guère trouver dans des villes de leur rang.

Ceux de Pompeï paraissent avoir été édifiés peu après la guerre Marsique; c'est au moins ce que l'on peut inférer de l'inscription qui porte le nom de C. Q. Valgus, Duumvir de Pompeï, fondateur de l'Odéon; et ce Valgus est un de ceux qui ont figuré dans la guerre sociale.

Il y a lieu de croire aussi que le grand théâtre était en restauration lors de la ruine de Pompeï. Le tremblement de terre de l'an 64, qui avait fait crouler celui de Naples, avait probablement endommagé celui-ci; ce qui confirme cette opinion, c'est que l'orchestre, ordinairement couvert de marbres rares, s'est trouvé dépavé; et qu'alors on suppose qu'il ne devrait l'être qu'après la réparation des autres parties de l'édifice.

Je termine ici un article qui, malgré sa longueur et mes intentions de brièveté, ne contient cependant qu'une partie de ce que les Anciens appelaient *les Jeux :* les dessins de l'amphithéâtre me fourniront, dans le cahier suivant, une nouvelle occasion de rentrer dans ce sujet et de compléter les notions qu'il exige.

NOTES DU QUATRIÈME CAHIER.

La 16e planche est une vue de l'entrée du grand Théâtre, et la 17e est celle de la Scène. Il a paru nécessaire de mettre sous les yeux ces parties isolées de l'ensemble de l'édifice, parce que, dans la Vue générale, les proportions en sont tellement réduites, que les détails ne pouvaient y être indiqués.

L'entrée par l'orchestre était réservée aux personnes élevées en dignité dans la ville, ainsi qu'à l'ordre des chevaliers. Chacun était placé selon son rang, soit dans l'orchestre, soit sur les premiers gradins. L'escalier à gauche conduit à une espèce de tribune ou loge qui ne pouvait être occupée que par les Préteurs ou par les Duumvirs. A Rome, celle de droite était réservée pour l'Empereur, et celle de gauche pour les Vestales; ces tribunes devenaient surtout nécessaires lorsque les danses faisaient partie du spectacle, l'orchestre étant affecté à ces divertissemens. Dans la tribune à droite, au-dessus de l'entrée, on a trouvé les fragmens d'une chaise curule.

La scène était stable parce qu'elle était construite en pierre ou en marbre, et représentait la façade d'un palais où l'on réservait trois portes; l'entrée du milieu était affectée aux premiers personnages, héros ou rois, qui étaient censés habiter l'appartement le plus noble; les deux portes latérales étaient réservées pour les hôtes, que l'on supposait logés dans la partie du palais consacrée à la réception des étrangers; quelquefois encore il y en avait deux autres sur les ailes en retour : par l'une entraient les personnages qui étaient censés venir de la ville, l'autre ceux que l'auteur faisait venir de la campagne.

L'abbé Winckelmann a cru reconnaître sur les flancs de la scène, à Pompeï, l'espace où étaient situées les machines à pivots avec lesquelles on opérait les changemens de décorations. Ces machines, appelées *periacti* par les Grecs, étaient des pièces de charpente assemblées en triangles, sur lesquelles étaient appliquées diverses décorations que l'on faisait paraître selon les lieux où la scène était censée se passer. Des pièces de bois réduites en charbon, trouvées sur les côtés de la scène du théâtre d'Herculanum, confirment cette conjecture à l'égard de celui de Pompeï.

L'heureuse pensée que l'on a eue de restaurer une partie du grand Théâtre, ne laisse rien à desirer dans l'exécution pour juger de l'ensemble. Cette partie est la troisième *cavea*, qui cernait l'hémicycle supérieur; par ce moyen, on reconnaît la galerie ou le portique sous lequel les spectateurs se promenaient en attendant le spectacle, et où ils se retiraient lorsque la représentation était interrompue par la pluie. Les quatre gradins qui sont au-dessus de la voûte étaient destinés aux plébeïens et aux femmes; on y arrivait par des portes dont une est apparente dans le mur de clôture. Cette galerie était nommée *cattedra*, parce qu'elle était couverte et qu'elle formait des espèces de loges. Il y avait, sur le premier gradin, une rampe en fer. Dans le haut du mur de clôture, il y avait des pierres percées pour contenir les mâts auxquels étaient attachées des toiles de diverses couleurs qui, dans les fêtes les plus solennelles, étaient tendues au-dessus des spectateurs. Les Campaniens donnèrent, les premiers l'exemple de cet usage; et malgré la désapprobation des Romains les plus austères, tels que Valérius Maximus, il avait été adopté dans les théâtres de Rome, plus d'un siècle avant les théâtres stables. Le poète Lucrèce dit, à ce sujet, que « *ces rideaux s'agitent en tremblant au-dessus des perches qui les soutiennent : alors*, ajoute-t-il, *les hommes, les femmes, les Dieux, en un mot, tous les objets paraissent teints de diverses couleurs qui se*

meuvent par des ondulations successives ; et plus les murs du théâtre sont exactement fermés, plus le jour coloré qui vient du haut, repand, dans l'intérieur, une riante et flottante couleur.

Quatre rangs de gradins formaient la première *cavea*, et vingt composaient la seconde ; ces gradins étaient revêtus de marbre blanc de Paros. Au milieu de la première *cavea*, s'élevaient trois statues de marbre érigées à des Magistrats de Pompeï.

Il est présumable que les rentrées que l'on remarque dans le mur qui sépare l'orchestre et le *pulpitum*, étaient réservées aux musiciens. Au-dessus des entrées du rez-de-chaussée, étaient les tribunes, occupées, dans quelques circonstances, par les premiers magistrats de la ville, et à Rome, par l'Empereur et les Vestales.

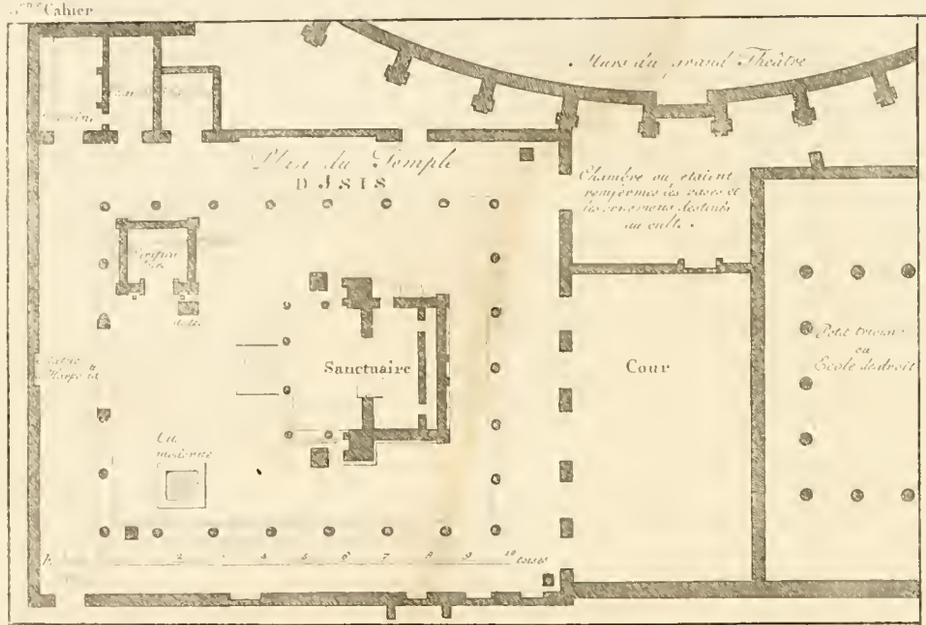
J'ai déjà donné des notions sur la scène en parlant des théâtres des Anciens : ici, cette façade de palais était recouverte en marbre et décorée de trois ordres de colonnes d'un travail extrêmement soigné. Six statues ornaient ce monument qui, en haut, complétait la symétrie avec les arcades de la troisième *cavea*.

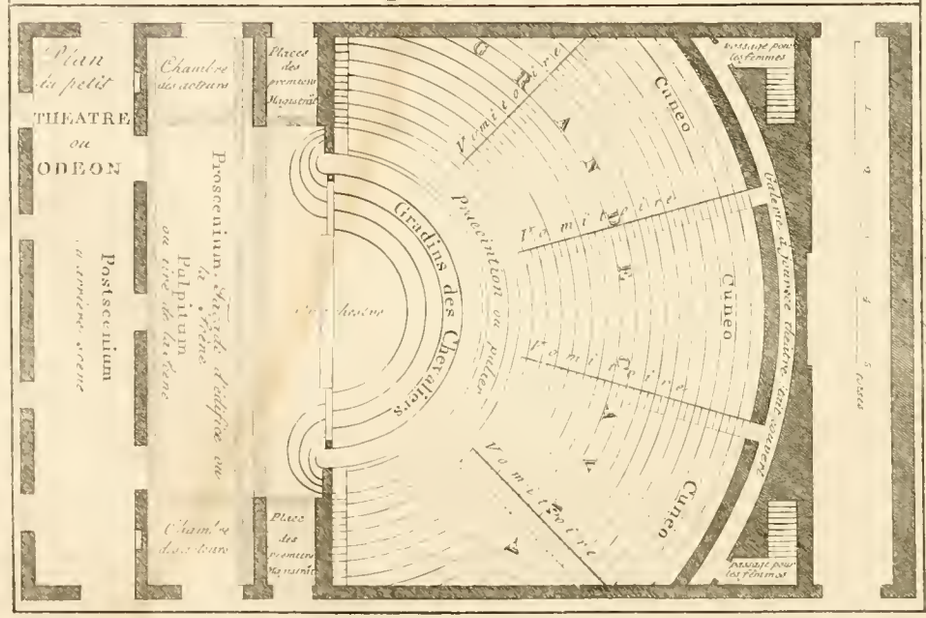
A gauche, derrière le *postcenium*, est l'entrée du petit théâtre ou Odéon, et le portique du fond est le *forum mundinario*, ou marché public, dont il a été question dans le cahier précédent. Les montagnes du lointain sont une suite de celles qui forment le golfe de Naples. L'ancienne ville de Stabia était dans la situation masquée à droite par la troisième *cavea* restaurée.

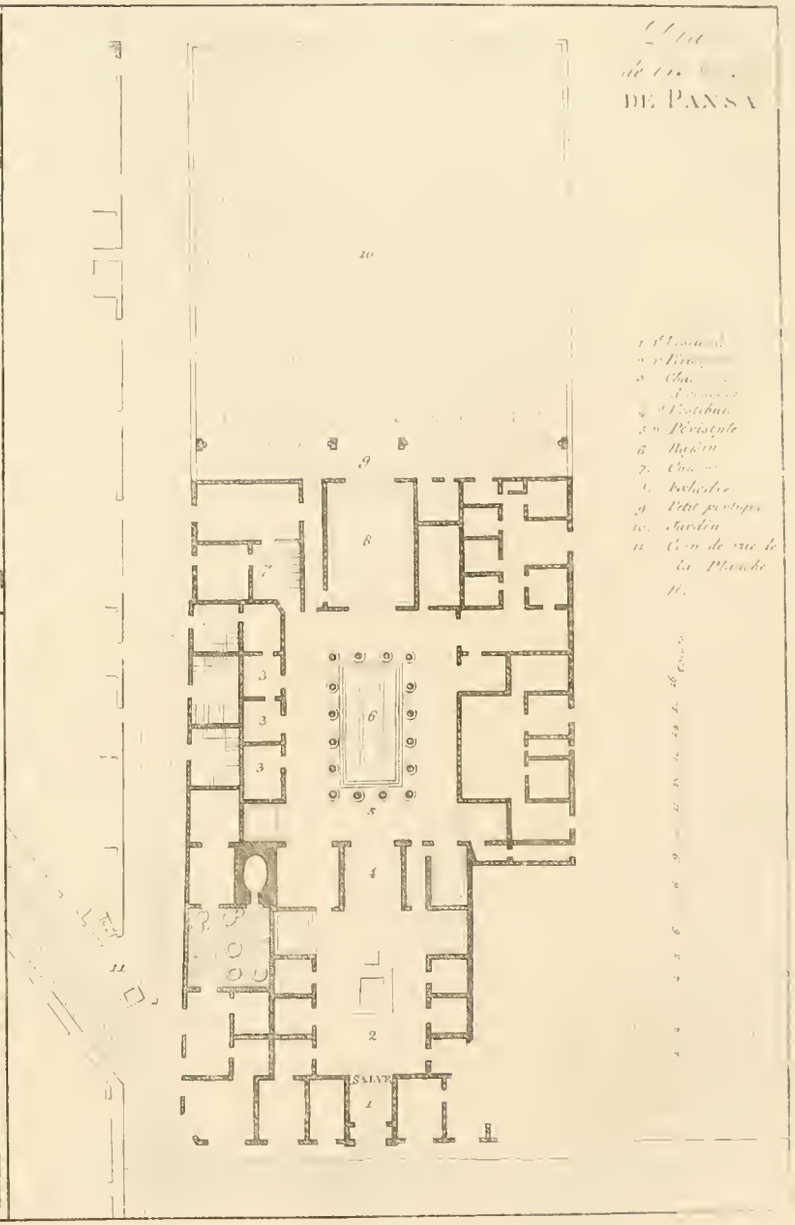
En revenant vers le nord, à la pointe extérieure du portique, on voit des fragmens de colonnes qui indiquent le péristyle d'un édifice, ou au moins une galerie couverte où les lutteurs venaient déposer leurs robes et se oindre. Cette destination comme vestiaire public, nous paraît naturelle ; cependant quelques observateurs ont cru y reconnaître un temple, et c'est sous cette dénomination qu'il est indiqué dans quelques ouvrages descriptifs de Pompeï.

En sortant par le haut du grand Théâtre, on arrive sur l'emplacement d'un portique spacieux où la jeunesse venait s'exercer à la lutte et à d'autres jeux. De ce point on remarque la partie restaurée de la grande *cavea* du théâtre.

FIN DU QUATRIÈME CAHIER.


Mur du grand Théâtre
Plan du Temple
D'ISIS
Chambre où étaient renfermés les vases et les ornemens destinés au culte.
Sanctuaire
Cour
Petit théâtre ou Ecole de droit
toises


Plan du petit
THEATRE
ou
ODEON
Chambre des acteurs
Proscenium
Postscenium
Gradins des Chevaliers
Cunéo
Cunéo
Cunéo
toises


DE PANSA
Jardin
Péristyle
Bassin
Petit portique
SALLE

D. Salathée sculp.t

Maison ruinée recouverte.

M. J. L. R. Witting sculp.t

Eruption du Vésuve.

M.J.L.R. Mori sculp.t

Temple d'Isis, à Pompei.

M. d. L. R. Mori sculpt.

Vêtes Temple Grec, ou Lararée, à Pompei

DISSERTATION HISTORIQUE SUR LE VÉSUVE.

Si l'Auteur de cet ouvrage s'était obligé de le rendre exclusivement descriptif, il serait dans l'impuissance de remplir son engagement et de présenter à l'esprit un tableau fidèle des éruptions du Vésuve. On ne doit pas craindre d'avouer que l'entreprise est au-dessus des forces humaines, puisque l'on pourrait presque dire que ces phénomènes sont surnaturels ; en effet, une montagne qui, s'entrouvrant tout-à-coup, offre le spectacle d'un vaste incendie et devient la base d'une colonne de flammes qui perce les nues ; un volcan dont le cratère vomit des torrens d'eau, des flots de lave, et d'où s'élève une gerbe ardente surmontée d'un nuage de cendres et de pierres qui, retombant en pluie, couvre plusieurs lieues de terrain, fait disparaître deux villes, et repousse, pour toujours, la mer à une distance considérable, sont des objets qu'on ne peut pas rendre sensibles par la comparaison. Le soleil, le tonnerre, un vent impétueux ou la rapidité d'un éclair, servent, il est vrai, à donner l'image d'un éclat resplendissant, d'un bruit affreux, et d'une vîtesse extrême ; mais ils présentent des sommités au-delà desquelles ne peut s'élever l'imagination la plus exaltée, la plus hyperbolique. Un volcan en éruption prend ce même caractère : c'est ce qu'on ne peut concevoir de plus majestueux, de plus magnifique, de plus étonnant : rien de plus effroyable que son aspect ; c'est, dans le nombre des grandes catastrophes, une puissance du premier ordre : rien, absolument rien, ne lui est comparable. La preuve en est dans la manière dont Pline le jeune rend compte de la terrible explosion de 79 : *Le nuage qui montait*, dit-il, *ressemblait à un grand pin ; il en avait la cime, il en avait les branches.* Assurément, cette image, qui embrasse à la fois la forme et la grandeur de la colonne de feu et de fumée, ne donne réellement qu'une idée très-incomplète de sa hauteur prodigieuse et de son immense volume. Quoi qu'il en soit, le récit de Pline est un monument trop précieux pour ne pas en enrichir une Notice historique du Vésuve ; la traduction de M. Dupaty remplira cet objet.

« . . . . . Mon oncle, écrit-il à Tacite, était à Misène où il commandait la flotte ;
» le 23 d'août, une heure environ après midi, comme il était sur son lit occupé à étudier,
» après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide ;
» ma mère monte à sa chambre et lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une
» grandeur et d'une figure extraordinaire. Mon oncle se lève : il examine le prodige, mais
» sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage montait du Vésuve. Il
» ressemblait à un grand pin ; il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute un
» vent souterrain le poussait avec impétuosité et le soutenait dans les airs ; il paraissait tan-
» tôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins
» chargé de cailloux ou de cendres.

» Mon oncle fut étonné : il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. « Vîte une
» galère, » dit il, et il m'invite à le suivre ; j'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle
» sort donc seul ; et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

» Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain, je me couche ; mais je ne pouvais
» dormir. Le tremblement de terre qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous
» les bourgs et les villes mêmes, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller
» ma mère ; ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

» Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, » je me fis apporter Tite-Live ; je lis, je médite, j'extrais comme j'aurais fait dans ma » chambre. Etait-ce fermeté ? était-ce imprudence? je l'ignore : j'étais si jeune ! (Il avait » alors dix-huit ans). Dans le moment, arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement » d'Espagne pour le voir ; il reproche à ma mère sa sécurité, et à moi mon audace : je ne » levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à » un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit ; » car la frayeur imite quelquefois la prudence.

» Sortis de la Ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le » rivage, qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout » moment, et repoussait bien loin la mer irritée, qui retombait sur elle-même ; tandis que » devant nous, s'avance, des bornes de l'horizon, un nuage noir chargé de feux sombres, » qui incessamment se déchirent et jaillissent en larges éclairs.

» L'ami de mon oncle revient alors à la charge : « Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la vo- » lonté de votre oncle, s'il est vivant, et en son nom, s'il est mort ! — Nous ignorons le » sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquiéterions du nôtre ? » A ces » mots, l'Espagnol part.

» Dans l'instant, la nue s'abat des cieux sur la mer et l'enveloppe ; elle nous dérobe l'île » de Caprée et le promontoire de Misène. « Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère, » sauve-toi : tu le dois et tu le peux, car tu es jeune ; mais moi, chargée d'embonpoint et » d'années, pourvu que je ne sois pas cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère ! » point de salut pour moi qu'avec vous. » Je prends ma mère par la main et je l'entraîne. « Oh ! mon fils ! disait-elle en pleurant, je te retarde. »

» Déjà la cendre commençait à tomber ; je tourne la tête : une épaisse fumée, qui inondait » la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. « Ma mère ! quittons le grand chemin : » la foule va nous étouffer dans les ténèbres qui accourent. » A peine avions-nous quitté » le grand chemin, il était nuit ; la nuit la plus noire. Alors ce ne furent que des plaintes » de femmes, que des gémissemens d'enfans, que des cris d'hommes. On entendait, à tra- » vers les sanglots et les divers accens de la douleur, *mon père ! mon fils ! ma femme !* On » ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée ; celui-là le sort de ses » proches ; les uns imploraient les Dieux ; les autres cessaient d'y croire. Plusieurs appe- » laient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec » le monde, dans la dernière des nuits ; dans celle qui devait être éternelle. Et au milieu » de tout cela, que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! La frayeur outrait tout » et croyait à tout.

» Cependant une lueur perce les ténèbres : c'était l'incendie qui approchait ; mais il s'ar- » rête, s'éteint : la nuit redouble, et avec la nuit, la pluie de cendres et de pierres. Nous » étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos vêtemens. Le » dirai-je ! au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte ; je me con- » solais de mourir dans cette pensée : *l'univers meurt.*

» Enfin, cette épaisse et noire vapeur peu-à-peu se dissipe et s'évapore ; le jour réssus- » cite, même le soleil, mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une » éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés ! Toute » la terre était ensevelie sous la cendre comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le che- » min était perdu. On cherche Misène ; on le reconnaît ; on y retourne : on le reprend,

» car on l'avait, en quelque sorte, abondonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles » de mon oncle : hélas! nous avions toute raison d'en être inquiets!

» Je vous ai dit qu'après nous avoir quitté à Misène, il était monté sur une galère ; il » dirigea sa route vers *Rœsina* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait : il » y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue ; il en suit » tous les phénomènes; et à mesure, il dictait. Mais déjà une cendre épaisse et brûlante » s'abattait sur sa galère ; déjà des pierres tombaient à l'entour ; déjà le rivage était comblé » de quartiers entiers de montagnes. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il » gagnera la pleine mer. « La fortune seconde le courage, s'écrie-t-il, tournez vers *Pom-* » *ponianus.* » Pomponianus était à *Stabia* ; mon oncle le trouve tout tremblant : il l'em- » brasse, l'encourage, et pour rassurer son ami par sa sécurité, demande un bain, se met » ensuite à table et soupe gaiment, ou du moins, ce qui ne prouverait pas moins de carac- » tère, avec toutes les apparences de la gaîté.

» Cependant le Vésuve s'enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. « Ce sont des villages abandonnés qui brulent! » disait mon oncle à la foule, pour tâcher » de la rassurer. Ensuite il se couche ; il s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, » lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres ; toutes les issues s'obs- » truaient. On court à lui ; il fallut l'éveiller : il se lève, il rejoint *Pomponianus*, et déli- » bère, avec lui et sa suite, sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison? » Fuiront-ils dans la campagne? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entrouve? » et s'ils fuient, aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti : la foule persuadée » par la crainte ; mon oncle convaincu par la raison.

» On sort donc à l'instant de la ville, et, pour toute précaution, on se couvre la tête » d'oreillers. Le jour renaissait partout ailleurs ; mais là continuait la nuit! Nuit hor- » rible : la nue en feu l'éclairait! Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer » qui était toujours grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap, et se couche. » Tout-à-coup, des flammes ardentes, précédées d'une odeur de souffre, brillent et font » fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève ; mais sou- » dain, suffoqué par la vapeur, il tombe, et Pline est mort!!! . . . . . »

Il ne reste que la date d'une éruption qui ait précédé celle de 79 ; elle a eu lieu dans la première année de la 77e Olympiade, c'est-à-dire 472 ans avant l'ère vulgaire.

Le Romains instruits ne pouvaient guère douter que le mont *Vésuve*, quoiqu'alors couvert de maisons agréables et de jardins délicieux, n'eût été un volcan ; puisque Pompeï est construit sur des courans de lave, dont la direction indiquait le point de leur départ. Mais ce qui était une probabilité pour des observateurs instruits, n'était rien pour la multitude ; et aucune tradition n'avait perpétué, pour elle, le souvenir que le Vésuve fût un volcan.

Depuis l'éruption qui a enseveli Herculanum et Pompeï, on en compte environ quarante. *Celle de* 472, dit Charles Sigonius, *fut si terrible, qu'elle couvrit toute l'Europe de cendres. La terreur qu'elle répandit*, ajoute-t-il, *fut si grande, que l'empereur Léon quitta Constantinople.* Le Vésuve en est à deux cent cinquante lieues.

L'éruption de 1036 paraît être la première qui ait vomi des torrens de lave en fusion. Celle du 16 décembre 1631, au matin, avait été précédée d'une vingtaine de secousses ; la fumée, la cendre et le sable couvrirent tous les environs ; le 17, la montagne se rompit avec éclat ; la matière qui sortit de son flanc, se divisa en sept branches. Les belles maisons qui couvraient la côte furent consumées ; deux villages et *Résina* furent entièrement

détruits. Il sortit de la montagne des torrens d'eau bouillante qui ravagèrent les campagnes, déracinèrent les arbres, firent crouler les édifices, engloutirent beaucoup d'habitans, et en entraînèrent encore un grand nombre dans la mer. L'abbé *Braccini* fait monter à trois mille le nombre des personnes qui périrent. L'éruption dura plus de deux mois.

Le fleuve de lave qui sortit de la montagne en 1737, arriva jusqu'à la mer; il avait 3800 toises de long, 150 de large, et 24 pieds d'épaisseur.

Dans l'éruption de 1751, dit le Père *La Torre*, la masse ardente de lave avançait comme un mur de verre presque liquide. Sept mois après, elle avait conservé une chaleur insupportable, et exhalait encore une vapeur qui ôtait la respiration.

L'on compte l'éruption de 1767 au nombre de plus violentes. L'énorme quantité de lave, de cendres et de pierres qui sortirent du cratère, pendant six jours, pouvait faire espérer un long repos; mais en 1771, quoique le Vésuve n'eût pas discontinué d'être en activité, il y eut encore une éruption des plus considérables qu'on eût vues.

Les phénomènes extraordinaires qui accompagnèrent celle de 1779 la rendent remarquable. L'explosion du mois de mai, celle du mois de juillet suivant, furent les précurseurs de la grande éruption du 6 août. Plusieurs auteurs en rendent compte comme ayant été une des plus terribles. M. Hamilton dit « que jamais l'œil humain n'a vu un spectacle pareil. » Une gerbe de feu très-clair, s'élevait à deux cents toises; elle se soutint pendant quarante minutes. La matière ne s'extravasait pas des bords du cratère : elle jaillissait comme l'eau d'un fleuve qui a rompu une digue. Peu-à-peu ce jet se divisa en plusieurs aigrettes qui s'élevèrent à une hauteur prodigieuse. Le fond de la fournaise dardait vivement, en tout sens et coup sur coup, des filets brisés et éblouissans comme ceux de la foudre. Ces sillonnemens lumineux traversaient des vapeurs réverbérées semblables à une aurore boréale; et des tourbillons de fumée noire et épaisse, se découpaient sur ce vaste champ de vapeurs embrâsées.

Le 8, à 9 heures du soir, tout changea d'aspect : des signes sinistres annonçaient une crise violente : les entrailles de la terre étaient en convulsion; le tonnerre roulait sous les pieds; il semblait que la montagne allait crouler. Cet appareil formidable menaçait ces contrées d'un anéantissement total; alors, l'effroi et la stupeur succèdent à l'admiration : la consternation est générale. Une détonation éclate, elle semble ébranler la voûte du ciel : du centre de l'immense brâsier qui bouillonne, s'élance une tour de feu; à mesure qu'elle s'élève, elle se noircit, se développe, et parvient cependant à 1800 toises; des quartiers de rochers, poussés avec impétuosité, retombent avec fracas; les cendres et les pierres couvrent Naples; elles sont emportées jusqu'à vingt-six lieues (Foggia). « *La pluie de feu*, dit M. Hamilton, » *devint si considérable, qu'il semblait que le sommet de la montagne avait été lancé dans* » *les airs, et que la terre avait vomi une partie de ses entrailles. Pendant l'espace de vingt-* » *cinq minutes que dura ce terrible phénomène, on crut voir la fin du monde.* »

Depuis cette époque, plusieurs autres éruptions ont encore alarmé les habitans de Naples. Une des dernières fut belle, mais nullement désastreuse : elle commença le 25 décembre 1813, à 5 heures du soir, et ne dura d'abord que quatre heures. Le gouffre, rempli de matières en ébullition, rejeta une écume pesante qui forma bientôt une rivière de feu. Le sommet de la montagne était enveloppé de nuages et d'une épaisse fumée : néanmoins, il y eut un instant où l'on put voir une voûte immense éclairée par le foyer infernal. Cet effet ne se peut décrire; il appartient seulement à la peinture d'en offrir l'image et de réveiller les diverses sensations qu'a éprouvées celui qui a assisté à ce surprenant spectacle. Il se rappellera

à-la-fois la décrépitation et le bruissement de cette tempête ; il se rappellera, dans cette scène du chaos, les borborygmes terrestres, les éclairs, et surtout le panache de pierres brillantes de feu, qui, du fond de l'abîme, jaillissait sous ce plafond ardent : son illusion se complètera à la vue du golfe rouge comme du sang, dont la superficie, à peine agitée, était un miroir où se voyait le spectre de cette magnifique horreur.

La nuit fut paisible ; le matin même, le Vésuve ne laissait échapper que par intervalle, des flocons de fumée ; mais, vers le milieu du jour, une commotion brusque annonça un nouvel accès : elle fut si violente qu'elle fit ouvrir du même coup les portes et les fenêtres. Toute la population poussa le même cri : *la montagna !* En effet, en peu de minutes, une trombe volcanique était déjà portée dans les plus hautes régions de l'air ; elle s'élevait en spirale ; le ciel était serein ; la masse de cendre et de fumée, égale en volume à la base du mont, se déroulait à trois mille six cents toises au-dessus du volcan. Ses bords, éclairés par le soleil, semblaient des festons d'argent découpés sur un fond d'azur. Cette masse, dans son développement, s'étendit vers le sud, traversa le golfe, et, passant au-delà de Caprée, décrivit un arc de plus de huit lieues d'ouverture. La pluie de cendre qui tombait des bords de ce pont aérien ressemblait à un crêpe ; au travers de ce voile, on voyait le disque du soleil dont les rayons, plongeant dans la mer, unissaient, par une ligne resplendissante de lumière, les deux extrémités du cintre.

Cette dernière éruption, qui n'a duré que peu d'heures, a été suivie, par intervalle, d'une apparente extinction du volcan. Mais pendant deux ans, et particulièrement sur la fin de 1820, il avait été en activité et avait présenté, par momens, d'assez beaux effets pour donner quelque idée des espèces de paroxismes qui caractérisent sa nature redoutable. La secousse souterraine que l'on éprouva dans la nuit du 21 au 22 novembre 1821, n'interrompit pas le calme qui se soutint jusqu'au 23 février 1822. Un bruissement continuel et sourdement saccadé, un assez gros volume de fumée et plusieurs ruisseaux de lave, semblaient annoncer une explosion remarquable : néanmoins le 26, qui fut l'époque du plus haut période de son accroissement, la colonne de cendre formée par deux bouches ouvertes au sommet de la montagne, ne put jamais se soutenir perpendiculairement, et les courans de lave ne dépassèrent guère la base du grand cône, qui, depuis ce moment, est considérablement élevé (1). Ainsi cette éruption ne pourrait être rangée que dans le troisième ordre de celles qui ont été précédemment décrites, si on les classait par la réunion et l'importance des phénomènes de ce volcan, par la puissance ascensionnelle du feu, par la quantité et la variété des matières qu'il rejette, par l'étendue de ses courans et la durée de l'embrâsement.

(1) Depuis la belle éruption du mois d'octobre suivant, la montagne baissa d'environ un onzième ; mais elle rehausse tous les jours.

DISSERTATION SUR LE CULTE D'ISIS.

Il est peu de divinités mythologiques qui, mieux que la déesse Isis, ouvrent un champ aussi vaste aux investigations de iconologues. L'antiquité de son origine et son alliance avec Osiris, le mystère qui la dérobait à la pénétration des mortels, les emblêmes nombreux qui l'enveloppaient, les symboles divers qui la caractérisaient, les signes hiéroglyphiques qui exprimaient son immensité, les rites observés dans son culte, en un mot, tout ce qui a rapport à cette déesse égyptienne est plongé dans de telles ténèbres que les interprétations les plus opposées trouvent leur appui, et se présentent séparément avec le même degré de justesse.

Les temples consacrés à Isis, en Égypte, répondaient, par leur somptuosité, à la haute idée que les prêtres donnaient de sa puissance ; selon eux, cette puissance ne pouvait être excédée par celle de la nature. Cette divinité, principe de sagesse et de toutes sciences, s'offrait à l'imagination de ses adorateurs, comme *ce qui a ete*, *ce qui est*, *ce qui sera*, *sans que nul mortel ait osé lever son voile.*

Son culte, très-répandu en Orient, pénétra en Italie ; il s'étendit jusqu'en Germanie et dans les Gaules. A Rome, cependant, il rencontra des obstacles pour s'y établir, non que l'admission d'une nouvelle divinité pût inspirer aucune crainte au sénat, mais parce qu'une doctrine sacrée toute mystérieuse, une nouvelle liturgie toute emblématique, pouvait porter atteinte à l'unité sacerdotale, à l'ascendant du pouvoir religieux, et à son intervention immédiate dans les grandes institutions qui gouvernaient les Romains. Ces obstacles acquéraient d'autant plus de force qu'une loi des douze tables s'opposait à l'introduction de nouvelles cérémonies dans l'exercice du culte prescrit par Numa. Néanmoins Isis eut des autels dans Rome, deux cent dix-neuf ans avant notre ère, et son culte avait déjà obtenu une telle faveur parmi le peuple, que le consul L. P. Emilius, ne trouvant aucun maçon qui voulût lui prêter la main, fut obligé d'abattre lui-même les signes ostensibles de ce culte étranger. De tels entraves, vaincus par la suite, n'existaient pas à l'égard de la Campanie, dont les villes simplement alliées des Romains, ne pouvaient être atteintes par les lois. Et quant à Pompeï, il n'est pas douteux qu'Isis n'y eût eu un temple bien des siècles avant l'acte d'autorité des consuls, à Rome. En effet, cette ville jouissait d'une situation topographique qui favorisait ses rapports commerciaux avec l'Égypte ; les mœurs, les superstitions de ses habitans, parmi lesquels on comptait beaucoup d'Alexandrins ; la même théogonie, transplantée d'abord par Cécrops, dans l'Attique, et ensuite par les colonies grecques de l'Asie, dans la grande Grèce ; enfin tout porte à croire que l'introduction du culte d'Isis, et par conséquent l'érection de son temple à Pompeï, datent des premiers siècles de la fondation de cette ville.

Quel qu'ait été le but mystérieux des rites suivis par les prêtres d'Isis, trois siècles avant le siége de Troie, il n'y a pas d'apparence qu'il ait été, en Italie, le même qu'en Égypte : ici les monumens portent des empreintes de sacrifices humains ; on y voit des combats, des supplices, des scènes de terreur et de carnage ; il semblait que la déesse, qui sans doute promettait de grands biens, ouvrît son sanctuaire à l'expiation de grands crimes, peut-être même à de sinistres inspirations. Son temple fut le réfuge de Sésostris. Ce conquérant impitoyable dans ses victoires, inexorable envers les Rois vaincus, fut peut-être du petit nombre des initiés qui purent pénétrer dans les abîmes des grands mystères. Rien de sem-

blable n'autorise à croire, du moins rien ne le décèle dans le petit temple d'Isis, à Pompeï, que les forfaits, pour aucune classe d'initiés, fussent protégés ou absous, par la participation aux mystères de cette déesse ; et quoiqu'on la vît représentée à Thèbes avec une tête de lionne, elle n'était, comme en Italie, que sous les traits d'une femme. Les oracles n'allaient pas jusqu'à décider du sort des empires, jusqu'à ordonner l'extermination des peuples. Les autels n'étaient jamais teints du sang des hommes, et la déesse n'était, pour les initiés, qu'un emblême de puissance occulte, un objet de cérémonies mystiques et de superstitions bizarres, entretenues par l'artifice d'un grand nombre de règles, les unes rigoureuses, les autres futiles, auxquelles devaient se soumettre les prêtres d'Isis et d'Osiris.

La chasteté, la tempérance, la sobriété, devaient être la base de leur vertu. Rien de ce qu'ils qualifiaient d'impur ne pouvait les toucher : ainsi ils se rasaient les cheveux, la barbe et le corps, et ne portaient aucun vêtement de laine, parce que les cheveux et la laine sont produits par diverses excrétions. Leur robe était de lin, parce que cette plante nait de la terre immortelle, et que sa fleur est de la couleur des cieux. Ils s'abstenaient de manger des légumes, de la chair de brebis et de porc, parce qu'ils produisent l'embonpoint, et que tout superflu était, pour ces prêtres, un tel objet d'aversion, que leur robe même ne pouvait excéder une longueur déterminée. C'est dans ce même esprit que le sel était exclu de la préparation de leurs alimens, parce qu'il excite un faux appétit et provoque la soif.

Des devoirs si austères, des règles si minutieuses ne suffirent pas cependant pour préserver quelques ministres d'Isis et d'Osiris des vices qui dévorent d'autres hommes : à Rome, sous Tibère, ils s'en trouva qui furent accessibles à la corruption. Mundus, chevalier Romain, emporté par une passion excessive pour Pauline, fut reçu dans le temple, et, à la faveur des ténèbres, s'annonçant comme étant Osiris, il abusa du pieux aveuglement de cette dame Romaine, qui, subjuguée par l'intervention d'un prêtre, crut obéir à la volonté du Dieu au nom duquel il avait parlé. Tibère, instruit de l'aventure que Mundus lui-même avait divulguée, fit mettre en croix les prêtres d'Isis ; il fit démolir l'édifice, et la statue de la Déesse fut jetée dans le Tibre. Pour cette fois, les Pompeïens durent se ressentir de ce coup d'autorité, la Campanie étant alors province Romaine ; mais en peu de temps, l'impression de cette profanation fut effacée, et la déité, qui était un objet de dévotion, particulièrement pour les femmes, eut encore ses temples, ses autels, ses ministres, et, à une époque de l'année, elles purent encore, pendant dix jours, participer à des mystères auxquels elles assistaient masquées et dans une profonde obscurité.

Le but de cette double précaution, observée à Rome dans l'exercice d'un acte religieux, peut avoir été de faire disparaître toutes les distinctions aux yeux de quelques Romaines, qui, d'un rang élevé, venaient, dans cette circonstance, se confondre avec les dévotes des classes inférieures. D'ailleurs l'édifice consacré au culte d'Isis était situé dans le champ de Mars, et ce lieu étant un point de réunion pour les courtisannes, il était trop naturel de prévoir qu'il s'en trouverait dans le temple, pour ne pas adopter les moyens d'en cacher la présence.

Au reste, la statue d'Harpocrate, Dieu du silence, placée à l'entrée du temple, imposait symboliquement la loi du secret, et dès l'instant que ces adeptes avaient parcouru saintement tous les degrés de l'initiation, le danger d'une révélation ne pouvait guère exister, ni du moins devenir très-grave.

NOTES DU CINQUIÈME CAHIER.

La 22e planche représente l'intérieur d'une habitation. Cette vue nous a paru donner, mieux qu'aucune autre, l'idée d'une disposition qui est assez généralement la même dans les maisons de Pompeï ; c'est-à-dire une cour (*impluvium* ou *cavedium*), autour de laquelle les chambres, destinées à l'usage d'une famille, sont distribuées uniformément pour son service. On y remarque combien peu les peintures y étaient épargnées, puisqu'elles décorent même les parties extérieures. Cette maison n'existe plus : elle a été recouverte par la terre des nouvelles excavations.

Le dessin du temple d'Isis et le plan qui est joint à notre collection, laissent peu de détails à faire connaître ; néanmoins nous ne devons pas négliger quelques particularités qui, n'ayant pas dû entrer dans l'article historique, trouveront leur place ici.

Une inscription, placée au-dessus de l'entrée, portait que Numerius Popidius Celcinus avait, de son argent, fait réparer l'édifice écroulé par l'effet d'un tremblement de terre (sans doute celui de l'an 64), et que, pour cette générosité, les décurions l'avaient reçu dans leur ordre, sans qu'il payât, à l'âge de soixante ans.

Deux vases pour contenir l'eau lustrale, et un tronc en bois étaient à l'entrée. Il s'est trouvé quelques monnaies de cuivre dans le tronc.

La niche qui existe sous le portique, en face du sanctuaire, contenait le statue d'Harpocrate.

Deux chambres et une cuisine sont en face de la porte extérieure ; dans la première chambre, on a trouvé le squelette d'un prêtre qui, armé d'une hache, avait déjà percé deux murs pour se sauver. D'autres squelettes ont encore été trouvés sur différens points du temple. La petite cuisine est pourvue d'un fourneau, qui ne diffère pas des fourneaux actuels. Dans une autre petite pièce contiguë on voit l'évier. Un os de jambon et une arrête de poisson qui existaient dans les cendres, pourraient faire douter de la rigidité des Isiaques à s'abstenir de ce qui leur était défendu pendant qu'ils étaient de service dans le temple.

Le petit monument couvert d'un toît, dans l'angle du portique, est une seule chambre où est un escalier pour descendre à un ruisseau qui coule sous l'édifice. Ce lieu pouvait être destiné aux purifications des initiés.

Le sanctuaire isolé était couvert ; il est orné en avant d'un péristyle soutenu par des colonnes d'ordre dorique. L'escalier qui y conduisait était revêtu en marbre blanc. Deux autels sont en bas de chaque côté ; l'un à gauche, était destiné à brûler les victimes ; l'autre à droite, était réservé pour recevoir les cendres sacrées.

La statue de la Déesse était élevée sur un appui creux en dessous. On présume que les prêtres s'introduisaient dans ce lieu pour prononcer les oracles. Un petit escalier peu apparent, à gauche, autorise cette conjecture. D'ailleurs des rideaux fermaient le tabernacle jusqu'au moment propice ; et enfin une exhalaison d'acide carbonique qui se développait sur ce point, produisait sur ceux qui y étaient exposés, les mêmes accès convulsifs qui, à Delphes, rendaient la Pithie si célèbre.

Derrière le sanctuaire, il existe une petite cour à laquelle tient une chambre où était

renfermé tout ce qui servait dans les cérémonies du culte. Parmi les objets les plus précieux, on distinguait deux lits (*Pulvinaria*), l'un de bronze, l'autre d'ivoire ; ils servaient, dans les supplications publiques, pour placer les Dieux à la table qui leur était servie splendidement et avec le plus grand appareil.

Des lampes, des trépieds, des candelabres, et une infinité de vases et d'instrumens employés dans les sacrifices ont été trouvés dans ce lieu. Les tables Isiaques, les statues de Vénus, de Bacchus et de Priape, des peintures précieuses relatives au culte d'Isis, ont enrichi les Musées de Naples et de Portici.

Le dessin d'une éruption ne tient pas une autre place dans l'imagination que celle de l'effigie d'un héros que l'on voit sur une médaille ; la magie de la peinture peut seule, nous le répétons, en imiter les apparences physiques. La lave, semblable à une bouillie ardente qui coule pesamment du haut de la montagne, est, le plus souvent, tigrée de larges taches noires à la surface ; cet effet produit par le refroidissement des parties saillantes plus tôt exposées à l'impression de l'air froid, ne pourrait se rendre du blanc au noir, sans se confondre avec les masses environnantes qui se perdent elles-mêmes, presque sans gradation, dans les ténèbres de la nuit. Une autre circonstance plus rare et moins singulière, est celle où la pâte, dans un air embrasé, conserve son incandescence complète à une certaine distance du foyer ; c'est le seul effet que l'auteur ait essayé de rendre, parce que c'est le seul dont l'exécution l'ait le moins intimidé avec les ressources très-bornées du noir et du blanc.

Sur le côté opposé de la rue où est l'entrée de l'Odéon, l'on voit une petite enceinte de murs au milieu de laquelle est un autel d'un style assez élégant pour fixer l'attention. Ce lieu, représenté par le cinquième dessin de ce cahier, est désigné comme un temple d'Esculape, dont la chambre, qui est au-dessus des degrés, aurait été le sanctuaire. Ce petit édifice a pris le nom d'Esculape de la satue de ce Dieu, qui s'y est trouvée avec celles d'Hygie et de Priape. Elles étaient en terre cuite.

FIN DU CINQUIÈME CAHIER.

M. J. L. R. Salathée sculp.t

Ruines de la Maison de Pansa, à Pompei.

M. J. L. R. Witting sculp.t

Entrée de l'Amphithéâtre à Pompei

M.J.L.R. Witting sculp.t

Dessous de l'Amphithéâtre, à Pompeï.

M.J.L.R Mori sculp.t

Fresque de l'Amphithéâtre, à Pompei

M.J.L.R

Witting sculp.t

Basilique et une partie du Forum civil, à Pompei

DISSERTATION SUR LES AMPHITHÉATRES

ET

SUR LES COMBATS DES GLADIATEURS.

Il est superflu de faire remarquer que la nécessité où s'étaient mis les Grecs et les Romains, d'avoir toujours les armes à la main, avait dû les porter à se donner une éducation essentiellement guerrière ; et qu'en général la nécessité est la source de toutes les institutions, ainsi que des mœurs et des usages des peuples. Il est également inutile de disserter sur la nécessité et les avantages des exercices du corps, puisque la transmission de ces vérités n'a subi aucune interruption pendant le cours des siècles. Mais peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de remarquer la sagacité avec laquelle les anciens savaient profiter d'une disposition naturelle de la jeunesse, pour la diriger vers le but le plus noble et le plus utile à l'intérêt général : l'amour de la gloire, celui de la liberté et de la patrie.

La gymnastique était, pour les anciens, la base de l'éducation nationale ; cette éducation fut une source de puissance, d'héroïsme et d'illustration.

En Grèce, on élevait la jeunesse dans la pratique de toutes sortes d'exercices plus ou moins violens, plus ou moins dangereux, mais pour la plupart, de nature à former des hommes robustes et intrépides. Le gymnase était une école publique où l'on enseignait l'art de se défendre et celui de vaincre dans les divers genres de combats d'homme à homme.

Les colonies qui occupaient la grande Grèce, et particulièrement la Campanie, y avaient apporté l'usage de la palestrique, et cette institution, analogue au caractère autant qu'aux mœurs des Romains, passa ensuite dans leur code martial ; et dès-lors leurs exercices furent réglés et classés selon leurs différentes espèces.

Au spectacle que présentaient ces combats, se joignait celui des gladiateurs, emprunté des Étrusques ; et cette seconde institution servit encore d'exemple aux Romains, qui l'adoptèrent deux cent soixante-quatre ans avant notre ère.

D'après ces notions, l'on voit que la construction de l'amphithéâtre de Pompeï et celle du portique attenant au grand théâtre, peuvent appartenir à l'époque de l'établissement des théâtres stables, mais que la coutume des combats de gladiateurs ou des athlètes, doit remonter aux premiers siècles de la fondation de Pompeï.

Dans l'origine, les corps des captifs immolés aux mânes des grands hommes morts en combattant, étaient jetés sur leur bûcher. A cette coutume, qui existait chez les Grecs, succéda, en Italie, l'usage de faire combattre des gladiateurs autour du bûcher, et par cette raison ils étaient appelés *Bustuarii*. Ces combats, qui se donnaient d'abord à l'occasion des funérailles, devinrent enfin un spectacle pour le peuple, et déterminèrent la construction des amphithéâtres. Capoue, après son premier désastre, renfermait une école, ou si l'on veut un dépôt, où vingt-mille de ces malheureux, achetés par des maîtres appelés *Lanistæ*, étaient exercés à se battre. De ce point ils étaient envoyés dans toutes les villes d'Italie, et à Rome les Édiles en faisaient venir, particulièrement pour les grands jeux, qui, outre le

spectacle de l'amphithéâtre, comprenait aussi les représentations scéniques et les courses du cirque.

Dans les premiers temps, des esclaves et des criminels furent seuls destinés à s'entretuer par paire, ou à combattre contre les animaux les plus féroces, tels que les lions et les tigres. Lorsque ce genre de spectacle fut généralement adopté, il devint l'occasion d'une infâme profession, que des hommes libres embrassèrent par choix.

Les gladiateurs étaient classés par l'espèce d'armes qui leur était affectée. C'est ainsi, par exemple, que les *Retiarii* avaient un filet, que les *Thraces* avaient une dague, un poignard et la rondache, et que les *Myrmillones* étaient armés à la gauloise.

Leur intrépidité, le mépris qu'ils montraient pour la vie, lorsqu'ils étaient vaincus, disposait quelquefois le peuple à la leur conserver ; dans le cas contraire, les spectateurs, la main fermée et le pouce étendu, donnaient le signal de la mort, et le vainqueur exécutait à l'instant cet arrêt fatal.

A l'égard des exercices de la palestrique, ils étaient nécessairement semblables à ceux des Grecs, et soumis aux mêmes usages.

Le saut, la course à pied, le jet du disque et celui du javelot, n'étaient réellement que des jeux ; mais les combats classés sous les noms de lutte, de pancrace et de pugilat, étaient barbares. Les athlètes en sortaient souvent estropiés pour toute leur vie, quelquefois même ils y trouvaient la mort. Mais aussi cette partie de la gymnique, éminemment favorable à l'émulation guerrière, était la plus recherchée par les gens du peuple, et la plus honorée dans la distribution des récompenses. Il est probable, cependant, que les Campaniens n'attachaient pas à ces victoires un si haut prix d'opinion que les Grecs, et qu'ils observaient avec plus de rigidité qu'à Olympie les lois qui refusaient la couronne à celui qui avait tué son adversaire.

Mais quelle qu'ait été l'aversion des habitans de ces contrées pour des triomphes dangereux et inhumains, ils ne mettaient pas moins au rang de leurs premières jouissances, le spectacle des combats de gladiateurs ; et la fureur pour ces scènes atroces ne se bornait pas, de la part des gens riches, à en jouir dans l'amphithéâtre, mais ils mettaient de l'ostentation, et éprouvaient une sorte de volupté à les contempler encore dans leurs habitations ; dans les salles de leurs festins ; pendant leurs banquets somptueux. Là, les convives, couronnés de fleurs, la coupe sur les lèvres, ayant leurs femmes tendrement appuyées sur leur sein, repaissaient leurs yeux du spectacle de deux infortunés, qui, en versant leur sang, et en s'arrachant la vie, n'obtenaient les applaudissemens de ces forcenés qu'au moment d'expirer.

Il est peut-être impossible de rencontrer un exemple plus général et plus prononcé, de l'épuisement de toutes les facultés sensuelles, puisque, à quelque excès qu'elles puissent atteindre, elles conservent toujours des caractères de la source d'où elles découlent. La gloutonnerie d'Apicius, le faste de Lucullus, la luxure la plus effrénée, l'ivrognerie la plus sale, la plus abjecte, sont des vices individuels dont on retrouve l'origine dans les besoins naturels aux quels nous sommes soumis. Mais la passion monstrueuse, la frénésie sanguinaire qui, pendant des siècles, porta des nations à l'amphithéâtre, et leur fit goûter du plaisir aux combats des bêtes féroces qui se déchiraient, au spectacle exécrable d'hommes qui, excités par le fouet et par le feu, se précipitaient l'un sur l'autre pour s'égorger, un tel excès de dépravation n'appartient plus par aucun côté aux jouissances désordonnées qui naissent de l'extention de nos besoins ; on y reconnaît une habitude de l'ame, et c'est la

dernière que la civilisation ait le pouvoir de vaincre. Cicéron, qui fait époque dans les progrès qu'elle avait déjà faits en Italie, avant le règne d'Auguste, désapprouvait le spectacle de l'Amphithéâtre : il avoue qu'il ne conçoit pas le plaisir que l'on peut éprouver en voyant un homme faible déchiré par une bête féroce, ou un bel animal percé par un javelot. Sénèque, plus d'un siècle après, exprimait son horreur sur ce divertissement ; il disait : « L'homme, » cette créature sacrée, on le compte pour si peu qu'on se fait un jeu et un plaisir de l'égor- » ger et de repandre son sang » ; et cependant, quoique la civilisation régénère d'abord la cime de l'arbre social avant d'arriver au tronc, vingt ans avant la ruine de Pompeï, un ancien Sénateur donna un combat de gladiateurs, dans l'Amphithéâtre de cette ville, et ce spectacle fut l'occasion d'une scène meurtrière entre les Pompéïens et les Nucériens (aujourd'hui Nocera), qui furent, parmi les habitans des autres villes accourus à ce spectacle, repoussés avec perte, et réduits à demander à l'Empereur justice de cette violation des lois de l'hospitalité, ou au moins des régles du bon voisinage. Néron renvoia cette affaire au Sénat qui prononça la suspension pendant dix ans, de l'usage des théâtres de Pompeï; d'où il résulte que peu d'années avant la destruction de cette ville, ses habitans avaient encore pu jouir de l'abominable spectacle des gladiateurs, spectacle que Constantin essaya inutilement d'empêcher, et qui ne fut définitivement aboli que sous le règne d'Honorius, vers la fin du 4eme siècle, ou dans les premières années du siècle suivant.

NOTES DU SIXIEME CAHIER.

La maison de Pansa était, selon toutes les apparences, une des plus opulentes de la ville de Pompeï : c'est elle que représente le 1er dessin de ce cahier. Indépendamment du plan que nous en avons donné dans le cahier précédent, la situation est indiquée dans celui de la ville joint à notre collection. On trouva encore, au moment des fouilles, des cendres sur le fourneau, et beaucoup de vases en terre cuite ; quelques-uns aussi étaient en cuivre. Des peintures ornaient les appartemens de cette maison. Le goût du maître ne se bornait pas à en décorer les pièces qu'il habitait; les murs de la cuisine même en sont couverts : mais il est vrai que ces peintures sont dignes du lieu. On y voit un jambon, une anguille à la broche et d'autres imitations également gastronomiques.

L'amphithéâtre est situé dans la partie orientale de la ville de Pompeï. Il est construit en pierres du Vésuve. Sa forme est elliptique. Dans sa longueur, compris la base des gradins, il a environ 273 pieds, et dans sa largeur 175. L'arène a 206 pieds de long sur 108 de large. Deux portes principales y donnent entrée, ce sont celles qui sont figurées dans le 2e dessin de ce cahier. Une large voûte, ou si l'on veut une galerie cryptique, soutient la masse des gradins et entoure l'arène. De plusieurs points de cette galerie, où l'on se mettait à couvert pendant les pluies, on monte sur les gradins par des escaliers, dont un est compris dans le 3e dessin de cette livraison. Les gradins du haut terminés par un portique, étaient destinés aux plébéïens : à mesure qu'on les descendait, ils appartenaient à une classe de citoyens plus relevée, et enfin ceux établis tout-à-fait en bas étaient consacrés aux premiers magistrats de la ville. Un mur d'appui séparait les spectateurs de l'arène, et des pointes de fer,

scellées dans le haut de ce mur, les défendaient contre la fureur des animaux. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que, malgré la hauteur de ce mur, dix-huit éléphans, dans le cirque de Rome, avaient jeté l'épouvante parmi les spectateurs qui assistaient à leur combat contre des lions. Dion, qui rapporte cet événement, dit que ces animaux, ne pouvant se sauver, poussèrent des cris lamentables, et semblaient prendre un air de supplians pour demander la vie. Cet historien ajoute gravement qu'ils ne s'étaient embarqués que sur le serment de leur conducteur qu'il ne leur serait fait aucun mal, et que, dans le combat, ils levaient leurs trompes au ciel pour lui demander justice contre les parjures.

Des peintures, qui n'existent plus aujourd'hui, décoraient la clôture de l'arène. Elles étaient à fresque et représentaient des combats d'animaux de diverses espèces, attachés par paire avec une chaîne. Il y avait aussi, par intervalle, des tableaux de gladiateurs. Un des plus remarquables, était celui du 4e dessin de ce cahier. Les *Lanistes* et les gladiateurs sont faciles à reconnaître. Selon quelques apparences, le gladiateur de droite serait un *retiaire* et celui de gauche serait un *myrmillon* ou gaulois.

Indépendamment des deux grandes portes principales, il existe, du côté de l'Orient, une autre sortie secrète et une chambre ronde à droite, qui paraissent avoir été un passage et un lieu de dépôt pour les corps des gladiateurs tués en combattant : on les tirait avec des crocs et on les jetait dans la chambre ronde, appelée *Spoliario*.

Les animaux étaient renfermés dans des chambres grillées en fer, dont les portes donnent sous le massif des gradins, de chaque côté des deux grandes entrées.

Je me borne, quant à présent, à ne donner que de courtes explications sur le dessin de ce cahier, qui représente la basilique, à laquelle est jointe une portion du *forum* civil, ce dessin étant complètement expliqué par le plan qui doit faire partie du cahier prochain et par ce qui en sera dit dans un article qui traitera des monumens en général. Les seuls détails qui n'y ont pas trouvé leur place sont les suivans, relativement à la basilique. Dix colonnes sur la longueur et quatre sur la largeur, compris celles des angles, soutenaient le portique couvert : elles étaient d'ordre corinthien ; leur diamètre était d'environ trois pieds trois pouces. Les murs qui fermaient cet édifice se sont trouvés, en grande partie, renversés, ce qui paraît avoir eu lieu par le tremblement de terre qui a précédé l'éruption. Des demi-colonnes, appuyées sur le mur de clôture, répétaient celles qui soutenaient l'architrave du portique. Au-dessus du tribunal, à l'Occident, on reconnaît une prison, ou au moins la construction de ce lieu indique une chambre de dépôt pour les prisonniers qui devaient paraître devant les juges. La principale entrée de la basilique était par le Forum. On arrivait par quatre marches en pierres du Vésuve, sous un vestibule soutenu par des colonnes et sur des pilastres. Il paraît qu'il existait au-dessus une galerie pour jouir du mouvement de la population dans la place publique et dans l'intérieur de la basilique. On y parvenait par un escalier qui existe sur un des côtés, et cet édifice était fermé par cinq portes qui s'élevaient et tombaient entre des coulisses.

Un piédestal, placé en avant du péristyle du tribunal, à dû porter une statue équestre. Il est recouvert en marbre blanc. Il règne, le long des colonnes du portique, un petit canal, par lequel coulaient les eaux pluviales dans des conduits souterrains.

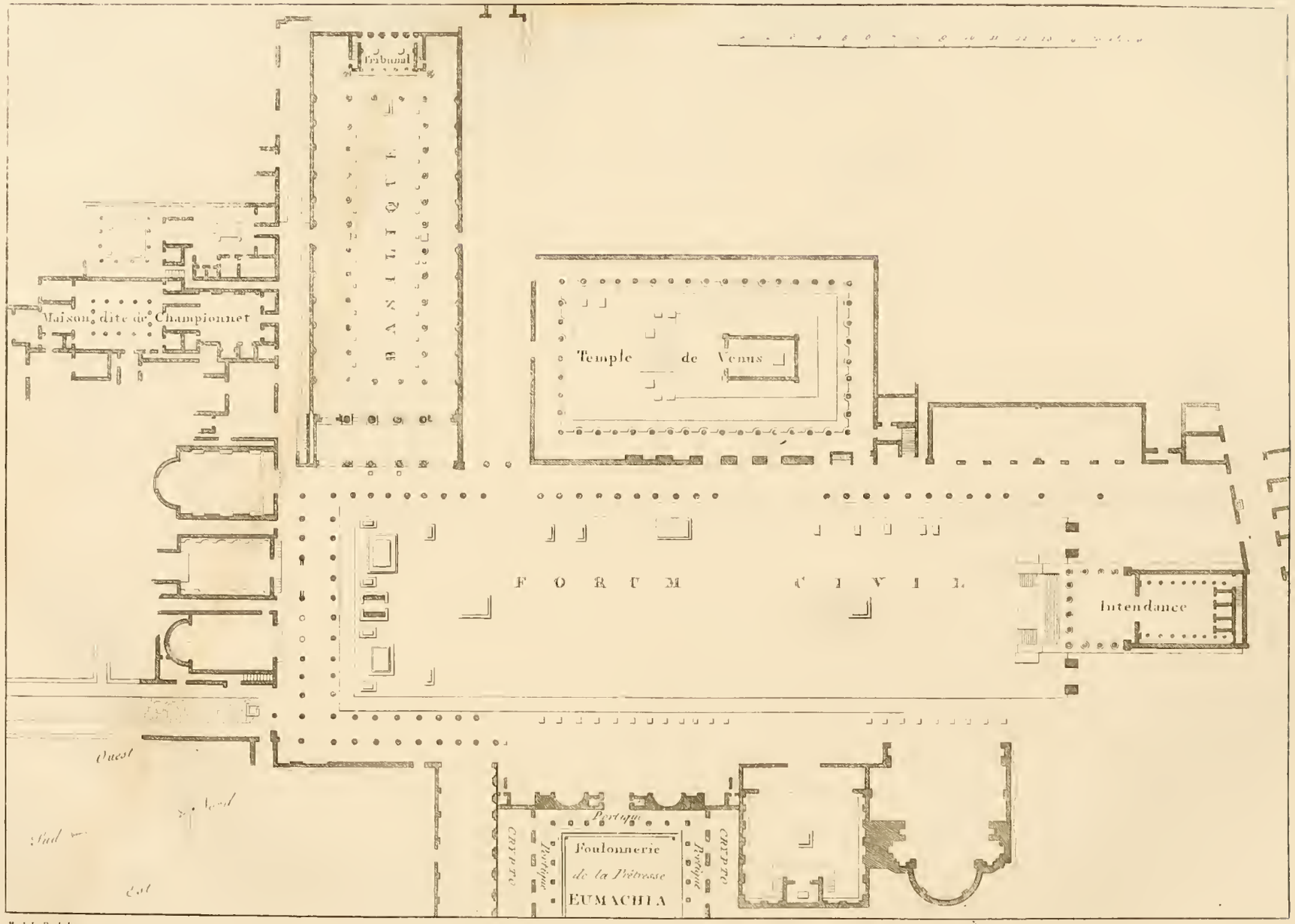
A l'égard du forum civil, les piédestaux que l'on remarquera dans le plan et dans le

dessin, ont été trouvés sous les statues qu'ils avaient dû supporter. Les colonnes du portique qui entouraient la place de trois côtés, sont d'ordre dorique : elles étaient, en partie, fabriquées en briques ; d'autres sont en travertin. On présume, d'après les pièces non achevées qui existent en grand nombre sur le lieu, que, lors de la ruine de Pompeï, on rétablissait ces portiques, qui probablement avaient été endommagés quinze ans auparavant, et que toutes les colonnes auraient été remplacées en travertin. On a retrouvé sur cette place des inscriptions qui font connaître que plusieurs citoyens de Pompeï, tels que *Salluste* et *Scauro*, y avaient leurs statues. Celle de *Pansa* devait aussi y être élevée, d'après l'inscription qui existe sur son tombeau.

Les jauges publiques pour les grains et pour les liquides, font partie des choses précieuses que les fouilles ont produites. Ces mesures sont entaillées dans une pierre d'environ six pieds de long sur deux de large : cinq diverses grandeurs sont en ligne dans le milieu, et quatre dans les angles ; un petit canal tient à ces dernières, ce qui indique qu'elles étaient destinées pour les liquides. Autour de la pierre étaient gravés les noms des Duumvirs chargés, par décret des Décurions, de la confection exacte de ces jauges.

L'édifice qui est désigné sous le nom d'Intendance, remplit l'intervalle entre les deux portes du Forum civil. Six colonnes de front et quatre sur les côtés, compris celles des angles, soutenaient un vestibule, au fond duquel était l'entrée du local occupé par les bureaux. Au rez-de-chaussée devaient être le notaire et les autres écrivains publics. Les trois petites chambres indiquées dans le plan, devaient servir pour les gardiens. L'escalier, placé entre ces chambres et le mur de clôture extérieure, conduisait à l'étage supérieur où étaient le trésor, les archives et l'administration de la ville. Il y avait une statue de chaque côté du perron sur la place. Il est probable que les fragmens qui ont été trouvés sur le lieu, leur appartenaient : ce sont deux pieds en marbre, avec les sandales impériales : ils ont deux pieds cinq pouces de long. Un bras droit qui s'est trouvé sur le même point, est dans la même proportion. Les excavations ont produit en outre une tête que l'on croit celle d'Esculape, et deux doigts de bronze.

FIN DU SIXIÈME CAHIER.



M. J. L. R. del.

Mary sculp.

Plan de la Basilique de Pompéi

M.J.L.R. del.

Witing sculp

Entrée du Forum civil pour l'Intendance à Pompéi

Temple de Vénus à Pompéi

Carrefour avec une fontaine à Pompéi

Intérieur d'un pénil à Pompéi

DISSERTATION

SUR

LES MONUMENS EN GÉNÉRAL.

En examinant la ville de Pompeï, il semble qu'on y reconnaisse une imitation dont la ville de Rome aurait été le modèle. Cependant cette opinion, fondée sur beaucoup d'autres rapports, ne paraît pas l'être à l'égard des monumens publics qui décoraient les villes Campaniennes; en effet si, en remontant à l'époque de la seconde guerre punique, l'on considère les caractères distinctifs des Romains et ceux des Campaniens, ainsi que l'obstacle qu'apportait la différence des langues à la communication des deux peuples; si l'on remarque à quel degré de civilisation devaient être parvenus ces mêmes Campaniens qui trafiquaient avec la Sicile, l'Égypte et la Grèce, tandis que les Romains avaient à peine franchi le Volturne à l'orient, et l'*Arnus* à l'occident; si encore les souvenirs historiques se reportent sur l'opulence de Cumes, qui déjà touchait à son déclin; sur la voluptueuse Capoue, sur la magnificence des autres villes de la grande Grèce, telles que Tarente, Brindes et Pæstum; tandis qu'à cette époque, Rome n'offrait aux regards qu'un assemblage irrégulier de maisons rustiques, couvertes en planches; si enfin on se rappelle que, lors du séjour d'Annibal dans ces contrées, les habitans en étaient énervés par tous les excès du luxe; tandis que les Romains, encore fiers de leur pauvreté, dominaient sur toute l'Italie, et n'apprécièrent les monumens des arts qu'après la prise de Syracuse, assurément, après tous ces rapprochemens, il n'est pas possible d'imaginer que les édifices que nous voyons à Pompeï, n'aient été élevés avec l'élégance qui les distingue qu'après ceux que l'on admire à Rome.

Mais, quelle que soit d'abord l'époque à laquelle les Campaniens commencèrent à jouir des produits des beaux arts, on ne reste pas moins surpris de rencontrer tant de magnificence dans une ville comme Pompeï, puisque les portiques, les théâtres, la basilique, les temples semblent être, par leur somptuosité et leur grandeur, hors de proportion avec l'étendue très-peu considérable de son enceinte, et avec la population peu nombreuse qu'elle devait renfermer.

Attribuer le luxe des monumens d'une ville maritime, telle que Pompeï, à la prospérité de son commerce, et cette prospérité tant aux avantages de sa situation qu'aux nombreux débouchés qu'elle s'était ouverts avec des peuples de l'Afrique, de l'Asie ou de la Grèce, c'est reconnaître, on ne peut le contester, une partie des circonstances qui ont produit l'heureux résultat que nous remarquons dans cette ville. Mais si l'on veut remonter à des causes plus directes et plus dignes de réflexions, il faudra reconnaître d'abord qu'un seul intérêt, lorsqu'il touche la généralité des individus, réunit infailliblement toutes les volontés, et que, dans des petites villes indépendantes comme l'étaient celles de la Campanie, toutes les pensées, tous les efforts, tous les sacrifices tendaient constamment vers le but unique de l'utilité commune; qu'ainsi il avait suffi de proposer la construction d'un port sûr et commode, ou l'établissement de magasins publics, de quais spacieux, pour obtenir à la fois l'assentiment général et les moyens d'exécution. De ce premier succès en faveur

de la prospérité de la colonie, il n'y avait, pour ainsi dire, aucun intervalle pour faire approuver avec empressement les entreprises qui devaient rendre la ville plus habitable; ainsi les places publiques, les fontaines, la conduite des eaux furent mises au même rang d'utilité que le pavement des rues, ou la construction des remparts; et comme enfin le voisinage de petites villes maritimes, régies dans le même système d'indépendance et livrées aux mêmes opérations commerciales avec les mêmes peuples, faisait naître indispensablement l'esprit de rivalité; il en résultait aussi un principe d'émulation qui excitait chaque ville à se donner l'apparence de fortune et de succès qui devait séduire les étrangers, prolonger leur séjour et consolider leurs relations : alors ces cités, voyant accroître leurs richesses à mesure qu'elles gagnaient en éclat, se plurent à l'envi à revêtir des ornemens du goût et du luxe leurs principaux monumens, et bientôt des colonnades entourèrent le Forum, des statues y furent élevées, le marbre couvrit les fontaines et les quais; la basilique devint un édifice majestueux, et tout jusqu'aux portes dut annoncer l'opulence de la ville.

Après avoir épuisé ces moyens de séduction, on put remarquer que Pozzuoli jouissait d'une vénérable célébrité par son temple de Sérapis; Naples, par celui de Castor et Pollux ou celui d'Apollon; alors, le choix parmi les Dieux permettant d'espérer une plus grande affluence d'étrangers, les Pompeïens érigèrent, sur le plus haut point de leur ville, un magnifique temple consacré à Hercule; un autre, non moins somptueux, fut élevé à Vénus près du Forum; Cérès eut aussi des autels, et du sanctuaire d'Isis sortirent des oracles.

En partant de la supposition que, pour s'alimenter, l'amour du lucre, et la passion des richesses aient su mettre en œuvre jusqu'à la puissance de la religion, il est probable alors que ce moyen n'aura précédé l'effet que l'on doit attendre de l'appât du plaisir, par les spectacles, que parce que l'usage des temples est plus ancien que celui des théâtres; mais il n'est pas douteux que les principales villes Campaniennes auront été entraînées par celle qui leur en aura donné le premier exemple; et en effet il en existait à Capoue, à Pozzuoli et à Naples, aussi bien qu'à Herculanum et à Pompeï.

Les causes qui ont pu donner lieu successivement aux ouvrages qui embellissaient la ville de Pompeï se présentent à l'esprit dans un ordre tellement naturel, que je crains déjà d'avoir donné trop d'étendue à ce qui en établit la liaison; et cependant je ne peux résister au désir d'arrêter l'attention des observateurs sur un des ressorts secrets dont les anciens, pleins de sagesse et de pénétration, savaient faire usage dans le gouvernement, ou si l'on veut, dans l'administration de leurs petites républiques. Ils n'avaient pour stimulant que l'amour du bien public, et souvent pour récompense que la conscience de l'avoir fait; car si l'égoïsme est un principe conservateur de la liberté des peuples, l'ingratitude devient, dans ce cas, une vertu républicaine. Les anciens ne se réglaient que sur les faits, sur leur influence et sur leurs résultats comparés; ils étudiaient le cœur humain, et n'adoptaient pour base de leurs institutions que la force des choses les moins variables et les plus certaines.

Le hasard, on le sait, donne souvent naissance à des découvertes utiles, à des combinaisons savantes : en effet, combien l'humanité n'a-t-elle pas profité de celles que la médecine a puisées à cette source? A combien de phénomènes inattendus, à combien d'accidens même la physique ou la chimie ne doivent-elles pas le rang élevé qu'elles occupent? Il n'est pas jusqu'aux arts qui n'aient profité des trésors du hasard, et l'ordre corinthien lui doit son existence. Mais il est des sciences qui n'ont pour appui que des principes invariables, et ces principes sont quelquefois si cachés, qu'il faut une constante étude et de mûres réflexions pour parvenir à les découvrir et à les appliquer. Dans le nombre de ces sciences le gouvernement des peuples est en première ligne. L'administration publique est une

science purement spéculative : elle exige, elle embrasse un grand nombre de connaissances. Il faut s'approprier l'expérience du passé pour régler le présent et prévoir ou préparer l'avenir : ses actes, selon qu'ils découlent d'une théorie fausse ou vague, grande ou profonde, peuvent suspendre ou accélérer la marche de la civilisation : ils peuvent renfermer un germe de malheur et de ruine pour les peuples, ou leur ouvrir une source féconde de félicité pure et durable. Par exemple, si ces actes sont de nature à faire naître le luxe chez un peuple nouveau, ils sont radicalement pernicieux, quels que soient d'ailleurs les avantages brillans, mais toujours instantanés, qu'ils procurent ; mais si, ne pouvant en arrêter le cours, ils en dirigent quelques branches vers le bien de l'état, de tels actes, quoique entés sur un vice social, auront néanmoins des droits à la vénération publique et à la reconnaissance de la postérité. C'est de cette science que les anciens savaient faire la plus heureuse application. C'est à l'aide de son flambeau qu'ils découvraient des principes vivifians jusque dans les inclinations naturelles, ou dans les faiblesses de l'humanité qui paraissent le moins en renfermer. Les anciens absorbent la fougue de la jeunesse, ils en consument au moins la surabondance, dans les gymnases, et des jeux deviennent ensuite des élémens de force nationale. L'ambition, l'amour de la gloire sont inséparables de l'humeur altière, ils ont leurs excès, donc ils ont leurs dangers ; mais les anciens inculquent dans les cœurs le plus noble désintéressement, et une simple couronne de verdure devient une récompense du plus haut prix. La vanité, l'orgueil des richesses corrompent l'âme ; ils étouffent toutes les affections : l'homme vain s'isole de tout, même de sa patrie : mais les anciens ne pouvant détruire la cause, s'emparent de ses effets, ils frayent eux-mêmes une route à l'homme superbe, et une table de bronze, une statue de marbre donneront une place honorable dans les fastes publics les moins périssables, à celui qui aura embelli la cité par quelques nouveaux édifices somptueux. Ici le champ est vaste. Les formes dont une petitesse d'esprit peut, pour ainsi dire, se revêtir, sont variées ; ainsi même à Pompeï, des citoyens magnifiques ont pu manifester de l'attachement au peuple par la construction du grand théâtre ; de la piété envers les Dieux, par la restauration du temple d'Isis, ou un ardent amour du bien public par un établissement utile en faveur d'une classe d'habitans laborieux.

C'est à cet esprit de libéralité dirigé vers le bien général, quel qu'en ait été quelquefois le motif secret, que les Pompeïens durent la distribution de l'eau dans les parties basses de la ville, par la construction d'un réservoir situé près du théâtre tragique. Le petit tribunal, attenant au temple d'Isis, le portique destiné aux travaux des foulonniers près du Forum civil, sont le résultat de la même impulsion généreuse. Les noms des bienfaiteurs de Pompeï sont empreints sur les monumens que la ville leur devait ; l'on retrouve même dans l'amphithéâtre ceux des citoyens qui y avaient donné, à leurs frais, des chasses d'animaux ou des combats de gladiateurs.

Les statues de ceux qui, par l'importance de leurs sacrifices, s'étaient le plus distingués, décoraient presque toujours les édifices les plus fréquentés. Celle de *M. Olconius Rufus* était remarquable entre celles du grand théâtre. Celles de *Pansa* et de son fils ornaient la porte septentrionale de l'amphithéâtre. Enfin la belle statue de la prêtresse *Eumachia* lui avait été érigée par les foulonniers, et était placée dans la grande niche de la galerie cryptique qu'elle avait fait construire en faveur de ces artisans. Ce monument a dû être un des plus beaux de la ville de Pompeï. Il est attenant au grand Forum.

Ces faits qui ne permettent pas de douter de l'intention qui les a produits, expliquent en même temps comment la munificence des particuliers devait concourir à l'embellissement de la ville. En effet, le dévouement des citoyens, si éloigné qu'il ait pu être d'un sentiment d'ostentation, ne pouvait cependant pas être exclusif au point de négliger de soutenir l'honneur de leur nom, l'opinion de leur générosité, et le rang au moins égal qu'ils devaient

être jaloux de mériter parmi ceux qui les avaient précédés dans ces mêmes actes patriotiques. D'ailleurs les édifices ordonnés par la ville elle-même, ayant été conçus dans une vue d'intérêt à l'égard des étrangers, et dans un esprit de rivalité envers les villes voisines, ces édifices toujours réguliers, toujours majestueux ou au moins élégans, prescrivaient en quelque sorte une règle d'uniformité de style et de luxe à laquelle il n'était guère possible de se soustraire, surtout aux yeux d'une population dont le goût était généralement formé par l'habitude de voir et par celle de comparer.

Quoique ces notions soient restreintes dans un cercle bien étroit, elles peuvent suffire cependant pour raviver le respect que nous devons aux exemples que nous ont laissés des peuples illustres. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que les faits que nous fournissent seulement les Pompeïens, disciples des Grecs, seraient beaucoup plus nombreux et peut-être plus saillans, si nous pouvions étendre nos recherches sur la grande partie de la ville qui reste à découvrir. Peut-être même y trouverions-nous que l'adulation concourait au but que nous avons indiqué. Quelques traces de l'existence d'un temple dédié au *divin Auguste*, en font naître la pensée. Au reste, si nous pouvons être étonnés de la magnificence d'une ville peu considérable à côté de Capoue, la grandeur des principaux monumens, tels que les théâtres, la basilique et le Forum, résulte d'une nécessité indépendante du luxe avec lequel ils étaient décorés. A l'égard du théâtre, j'en ai donné la raison précédemment, et quoique ces mêmes motifs, fondés sur la population de la ville réunie à celle des campagnes, soient applicables aux deux autres, cependant, il y a cela de particulier relativement aux basiliques en général, qu'elles devaient être spacieuses, puisque non-seulement le tribunal du préteur attirait toujours une affluence considérable d'habitans et d'étrangers, mais aussi elles servaient pour les grandes assemblées du peuple qui y élisait les magistrats et y délibérait sur les intérêts généraux de la ville ou de la république, sur la paix et sur la guerre. A l'égard du Forum civil ou de la place publique, il faut remarquer qu'elle était, surtout dans une ville commerçante, le centre de toutes les affaires, le point de réunion de toutes les classes; que les temples, que l'intendance ainsi que le tribunal y attiraient un concours continuel et nombreux. Il faut se rappeler aussi que les anciens aimaient à paraître en public entourés de leurs cliens, suivis d'une foule d'esclaves; que leurs motifs étaient d'autant plus intéressés et si peu cachés, qu'ils avaient même des *nomenclateurs* qui les instruisaient du nom et du rang des personnes qu'ils allaient rencontrer, ainsi que du degré de leur influence dans les affaires publiques ou sur les suffrages du peuple. Il ne faut pas perdre de vue non plus que sur ce même point devaient être situés les édifices où l'on frappait la monnaie et où l'on fabriquait les armes. Les magasins où ces armes étaient renfermées, ainsi que les greniers de la ville, devaient être dans le voisinage de la place; au moins Vitruve indique ces divers établissemens comme des dépendances du Forum, et si le bouleversement de Pompeï ne permet pas de les reconnaître, il n'est pas douteux qu'ils y ont existé et qu'ils devaient donner lieu à un mouvement de population assez considérable pour qu'une place comme celle de Pompeï, loin d'être vaste, ait été au contraire trop resserrée.

Un de ces édifices les plus importans devait être celui que nous appellerions aujourd'hui palais du gouvernement ou intendance. Il renfermait le trésor et les archives, et se trouve situé entre les deux portes qui donnaient entrée à cette belle place. Pendant les premiers temps de la découverte, il a été désigné sous le nom de temple de Jupiter. La tête d'une statue de ce dieu, qui s'y est trouvée, a donné lieu à cette dénomination; mais l'identité, comme siége de l'intendance, est mieux établie, non-seulement par l'usage qui s'est conservé assez généralement de situer le local de l'administration et de la comptabilité sur les places des villes, mais encore par les fragmens de deux statues impériales qui y existaient, et par les apparences les moins équivoques que ce bâtiment avait plusieurs étages.

Quoiqu'aucun fait inattaquable ne puisse garantir qu'on n'a point changé le nom de temple de Vénus, donné à l'édifice qui est hors de l'enceinte du Forum, près de la basilique, cependant, les apparences de la construction ne laissent point de doute que c'est un temple, et les inscriptions rapportées par Romanelli, ainsi que des fragmens d'une statue dont la tête de Vénus faisait partie, pourront lui assurer cette dénomination. Au reste, il est d'autant moins permis d'être rigoureux sur ce point, que la désignation de plusieurs autres qui se trouvent dans le même cas n'est réellement d'aucune importance, et qu'elle atteint le but essentiel qui est ici de s'entendre sur la topographie de Pompeï.

En face de l'entrée du temple est située la basilique, et du côté opposé, à l'occident du Forum, existe le portique cryptique construit par la prêtresse *Eumachia*. Le nom de *crypto portico* a fourni un sujet de discussion à quelques antiquaires; mais il paraît en définitive que toutes les fois qu'un portique était sombre, le nom de *crypto* lui était uni par analogie avec l'obscurité d'un souterrain.

Tels sont au reste les principaux monumens qui entourent le Forum civil de Pompeï. Cette place était ornée, sur trois côtés, d'un portique soutenu par des colonnes d'ordre dorique sans base. A l'avantage d'obtenir plus de jour sous les portiques, par l'usage de simples colonnes pour soutenir l'architecture, il faut peut-être ajouter celui auquel sont contraires nos cintres et nos pilastres, c'est-à-dire de conserver à la vue, à une plus grande distance, toute l'étendue de l'emplacement, puisque, en perspective, le point où les colonnes semblent se réunir sur les côtés, est beaucoup plus éloigné qu'il ne pourrait l'être avec des pilastres, et qu'ainsi, l'édifice paraît gagner en espace autant qu'il gagne réellement en élégance par la légèreté.

Des statues décoraient le Forum Pompeïen. Les piédestaux seuls ont été retrouvés, ce qui a fait naître l'idée que des fouilles ont pu avoir lieu après le désastre de 79, pour sauver des objets précieux qui décoraient la place.

NOTE DU SEPTIÈME CAHIER.

L'édifice qui a été désigné sous le nom d'intendance, remplit l'intervalle entre les deux portes du Forum civil. Six colonnes de front et quatre sur les côtés, compris celles des angles, soutenaient un vestibule, au fond duquel était l'entrée du local occupé par les bureaux. Au rez-de-chaussée devaient être les notaires et les autres écrivains publics. Les trois petites chambres, indiquées dans le plan, devaient servir pour les gardiens. L'escalier, placé entre ces chambres et le mur de clôture extérieure, conduisait à l'étage supérieur, où étaient le trésor, les archives et l'administration de la ville. Il y avait une statue de chaque côté du perron sur la place. Il est probable que les fragmens qui ont été trouvés sur le lieu leur appartenaient : ce sont deux pieds en marbre avec les sandales impériales : ils ont deux pieds cinq pouces de long. Un bras droit, qui s'est aussi trouvé sur le même point, est dans la même proportion. Les excavations ont produit en outre, une tête que l'on croit celle d'Esculape, et deux doigts de bronze.

Voy. la fin de la note précédente pour expliquer la 32me planche.

Le dessin et le plan du temple de Vénus tiennent lieu de toute description. Il reste à dire seulement que le sanctuaire était pavé en marbre de couleur avec des encadremens en mosaïques. Les gouttières étaient terminées en mascarons. Les murs du temple sont couverts de peintures qui présentent une grande variété d'objets curieux à remarquer. Les colonnes du portique étaient revêtues en stuc ; entre chacune d'elles il y avait une statue sur son piédestal. Le corps d'une statue consulaire, une autre statue, extrêmement mutilée, de Vénus nue, une tête de la même divinité, un buste en bronze avec des yeux d'émail, une statue d'Hermaphrodite, avec des oreilles de faune, telles sont les richesses d'art que ce lieu renfermait. Ces objets font partie maintenant de l'inappréciable collection d'antiquités du musée de Naples.

Une rue est peut-être une des parties qui peuvent le mieux rappeler Pompéï, c'est au moins dans cette intention que nous avons placé, dans ce cahier, la vue d'un carrefour. De ce point on descend à droite vers les portes de la ville. En suivant à gauche on arrive aux remparts.

Le sujet du dernier dessin de ce cahier est une boulangerie. Deux particularités paraissent mériter l'attention : la première, c'est de trouver dans ce fournil le moulin des anciens. Cet appareil, très-simple, n'a pas besoin d'explication pour être compris : l'on voit que le grain était versé dans la cavité supérieure, et qu'au moyen de deux barres, placées dans les oreilles de la pierre tournante, la farine sortait d'entre le noyau pyramidal immobile et la pierre creuse qui le couvrait. Le travail du moulin avait lieu jour et nuit, et il était souvent réservé aux esclaves. C'était un châtiment qui s'étendait même aux femmes.

La seconde particularité, qui tient à cette boulangerie, ne peut s'expliquer qu'en s'abstenant d'y appliquer un nom quelconque, pour en qualifier l'objet. C'est une image obscène

qui, dans les mœurs des anciens, n'offensait pas la pudeur. Les yeux les plus chastes y voyaient un emblème de fécondité : des matrones, des femmes sévères, portaient en évidence cette imitation comme un préservatif contre les maléfices. Une boutique de marchand, à Pompeï, en renfermait un grand nombre, parmi beaucoup d'autres amulettes, et cette représentation est au-dessus de la porte du four dont nous donnons le dessin. La légende latine, qui l'accompagne, signifie : *Ici réside le bonheur.*

FIN DU SEPTIÈME CAHIER.

M. J. L. R. del.

Hiting sculp.

Intérieur d'une porte de la Ville de Pompéi

M. J. L. R. del. Wilms sculp.

Exhèdres publics & Tombeau de la Prêtresse Mammia à Pompéi

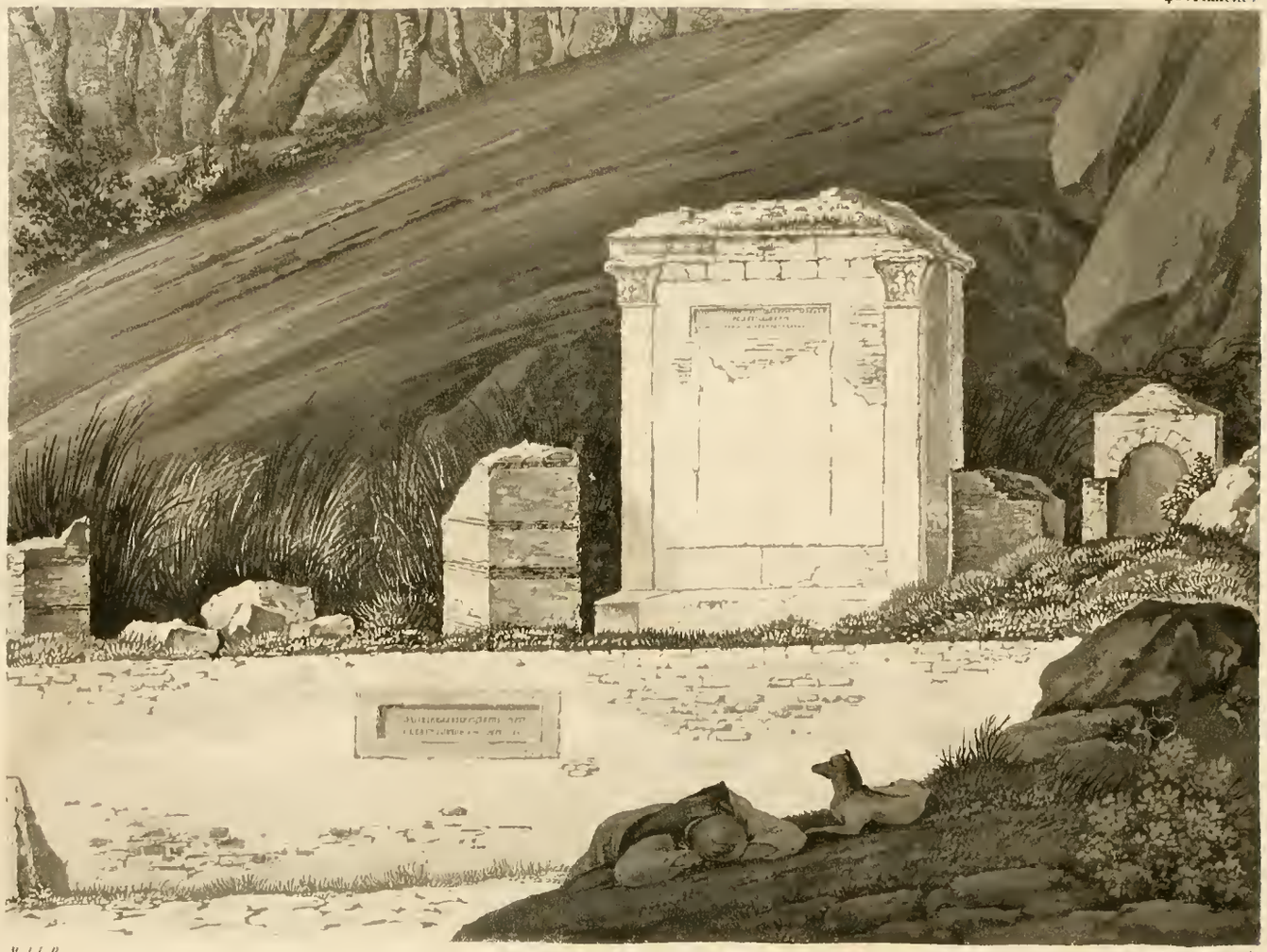
M.J.L.R. Salathée sculp.t

Partie de rempart de la Ville de Pompeï

M.J.L.R. del

Witung sculp

Rue des Tombeaux à Pompéi



M. J. L. R. Salathée sculp.t

Petit Tombeau de la famille d'Arrius à Pompéi

DISSERTATION

SUR

L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE DES PLACES.

Dans la dissertation historique sur Pompeï, j'ai parlé du siége de cette ville entrepris par Sylla. L'exemple terrible de la destruction de *Stabia*, menaçait les Pompeïens d'éprouver le même sort; mais de plus grands intérêts éloignèrent le redoutable ennemi de Marius; Pompeï fut sauvée, et elle exista encore plus de cent soixante ans après le danger qu'elle avait couru.

L'on aperçoit, dans plusieurs parties du rempart, des traces de restauration qui permettent de conjecturer sur quel point avait été dirigée l'attaque; mais, en quelque endroit qu'il fût, il y a toute apparence que la résistance des Pompeïens n'eût pu long-temps retarder le moment de la reddition de leur ville, surtout quand on considère de quelles difficultés Sylla venait de triompher récemment en se rendant maître d'Athènes.

En effet, quoiqu'en pierre de tuf volcanique, d'une construction solide sans le secours du mortier ni du ciment, les fortifications n'offrent pas l'aspect imposant d'une force telle, qu'on puisse en induire que cette place ait jamais été en état de soutenir un long siége: toutefois si, d'après ces fortifications, on croyait pouvoir se former une idée générale des places de guerre des anciens, et y proportionner les effets de machines employées pour les réduire, on établirait probablement des rapports très-éloignés de la vérité; car la durée de plusieurs siéges mémorables, tels que celui de Capoue; les efforts impuissans d'Annibal pour s'emparer de *Casilin;* le siége de Syracuse pendant la même guerre; en un mot, un grand nombre de faits historiques démontrent que si les machines de guerre étaient formidables, les places ne devaient pas l'être moins pour y résister, et faire renoncer souvent les généraux les plus habiles aux entreprises les mieux combinées et aux résolutions les plus opiniâtres. Néanmoins, malgré ces exemples, on croit assez communément que les moyens employés par les modernes, auraient pu obtenir des succès dans les mêmes circonstances où les anciens avaient échoué. Cette opinion serait peut-être difficile à combattre, si elle ne portait que sur les effets désastreux de la poudre appliquée aux mines : cependant les anciens pratiquaient aussi des galeries sous les murs d'une place; ils en soutenaient la voûte avec des charpentes, auxquelles ensuite on mettait le feu. Les assiégés, de leur côté, employaient divers moyens pour détruire ces travaux par des contre-mines. Les Marseillais, assiégés par César qui avait fait ouvrir plus de trente conduits sous les remparts, creusèrent un fossé autour de leurs murs; ils y avaient formé des réservoirs qu'ils remplirent d'eau; cette eau, en entrant tout-à-coup dans les mines, en abattit les étais et étouffa tous les mineurs. Dans une même circonstance, à Apollonie, les assiégés s'assurèrent du point où étaient les travailleurs, par le frémissement de vases d'airain qu'ils avaient suspendus; ils ouvrirent alors des souterrains, y firent couler de l'eau bouillante, de la poix fondue et du sable rougi au feu, et ainsi firent périr les mineurs. Les moyens des assiégeans, inférieurs, en général, aux ravages de la poudre, avaient pourtant le même but dans l'attaque, celui de former une brèche, et ils obtenaient,

avec plus de temps peut-être, les mêmes résultats. Dans tous les autres cas, on n'y voit point le même degré d'insuffisance : par exemple, le coup de bélier égalant celui du boulet, si une batterie de canons placée à une distance assez éloignée semble, au premier aperçu, avoir quelque avantage sur une machine qu'il était nécessaire d'approcher au pied du rempart, cet avantage perd de son prix par la possibilité qu'ont les assiégés de démonter cette batterie avec des moyens de même nature.

On faisait usage de deux espèces de béliers : l'un était suspendu en équilibre dans une cage en charpente et lancé avec force contre un coin de la muraille ; l'autre, non suspendu, composé d'une poutre armée, à l'une de ses extrémités, d'une masse de fer à laquelle on donnait la forme d'une tête de bélier ; cette poutre était chassée sur des rouleaux. Des cuirs de peaux fraîches couvraient ces machines pour les préserver du feu, ainsi que pour garantir les hommes employés à la manœuvre ; en outre, on les frottait avec de l'alun et du vinaigre pour les rendre incombustibles.

Deux autres machines, d'une invention plus ingénieuse, étaient mises en œuvre réciproquement par les assiégeans et les assiégés. L'une était la catapulte ; elle lançait des pierres : l'autre, la baliste ; elle jetait des dards.

La catapulte était construite sur le principe de force de la corde qui tend une lame de scie par le moyen d'un bâton tournant. Ce bâton était remplacé dans la catapulte par une énorme cuiller, dont l'extrémité supérieure du manche était tirée par un cabestan. On plaçait dans cette cuiller les sacs ou les paniers remplis de cailloux que l'on voulait lancer.

Cette machine de jet lançait des meules ou des quartiers de rocher. La catapulte, perfectionnée par Archimède, chassa successivement des blocs de plus de cinq quintaux, qui brisèrent les galeries sur lesquelles étaient montées les sambuques employées par Marcellus contre Syracuse. Ces masses atteignaient à douze ou quinze cents pas, et l'on pouvait pointer.

Au siége d'Égine, par Philippe, on dressa trois batteries de ces machines, qui jetaient des pierres. Au siége de Jérusalem, les plus petites catapultes lançaient des pierres du poids de cinquante-une livres ; leur portée était au moins de deux stades, ou cent quatre-vingt-neuf toises. Généralement on pouvait jeter deux cents pesant (nos mortiers-pierriers, dit le chevalier Folard, jettent rarement au-delà de soixante livres).

Par le moyen de ces machines, en 1422, Coribut, chef des rebelles de Bohême contre l'empereur Sigismond, fit jeter dans la ville de Carlotin, qu'il assiégeait, tous les corps des soldats que les assiégés lui tuaient, et près de deux mille tombereaux d'immondices.

La baliste était construite à peu près sur le même principe que la catapulte ; mais on y reconnaissait aussi une partie essentielle de l'arbalète, en ce que les traits étaient chassés par la détente d'une corde, et guidés, à leur départ, dans un canal. Elle lançait des javelots d'une longueur et d'un poids surprenant, et souvent plusieurs ensemble ; quelquefois on s'en servait pour envoyer des boulets de plomb.

Au siége de Marseille, par César, les assiégés chassèrent des pièces de bois de douze pieds de long, armées par un bout de pointes de fer qui perçaient quatre rangs de claies et s'enfonçaient encore dans la terre.

La comparaison que ces faits permettent d'établir avec notre artillerie ne peut être complète qu'autant que l'on pourra comparer aussi l'avantage qu'avaient les anciens de trouver partout les matériaux propres à la construction des machines de jet, et d'être souvent dispensés d'en transporter. Le bois, les cordes et le fer étaient les seuls matériaux qui entrassent dans leur construction, et leur force consistait moins encore dans la charpente que dans les cordes dont on se servait : à défaut de corde de chanvre, on employait le

crin : il paraît cependant que l'on préférait les cordes de nerfs. Dans plusieurs circonstances, les femmes ont sacrifié leurs cheveux pour cet usage. A Rome, au siége du Capitole, les dames romaines coupèrent leur chevelure pour le service des machines. C'est à cette occasion que le sénat érigea un temple qui fut dédié à *Vénus la chauve*. Les Carthaginoises fournissent le même exemple : les Thassiennes et les femmes de Solonnes, celles d'Aquilée et de Byzance sont remarquables par le même acte de patriotisme pour la défense de leur ville.

Quoique d'autres machines de guerre fussent encore employées pour l'attaque et la défense des places, je me borne à celles qui ont été remplacées par notre artillerie; et si, à l'égard de la description que je viens de faire, il ne m'appartient pas d'entrer dans une discussion pour établir quelque supériorité en faveur de l'un ou de l'autre moyen, je crois au moins pouvoir inférer de ce que je viens de dire à ce sujet, que les villes d'un rang que Pompeï n'a jamais occupé, étaient nécessairement très-fortifiées puisqu'elles donnaient lieu aux moyens extraordinaires employés pour les réduire, et que ces fortifications pouvaient être assez puissamment défendues pour laisser croire qu'aujourd'hui même il faudrait encore des efforts pour s'emparer d'une place d'un certain rang.

Il est donc très-vraisemblable que Pompeï, protégée par Cumes, Capoue et Pozzuoli, par Nola et par Naples, n'était pas fortifiée pour résister à des moyens tels que ceux qu'aurait pu déployer Sylla : ainsi, en examinant les remparts de cette ville, il ne faut y voir que ce qu'il y a véritablement d'intéressant pour nous, c'est-à-dire, un complément de choses qui, prises isolément, nous offrent les débris d'une ville antique, et qui, dans leur ensemble, nous présentent, pour ainsi dire, un fragment unique de l'empire romain.

DISSERTATION

RELATIVE AUX TOMBEAUX.

Un article dont les tombeaux fournissent le sujet, semble annoncer des détails tristes, des réflexions sombres. Il est vrai qu'en y introduisant le récit du cérémonial des sépultures, ce qui n'est pas pour moi une nécessité, les anciens plus que nous peut-être, seraient remarquables par des scènes que le délire seul du désespoir rend respectables, et qui, passées en coutumes, en simples formalités, deviennent à la fois ridicules, rebutantes et barbares.

Les funérailles sont en quelque sorte le dernier acte d'un reste d'existence sociale. Le cortége, l'appareil pompeux, appartiennent encore au nom, au rang, à la fortune de celui qui vient d'exister. Sa dépouille corporelle présente l'image du sommeil. Chez les anciens, une couronne de fleurs, de riches habits, les attributs des dignités prolongeaient encore l'illusion, même sur le bûcher; et il fallait que les flammes eussent enveloppé un corps, qu'elles l'eussent dévoré pour que sa famille et ses amis pussent dire : *Il a vécu.* L'urne qui recevait ses cendres était, pour ainsi dire, une partie intégrante de son tombeau; et c'est là que, dans notre imagination, toutes les grandeurs factices s'anéantissent; c'est là que toutes les félicités et toutes les infortunes, tous les plaisirs et toutes les douleurs sont engloutis; et cet abîme est l'entrée de l'éternité!

En Grèce, terre natale de la théocratie païenne, l'exemple fastueux des Égyptiens avait été repoussé par Cécrops. Un monument modeste y conserva pendant long-temps l'extérieur de l'égalité qu'une fin commune rétablit entre les hommes. Une pierre tumulaire, une humble colonne, suffisait à la piété d'une famille : si le nom du citoyen, gravé sur cette colonne, rappelait une époque célèbre, sa mémoire était jugée; elle devenait un point d'émulation ou un exemple redoutable.

Cette simplicité dans les monumens sépulcraux était d'accord avec celle de la croyance sur un état futur, ainsi qu'avec les rites religieux sur l'hommage rendu aux générations éteintes.

Le dogme d'une récompense réservée aux bons, et des châtimens qui attendaient les méchans, faisait partie de la théogonie païenne. L'empire des morts n'était effrayant que pour les âmes criminelles : les supplices gradués s'élevaient jusqu'aux plus grands forfaits; mais les âmes vertueuses partageaient les mêmes délices; elles goûtaient toutes le même bonheur, parce que la vertu ne se comprend plus comme parmi les vivans, sous diverses espèces; elle est une essence, une pureté, une perfection qui exclut toute idée de degrés; c'est le sommet d'une sphère, après ce point unique tous les autres descendent.

Les idées accessoires à ce dogme étaient également ingénieuses et séduisantes. Nées sous l'influence d'un ciel serein, d'une terre féconde, elles faisaient considérer notre fin comme le premier terme vers un séjour de rémunération où se réalisent et se renouvellent sans cesse les désirs et les jouissances, sans éprouver jamais le vide de la satiété. L'heureuse distinction entre ce qui était présent aux yeux et ce qui était offert à l'imagination, était facile à saisir; le témoin de l'existence occupait peu de place, promettait peu de durée,

tandis que l'âme jouissait d'une félicité éternelle. Et lorsque l'orgueil parvint à franchir les limites fixées par la sagesse, l'imagination put toujours en rendre les efforts impuissans, puisque, quelle que fût la somptuosité du monument dont la dépouille mortelle restait couverte, une ombre, parmi les âmes élyséennes, ne conservait rien du prestige du rang et d'une supériorité terrestre.

Un avenir si heureux était une source intarissable de consolations; et ces consolations, n'ayant rien d'austère ni de sombre, pouvaient désarmer la raison et la porter même à rendre une sorte d'hommage au génie qui les avait fait espérer. En effet, jusqu'à ce que la vérité puisse régner, les préjugés, les illusions, les superstitions même, tiennent nécessairement lieu de lumière, et lorsque cette fâcheuse nécessité produisit un système religieux aussi attrayant et aussi efficace que celui des Grecs, la vraie sagesse consistait, sur ce point, à ne pas attaquer comme un mal ce qui, alors, ne pouvait être remplacé par rien de mieux.

L'étendue et, pour ainsi dire, une extrême souplesse étaient au nombre des principaux avantages de ce système, puisqu'il n'avait pas plus de bornes que l'imagination, et qu'il se prêtait à tous les sentimens et s'adaptait à toutes les affections, aux simples désirs comme aux passions les plus fortes, en un mot, parce qu'il s'unissait à tout ce qui touche l'homme moral.

Dans le partage de la puissance universelle entre les fils de Saturne, l'empire de Pluton n'était pas le moins favorisé par le nombre des divinités subalternes, et par conséquent par une multitude infinie de fictions, de symboles, d'attributs et d'emblèmes inventés par la crainte et l'intérêt, accueillis, transmis et maintenus par la crédulité et par une aveugle habitude.

Le premier qui ordonna qu'un autel couvrirait son urne cinéraire, avait pu déguiser une pensée orgueilleuse sous les dehors d'une intention de piété; néanmoins il faut convenir qu'il devenait presque impossible qu'il n'eût pas de nombreux imitateurs, et que, parmi eux, il n'y en eût pas de sincèrement religieux. En effet, porter au-delà du tombeau le désir d'assister aux sacrifices offerts aux dieux : franchir ainsi les limites du trépas pour mêler encore son nom aux prières qui leur étaient adressées, et devenir le point d'où l'encens s'élevait jusqu'au trône céleste; cette pensée était trop douce, trop sublime et trop sainte pour n'être pas respectée : et dans la réalité, les lieux assignés à ces sortes de sépultures ne présentant aucune image qui, en blessant les yeux, resserre aussi le cœur, on était d'autant moins disposé à pénétrer le motif secret d'un dévot, ou à élever des doutes sur sa ferveur lorsqu'elle était sincère.

Il est peut-être difficile de renoncer à l'idée de ce qui, de nos jours, fait détourner nos regards d'un lieu consacré aux sépultures, pour se représenter le même lieu chez les anciens, adopté comme un but de promenade et un centre de réunion publique; mais il suffira de voir Pompeï pour reconnaître à quel degré cette différence est remarquable, et combien ce choix était naturel : ici la route est bordée, de part et d'autre, par des tombeaux qui se détachaient sur un fond de verdure et s'unissaient aux jardins et aux habitations qui en étaient peu éloignées. Des chemins de traverse et des exèdres publics en auraient interrompu la symétrie, si d'ailleurs ces monumens, séparés de la route par des trottoirs, n'eussent pas été aussi variés qu'ils le sont dans leur style, dans leur forme et dans leurs proportions. L'ensemble de ces tombeaux, qui ne rappellent rien de sinistre, était d'accord avec les parties extérieures de Pompeï. Ces édifices ajoutaient même aux apparences de grandeur et de richesses des villes antiques. L'usage de joindre les tombeaux au corps de la cité, bien qu'il fît naître une pensée pieuse au citoyen qui s'éloignait de ses dieux domestiques et provoquât son premier salut lorsqu'il rentrait dans sa patrie; cet usage, dis-je,

concourait encore à écarter tout sentiment de tristesse. La circulation d'un grand nombre de gens de pied, le bruit des chars et des chevaux, qui se croisaient sans cesse, ne permettaient pas de se livrer au recueillement mélancolique qu'aurait produit un morne silence dans un lieu isolé.

L'instant, peut-être, où ce lieu prenait un aspect plus funèbre, c'était lorsque les familles venaient entourer les tombeaux de leurs ancêtres, y déposer leurs offrandes et les joncher de fleurs, à l'époque des effusions solennelles et dans les cérémonies appelées *feralia* : mais encore est-il difficile d'imaginer que ces solennités nocturnes aient eu rien de plus triste que ce que leur prêtaient les ténèbres et le calme de la nuit. Les anciens ne plaçaient pas seulement des lampes sur les tombeaux, mais ils y faisaient brûler des torches de bois résineux. La lumière vive et colorée de ces flambeaux produisait sur ces édifices et sur les feuillages qu'elle éclairait un certain charme, une espèce d'effet magique que le nombre et le mouvement des individus que l'encens et les parfums, les prières et les cantiques, les ablutions et les sacrifices, devaient compléter ; bien loin de produire l'oppressante affliction ou les sombres terreurs qui naissent dans le silence d'une profonde solitude.

Tel est le tableau qu'on peut se représenter de la partie de Pompeï qui fait le sujet de mes réflexions. Telles sont les scènes dont on peut l'orner, et qui, d'accord avec l'intention qui a produit les formes hyperboréennes usitées en pareil cas, marquent cependant la différence de celles sous lesquelles les anciens peuples de l'Orient faisaient pressentir le bonheur de la vie future, et rendaient les devoirs à ceux qu'ils supposaient en jouir.

NOTES

SUR LES PLANCHES DU HUITIÈME CAHIER.

La porte la plus fréquentée de la ville de Pompéï est celle qui fait le sujet du premier dessin de ce cahier. Dans son état de ruine elle ne conserve aucune trace qui aide à la mettre en rapport avec les autres monumens de l'intérieur : mais sans entrer dans des détails qui sont étrangers au plan de notre ouvrage, on reconnaît cependant, en prenant l'ouverture principale pour base d'approximation, qu'elle ne pouvait guère avoir moins de quarante pieds d'élévation totale, qu'ainsi elle a dû être construite pour annoncer une ville digne de tenir un rang parmi celles de la Campanie. D'ailleurs cette proportion est d'autant plus fondée que les apparences indiquent que les portes descendaient et s'élevaient dans des coulisses qui existent de chaque côté, et qu'en outre, comme porte d'une ville fortifiée, elle devait être, par elle-même, capable de résister aux entreprises des ennemis, et s'unir à la force défensive des remparts.

La niche, à droite, a dû renfermer la statue du génie tutélaire de la ville, ou au moins celle de Mercure.

A gauche, est la base d'un tombeau, dont l'inscription portait le nom de *M. Cerinio.* On ne connaît pas l'usage auquel étaient destinées les pierres en forme de meules qui sont au pied de ce tombeau, peut-être devaient-elles entrer dans la construction de colonnes.

En sortant de la ville, presque attenant à la porte, sont deux siéges publics appelés exèdres. Le deuxième dessin en représente un. Ces lieux de repos étaient des points de réunion pour les habitans, qui, souvent, y entendaient les lectures de pièces de vers ou de toute autre composition, sur lesquelles les auteurs voulaient consulter l'opinion.

L'inscription qui couvre l'étendue du dossier, porte que ce lieu a été destiné, par décret des décurions, à la sépulture de la prêtresse *Mammia.*

Le tombeau de cette prêtresse se voit derrière l'exèdre. La chambre sépulcrale, ou *columbarium*, renfermait l'urne cinéraire en verre, laquelle était contenue dans une autre urne de terre cuite, conservée elle-même par une enveloppe en plomb. Beaucoup d'autres urnes, sans doute celles des affranchis de *Mammia*, étaient déposées dans les niches. Les murs étaient décorés de peintures et d'ornemens en stuc.

L'emplacement vacant, où est situé ce tombeau, est divisé en deux enclos. L'un était destiné à y brûler les corps, l'autre à recevoir les restes des habitans qui ne tenaient aucun rang élevé dans la ville. Des débris d'os, à demi calcinés, ont indiqué cette destination. Sur les murs il existait des crânes de chevaux, et dans le premier enclos on y a trouvé des mascarons en terre cuite, dont l'expression était la douleur. Ils étaient creux. On croit qu'ils pouvaient avoir servi à renfermer les lampes dans les cérémonies funèbres.

La portion du rempart, figurée dans le troisième dessin, est peu éloignée de la porte de la ville, à droite en sortant. Au-delà des embrasures réservées aux archers, les ruines qui sont au-dessus du terre-plein présentent des divisions qui ne laissent point de doute que cette partie était habitée. Il y a apparence qu'elle l'était par les soldats : on retrouve même les restes d'escaliers qui indiquent qu'il y a eu un second étage. Dans les parties les plus faibles par la situation du terrain, les remparts étaient flanqués de tours. On retrouve, sur différens points, les galeries secrètes qui conduisaient aux poternes. Les fortifications avaient une étendue de 1560 toises. Le surplus du périmètre de la ville, au midi, était défendu par la mer.

La 39e planche représente les tombeaux situés sur la voie Consulaire. La vue est prise en sortant de la ville.

A peu de distance, en avant du premier tombeau, à droite, on a trouvé quatre squelettes réunis. La situation dans laquelle ils étaient placés a fait reconnaître une femme qui, en fuyant avec trois enfans, avait péri en tenant le plus jeune dans ses bras et pressée par les deux autres. Trois anneaux d'or et de belles boucles d'oreilles de perles tenaient à cette infortunée. L'un des anneaux était un serpent entortillé, dont la tête se dirigeait vers l'extrémité du doigt. Les boucles d'oreilles consistaient en une traverse, ayant à chaque bout deux perles suspendues à un fil d'or.

Le tombeau, près duquel s'est passée cette scène, est de construction réticulaire. L'entrée est en face du soupirail apparent dans le dessin. L'intérieur en est décoré avec soin. Deux vases, l'un d'albâtre oriental, l'autre de marbre, étaient placés dans une niche. Le premier contenait des cendres et des os. Sur l'appui, régnant autour de la chambre sépulcrale, parmi des débris de vases et de verre, il s'en est trouvé un entier. Il y avait aussi de petites fioles et un petit autel en terre cuite.

Immédiatement après ce tombeau, est celui d'Alla, prêtresse de Cérès; il fut érigé par elle, à son mari et à son fils.

Le tombeau suivant est le cénotaphe de *C. Cejo*, de la tribu de *Menenio*, et de *L. Labeon*, élu deux fois duumvir de justice. Il fut érigé par l'affranchi *Menomaco*.

En retour, dans le fond, à gauche de la route, l'on reconnaît l'entrée de la maison de campagne d'Arrius Diomède; à côté, la porte surmontée d'un fronton, est l'entrée d'un petit *triclinium*, où avaient lieu les repas funèbres après les funérailles.

Le tombeau attenant à ce *triclinium* public, est celui que *Necoleja Tichée* fit ériger à *C. Munazio Fausto*, à qui les décurions, du consentement du peuple, décernèrent le *bisellio*, ou double siége, pour assister aux assemblées publiques et aux fêtes. L'inscription qui est en face de la route, contient le décret de cette prérogative honorifique. Le portrait de Tichée est agencé avec les ornemens de la frise : elle a des pendans d'oreilles. Au-dessous de l'inscription est un bas-relief composé de dix-huit figures. Le sujet est une offrande. Sur la base, vers la porte de la ville, est représenté le *bisellio* : il est sur quatre pieds, couvert d'un coussin orné de franges. Du côté opposé est sculpté un ingénieux emblème de la fin de la vie. C'est une barque dont plusieurs petits génies carguent la voile au moment d'entrer au port.

L'intérieur est un *columbarium*. Dans la plus grande niche était une urne qui, probablement, contenait les cendres des deux époux. D'autres urnes, plus ordinaires, avec leurs couvercles, des lampes de terre cuite et des os, étaient accumulés dans un coin. Parmi les os on a trouvé des monnaies de cuivre, trois vases de verre existaient dans ce lieu, ils y ont été laissés sur l'appui régnant autour de la chambre sépulcrale. Ces vases dont les

anses étaient en forme d'M, ont leurs couvercles de même matière hermétiquement scellés. Une liqueur et des os y sont renfermés.

Le cénotaphe de *C. Calventius* est à peu près sur le même plan, mais plus élevé ; il est de marbre blanc, et figuré comme celui de Tichée, un autel surmonté de deux enroulemens de feuilles de laurier terminés, dans le milieu de la spirale, par une tête de bélier. Cet autel est élevé sur une base carrée. Le côté, vers la route, présente aussi la figure du *bisellio*, et le décret qui le lui accorde. A droite et à gauche de cet autel, il y a une couronne civique.

A peu de distance du cénotaphe de Calventius, est un tombeau de la forme d'une tour ronde sur laquelle sont figurées des pierres de taille : l'enceinte où il est situé est décorée de bas-reliefs dont les sujets sont relatifs aux funérailles. Pour entrer dans ce colombarium, il faut monter trois marches. Les niches contenaient des urnes où se sont trouvés des cendres et des os. Cet intérieur est décoré de peintures à fresques. Les sujets sont des allusions sur le bonheur dont jouissent les âmes vertueuses dans l'île fortunée où elles sont transportées par des dauphins et par d'autres animaux marins.

Le tombeau qui, dans le dessin, couvre une partie de celui qui vient d'être décrit, est un des plus marquans : il appartenait à la famille *Scauro*. La grande base est de tuf : les trois gradins dont elle est surmontée, étaient décorés de bas-reliefs, dont il reste peu de traces. Ce monument fut érigé par Scauro à son fils Duumvir de justice. Un décret des Décurions assigna ce lieu pour sa sépulture, deux mille sesterces (250 francs) pour ses funérailles, et ordonna l'érection de sa statue dans le Forum. Des bas-reliefs en stuc, décoraient le mur extérieur, vers la route : les sujets étaient des combats d'animaux et de gladiateurs. Un des plus singuliers était un combat d'hommes cuirassés, dont le casque étant sans ouverture à la visière, les forçait à combattre à l'aveugle (on les nommait *Andabates.*)

L'on monte deux marches pour entrer dans le columbarium. En outre des niches qui contenaient des urnes, il y a une colonne, ou plutôt un pilastre carré, au milieu de la chambre sépulcrale, qui semble soutenir la route ; en bas ce pilastre est percé en arcades sur chaque face, à hauteur d'appui. Au milieu de ces arcades était placée l'urne cinéraire prinpale.

Le dernier monument apparent dans le dessin, est la base d'un tombeau en pierres volcaniques. Les gradins qui sont au-dessus sont en marbre. L'intérieur est un columbarium. Il paraît que ce monument était en construction lors de la ruine de Pompeï.

La quarantième planche est un tombeau, ou plutot un cénotaphe qui se voit en face de l'entrée de la maison d'Arrius. Aujourd'hui ce petit monument, d'un style remarquable, est entièrement isolé. En le présentant avec les terres qui lui servaient de fond dans le commencement des excavations de cette partie, on y retrouve une indication de la hauteur des différentes couches de cendres et de *lapillo* qui couvraient ce lieu.

M. J. L. R. del. Hitzig sculp.

Entrée de la Maison d'Arrius à Pompéi

M.J.L.R. Salathée sculp.t

Vue de Chaussée de la Maison d'Arrius à Pompéi

M. J. L. R. del. Witing sculp.

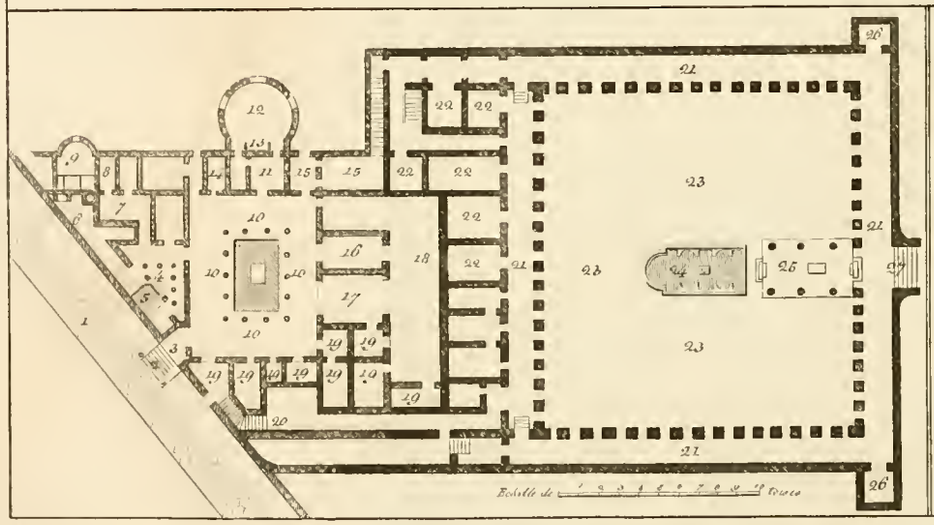
Cave de la Maison d'Arrius à Pompéi

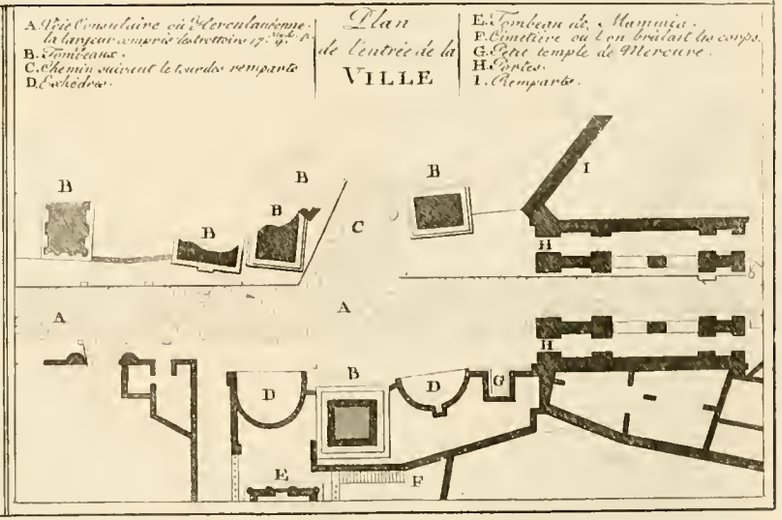
Explication
du Plan de la maison de campagne
D' ARRIUS

1. Voie consulaire ou Herculanéenne.
2. Entrée de l'étage supérieur.
3. Petite cour.
4. Hinfeo. salle de bains.
5. Baptisterio. baignoire.
6. Fourneau du sudatoire.
7. Frigidario ou Apoditerio.
8. Tepidario. chambre tiède.
9. Sudatorio. Calidario. étuve.
10. Impluvium. Cavaedium. péristyle; bassin au milieu.
11. Antichambre.
12. Pièce principale de la partie appelée Cubiculum. chambre à coucher.
13. Alcove.
14. Cabinet de toilette.
15. Cette partie, ainsi que l'étage supérieur, était appelée Conclavi (sous la même clé) elle comprenait le Cenacolo, les salles d'offices et le Triclinio, salle à manger. les femmes habitaient cette partie.
16. Exhèdre. salle de repos.
17. Basilica. salle pour les clients pour les solliciteurs et les divertissemens.
18. Terrasse sur le jardin.
19. Pièces dont la première, près de l'entrée pouvait être destinée aux esclaves, les autres comprenaient la bibliothèque, les archives, une salle pour les récréations, une autre pour les Dieux lares et souvent un Musée pour les tableaux et pour les portraits de famille.

Rez-de-chaussée

20. Escalier qui conduit au rez-de-chaussée.
21. Portique: au-dessous est la cave suivant le même contour du portique.
22. Toute cette partie était consacrée à l'agrement dans la belle saison.
23. Jardin.
24. Bassin au milieu duquel était un jet d'eau.
25. Plate-forme où était construit un péristyle.
26. Pavillons
27. Sortie vers la mer.





M. J. L. R. del. Mary sculp.

Plans de la Maison d'Arrius et d'une porte de la Ville de Pompéi

M. S. L. R. del. Hiting sculp.

Petite salle de bains de la maison d'Arrius à Pompéi

DISSERTATION

SUR

LA MAISON D'ARRIUS DIOMÈDES

DANS LE MOMENT DE L'ÉRUPTION DE 79.

L'ITALIE offre souvent l'occasion d'y remarquer des monumens qui surprennent autant par la hardiesse et la solidité de leur construction, que par les beautés d'arts qui les décorent. Plusieurs de ces monumens intéressent encore, parce qu'ils ont été consacrés à des usages étrangers aux nôtres, ou parce qu'ils se rattachent, soit à l'existence d'hommes illustres, soit à leurs actions glorieuses, ou enfin parce qu'ils portent un caractère particulier aux temps auxquels ils ont appartenu et aux lieux où ils se rencontrent. L'habitation d'Arrius Diomèdes, à Pompeï, est bien loin d'avoir cet extérieur imposant qui frappe les yeux, et cependant elle captive fortement l'attention, et le sentiment que l'on éprouve en la parcourant est plus profond que celui qui naît au milieu des ruines de la basilique, du Forum et des théâtres. Là, le tableau du bouleversement s'accorde avec la pensée d'un événement extraordinaire très-reculé, tandis qu'ici le malheur semble être récent. L'état de conservation de quelques parties essentielles, combat même le souvenir et la tradition d'un désastre mémorable dont l'époque remonte à près de deux mille ans. En se promenant sous le portique du rez-de-chaussée; en examinant les chambres, le jardin et la cave, on se croit dans des lieux qui n'ont été abandonnés que depuis peu de temps. L'illusion est d'autant moins contrariée d'abord, et elle se change ensuite en un sentiment d'autant plus pénible que rien de ce qui s'offre aux yeux n'est assez différent, dans son ensemble, des habitations actuelles, pour produire la surprise qu'occasionne toujours la nouveauté; tandis que d'un autre côté, promptement dominé par le jeu le plus ordinaire de l'imagination, on se plaît, pour ainsi dire, à animer ces lieux en y supposant le propriétaire au milieu de sa famille, et en y faisant intervenir ses amis, ses cliens et ses esclaves. Aussitôt que l'esprit s'est arrêté à cette idée, on se surprend à restituer aux choses dont l'usage s'est même conservé jusqu'à nous, les noms anciens qu'elles ont portés. On s'y laisse entraîner pour mieux s'identifier avec les scènes que crée l'imagination : ainsi, au nom de péristyle, à celui de chambre à coucher, de salle de bains ou d'étuve, on substitue involontairement ceux d'*impluvium*, de *cubiculum*, de *ninfeo* et de *sudatorio*. La fiction perdrait de ses charmes si l'on se disait la salle à manger, les salles d'offices et les cuisines, le salon de compagnie et le boudoir. Ces travestissemens modernes qu'aucune fausse honte ne prescrit d'observer ici, cèdent la place aux véritables noms par lesquels les anciens désignaient ces parties de leurs habitations; alors on n'hésite pas à les nommer *triclinio*, *cenacolo*, *basilica*, exèdre. D'ailleurs l'association de ces dénominations avec les idées qui se succèdent est, en quelque sorte, inévitable, lorsque l'on arrive à se pénétrer de la profonde sécurité qui régnait dans cet asile au moment de l'éruption du volcan. En effet, on se représente Arrius sortant du bain ou de l'étuve : plusieurs esclaves le précèdent et annoncent aux cliens l'arrivée de leur patron. Ses enfans l'embrassent, on le suit, on l'entoure avec em-

pressement pour l'accompagner au temple et former son cortége dans le Forum et dans la basilique. Pendant son absence, les femmes descendent du *conclavium* pour recevoir les ordres de leur maîtresse et pour lui montrer les différens ouvrages qui ont été exécutés sous sa direction : pendant cet examen d'autres femmes s'occupent des détails de sa toilette : elles lui présentent le miroir de métal et les vases qui renferment les essences et les huiles parfumées. On lui apporte une riche *stola* bordée de pourpre et brodée en or. Une autre esclave se dispose à la ceindre de la *zona*, une autre encore tient la robe appelée *penula*, une troisième enfin déploie un voile léger : c'est le *cyclas* destiné à couvrir la tête et à envelopper les épaules. A ce tableau qui se présente à l'esprit lorsque l'on examine l'appartement particulier d'une Romaine, en succède aussitôt un nouveau en rentrant sous le péristyle. Là, on se figure, à droite de l'entrée, les différentes pièces meublées selon leur ancienne destination; telle est la bibliothèque, ainsi que les archives et le laraire où l'on déposait les dieux domestiques : de ce même côté devait se trouver encore le musée qui renfermait les statues, les tableaux et les portraits de famille. En arrivant sur la terrasse, située au midi, l'on ne doit pas s'attendre à y rencontrer la même vue que celle dont on jouissait avant la destruction de Pompeï : cette plaine si riche, si bien cultivée aujourd'hui, était couverte des eaux de la mer. Des barques élégantes parcouraient alors l'espace qui se trouvait entre le port de Pompeï et Stabia située en face. Des navires de diverses nations arrivaient au son des instrumens : l'air retentissait des chants des matelots qui retournaient dans leur patrie. Les réflexions qui naissent à l'aspect d'un changement si extraordinaire ramènent, malgré soi, à la cause qui l'a produit. On retombe dans le vague des illusions. C'est encore le maître de ce séjour qui s'offre à la pensée. On croit le voir rentrer chez lui vers le milieu du jour : la collation lui est servie ; sa femme, ses enfans, la partagent avec lui ; il est l'objet des soins les plus empressés, des plus tendres caresses; il s'abandonne aux douceurs d'un aimable entretien, et se réjouit même d'être arrivé au 23 août, dernier jour de l'accablante canicule, lorsque l'esclave chargé d'annoncer le cours du temps, prononce la sixième heure (midi). Arrius se retire dans son exèdre pour y goûter quelques instans de repos : mais hélas! que ce repos sera de courte durée! La clepsydre vient de marquer la dernière heure de deux villes florissantes et d'un grand nombre de leurs habitans. Encore quelques minutes, et des cris d'épouvante vont éclater de toutes parts. Déjà la terre semble pousser de sourds mugissemens, et les temples mêmes sont ébranlés. Le monde va-t-il donc se briser ?.... A peine a-t-on le temps d'être frappé de stupeur, que la montagne se déchire ; elle vomit le feu. De ses flancs sortent des torrens embrasés; les Pompeïens croient voir une cataracte de l'enfer! Ils veulent fuir, mais où aller? Il n'y a plus d'horizon à leurs yeux. Une pluie de cendres brûlantes arrête la multitude ; les ténèbres s'épaississent, elles s'accroissent : les édifices s'écroulent avec fracas et ensevelissent sous leurs ruines un grand nombre d'infortunés : des exhalaisons sulfureuses étouffent ceux qui échappent. Au degré où sont parvenus et le tumulte et le malheur, on ne prévoit pas une nouvelle cause de destruction, et cependant le péril même la produit : les chevaux et les bœufs rompent leurs liens; ils n'évitent aucun obstacle : ils les franchissent tous, et dans leur fureur, ils se précipitent au milieu de la foule éperdue, renversent et écrasent ceux qui croient pouvoir se sauver et expirent sur des monceaux de décombres, de morts et de mourans. L'horreur est à son comble, les maisons sont abandonnées, à peine entend-on encore quelques gémissemens; Arrius lui-même, saisissant quelques objets précieux qu'il rencontre dans sa fuite, croit suivre sa famille qui n'a pas répondu à ses cris, et court vers la mer ; un esclave s'élance pour suivre son maître, tous deux succombent près du péristyle du jardin. Sa femme, ses enfans et les personnes attachées à leur service, se sont réfugiés dans le souterrain, et ces infortunés, au nombre

de vingt-sept, périssent sous les cendres du volcan qui ont pénétré par toutes les issues. C'est ainsi qu'une population entière a passé des occupations les plus réglées, d'une prospérité brillante et de toutes les jouissances qu'elle procure, aux derniers excès du désespoir : le silence de la mort succède tout à coup au tumulte de la plus violente catastrophe : en peu d'heures, enfin, une ville florissante disparaît pour des siècles.

Telles sont les pensées auxquelles de nombreuses émotions prêtent leurs forces dans la maison de Pompeï. Ici tout est rassemblé ; tous les témoins d'un désastre lamentable sont encore en évidence ; la mémoire n'a point d'efforts à faire ; on voit même le volcan sous son aspect redoutable ; la fumée s'élève, la lave coule ; à l'instant même où on le regarde, il peut encore éclater et porter le ravage et la désolation dans les campagnes fertiles et riantes qui l'entourent. C'est un fléau de la nature, un réceptacle de calamités qui est présent aux yeux, dans le lieumême qui en a été frappé.

Rome conserve encore des restes magnifiques de son ancienne splendeur ; on y reconnaît les traces de sa puissance ; tout annonce qu'elle a été la première ville du monde. Cependant, à une première impression doivent succéder de grands et de nombreux souvenirs, et l'on peut puiser dans une longue suite de siècles. Mais à Pompeï, peu d'heures renferment le seul fait qui rend son histoire célèbre, et après avoir vu cette ville, après en avoir examiné les détails, on retrouve les musées à Naples : en les parcourant, l'intérêt s'accroît encore ; l'attention se fixe sur des débris précieux et rares qui ont près de deux mille ans, et dont plusieurs d'entre eux ne devaient exister que peu d'instans. En sortant de ces musées, de nouvelles jouissances se préparent si l'on rapproche ce qui rappelle les temps anciens, de ce que nous voyons de nos jours. En effet, on reconnaît, hors du cercle, que les Hellénistes seuls peuvent parcourir, des vêtemens, des ustensiles, des usages, et même des superstitions de cette époque reculée, qui se montrent encore aujourd'hui à Naples. La *lacerne* se retrouve exactement dans la capote des mariniers ; le *cyclas* se reconnaît dans le voile dont les femmes se couvrent ; les socques sont encore leur chaussure ; la tunique des *lanistes* peints dans un tableau de l'amphithéâtre, caractérise encore aujourd'hui ce bouffon par excellence du peuple napolitain. Parmi les ustensiles, ce que nous appelons la romaine est plus généralement en usage que les balances à plateaux, et le poids de la livre n'a pas varié. Beaucoup d'autres objets, et particulièrement les vases les plus communs, ont conservé leur forme élégante ; telle est la *lancella* pour transporter l'eau. La construction des fourneaux de cuisine, celle des comptoirs de marchands d'huile n'ont subi aucun changement. Entre les usages actuels, ceux qui joignent à la bizarrerie les caractères les plus prononcés des mœurs antiques se remarquent dans les inhumations, et parmi le peuple, dans la manière d'exprimer sa douleur. Dans ces circonstances, celui à qui l'on va rendre les derniers devoirs, est exposé à découvert, et il est revêtu de ses plus beaux habits. Lorsque c'est un enfant, son lit de parade, couvert de riches étoffes, est jonché d'herbes odorantes et orné de vases remplis de fleurs ; le corps est posé sur des coussins de velours largement brodés en or ; au moment d'être enlevé, ses parens en larmes lui jettent avec des fleurs, des dragées et des jouets ; ils lui reprochent de les quitter, lui à qui, disent-ils, ils n'ont jamais rien refusé de ce qu'il pouvait désirer, lui si tendrement chéri, lui objet de tant de caresses et de tant d'amour ; enfin, tout ce que Lucien indique sur ce sujet, dans son discours sur le deuil, s'est perpétué jusqu'à ce jour. Dans l'expression de la joie, on voit ce même peuple, hommes et femmes, renouveler en partie les scènes des bacchanales. Ils sont entassés dans des chars rustiques décorés de branchages ; leurs têtes sont parées de verdure, de fleurs et de fruits ; leurs chants, soutenus par le tambour de basque, sont entrecoupés par des cris de joie et des lazzis burlesques ; ils prennent des attitudes grotesques et agitent des espèces de thyrses composés d'une tige de canne du sommet de laquelle retombent des amandes et des

noisettes, de petits paniers de jonc, des rubans et des lames d'oripeau. Ces frénétiques ivres, barbouillés de rouge et de noir, excitent à une extrême vitesse les chevaux ou même les bœufs qui les traînent, en mêlant les coups redoublés du fouet au carillon des grelots et des sonnettes qui garnissent les licous, et ces licous sont en outre enrichis de panaches, de feuillages et de rubans de diverses couleurs.

Ces traces des mœurs grecques et romaines ne se remarquent pas exclusivement parmi les dernières classes du peuple, et de même que l'on reconnaît des chapiteaux antiques, des morceaux d'entablement, ou des colonnes dans la construction d'une fontaine rurale, ou dans celle d'un palais; de même aussi l'on reconnaît, dans les rangs les plus élevés de la société, des vestiges, si l'on peut parler ainsi, de l'édifice de crédulité et de pratiques superstitieuses que protégeait l'exemple des mystères et des oracles, celui des augures et des sorts. C'est ainsi que subsiste encore aujourd'hui la crainte des mauvais yeux connue sous le nom d'*affacinamento*, de *jettatura* ou *mal-occhio*. Les anciens, pour écarter les dangers de la fascination attribuée aux yeux, leur apposaient la figure tracée sur le four de la boulangerie de Pompeï. Aujourd'hui cette image obscène, déguisée sous celle d'une simple corne d'ivoire ou de corail, est en usage également contre l'influence maligne des méchans yeux : c'est, croit-on, un charme plus puissant qui peut en détourner les pernicieux effets. Ces singuliers préservatifs ne font pas seulement partie des bijoux dont se parent les hommes et les femmes, mais ils sont exposés en nature, dans les bibliothèques ou dans les cabinets des jurisconsultes, aussi bien que suspendus à la porte des boutiques, ou placés sur les comptoirs des marchands.

C'est en faisant ces divers rapprochemens dont un petit nombre d'exemples vient d'être présenté, qu'une habitation particulière, telle que celle d'Arrius, à Pompeï, et en général, les antiquités de cette ville, acquièrent un nouveau degré d'intérêt. C'est du moins dans l'intention d'en indiquer la source et quelques ramifications, que je me suis livré à une digression qui pourra multiplier les jouissances et fortifier les souvenirs des observateurs.

NOTES

SUR

LES PLANCHES DU NEUVIÈME CAHIER.

La maison d'Arrius a deux entrées, l'une en bas, par le jardin, vers la mer; l'autre au-dessus, au bord de la voie Herculanienne ou Consulaire : cette dernière fournit le premier dessin de ce cahier.

L'occasion d'entrer dans les détails relatifs à cette maison de campagne devant se reproduire dans le prochain cahier, nous nous bornons à dire, quant à présent, que cette maison appartenait à un des chefs de la colonie qui habitait le bourg ou village nommé *Augusto-Felice*, dont cette maison de plaisance dépendait. On retrouve les ruines de ce village particulièrement dans la partie basse, où sont situés les tombeaux, à droite, en montant à la ville.

En donnant un dessin du portique de la maison d'Arrius, nous avons eu la double intention de rappeler les chambres où existaient les jolies décorations dont les gravures ont été publiées à l'époque des premières fouilles. Ces chambres sont à gauche : en second lieu, non-seulement ce dessin rappellera la situation du jardin où succombèrent, au moins on le présume, Arrius et son esclave, mais encore on remarquera l'état de conservation dans lequel se trouve aujourd'hui cette partie de la maison de campagne.

La cave de la maison d'Arrius, devenue le tombeau de vingt-sept personnes, excite un intérêt trop touchant pour ne pas désirer retrouver le lieu où s'est passée cette terrible scène. Les squelettes de ces infortunées étaient au pied de l'escalier. Le sein de la femme principale s'est trouvé moulé dans la cendre. A sa forme on a pu juger qu'elle était jeune, et le squelette d'enfant, qui était près d'elle, permet de supposer qu'elle était mère. Ce moule a été conservé.

La petite salle de bains de la maison de campagne est ce que les anciens appelaient *ninfeo*. La baignoire s'appelait *baptisterio*. Les colonnes étaient ici en stuc jaune. Une porte, à droite de la baignoire, conduit à la petite pièce où étaient les fourneaux du sudatoire. Ce fourneau, d'une construction ingénieuse, chauffait sous le plancher, et le feu circulait dans l'épaisseur des murs de l'étuve. De plus, il était surmonté de trois chaudières, la première était portée à l'ébullition, et chauffait assez la seconde pour avoir de l'eau tiède. De la troisième on tirait l'eau froide.

FIN DU NEUVIÈME CAHIER.

M.J.L.R del.

Witting sculp

Vue générale de Pœstum

M.S.L.R del.

Salathe sculp

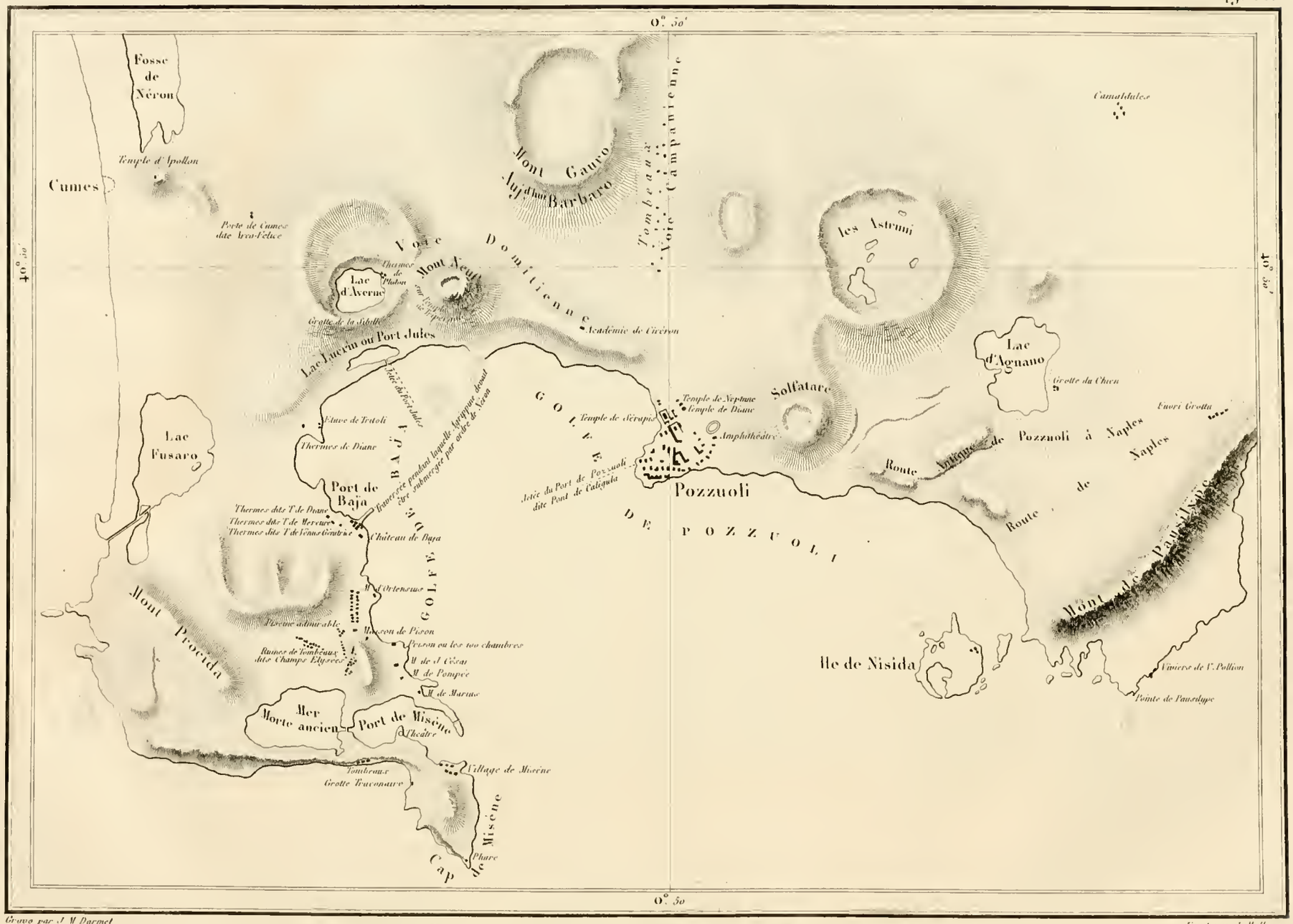
Lac d'Agnano près de Naples

M. J. L. R. del.

Witting sculp

Grotte dite du Chien près du lac d'Agnano

CARTE TOPOGRAPHIQUE DE LA CONTRÉE DE BAJA.



Grav.e par J. M. Darmet

Ecrit par J. M. Hacq.

Vues des Monuments Antiques de Naples par M. J. Le Riche.

M.J.I.R del. Salathee sculp.

Pont dit de Caligula à Pozzuoli

DISSERTATION

SUR

STABIA ET SUR PÆSTUM.

Quoique la ville de *Stabia* n'ait conservé aucun vestige tant soit peu remarquable de son ancienne existence, néanmoins il suffit que l'occasion se soit rencontrée plusieurs fois d'en parler dans le cours de cet ouvrage, pour que nous croyions devoir en faire ici, en peu de mots, une mention particulière.

L'origine de Stabia appartient aux mêmes circonstances et remonte aux mêmes siècles que la fondation des autres villes campaniennes par les Cuméens. Son nom ne commence à être connu de nous que par la guerre Sociale : c'est sa destruction par Sylla qui lui donne une célébrité historique ; et comme par une sorte de fatalité, ce même nom qui rappelle les horreurs d'une guerre civile, rappelle aussi l'éruption de 79 et la mort de Pline l'ancien, arrivées cent soixante-huit ans après ; Stabia n'était plus alors qu'un village, mais qui, en s'étendant sur la plage, abandonna peu à peu son ancien emplacement, et changea son nom en celui de Castellamare. Les eaux médicinales de cette ville, la salubrité de l'air, un port et un chantier de construction, lui donnent aujourd'hui le premier rang sur un rivage qui, dans les beaux siècles de l'empire, fut habité par les plus riches Romains. *Surrentum* (Sorrente) en est peu éloignée. Cette ville est élevée sur le golfe ; elle est entourée de campagnes fertiles et possède encore quelques restes d'antiquités : selon la fable, elle fut le sejour des Sirènes, d'où dérive son nom. Le cap de Minerve qui termine cette petite péninsule, était célèbre, dit-on, par le temple qu'Ulysse avait consacré à cette déesse. Enfin, l'île de Caprée est située en face de ce promontoire, et borne, au midi, ce qu'on appelait le cratère de Naples.

Pour compléter l'examen des antiquités de la partie orientale des environs de Naples, il ne nous reste plus à parler que de l'ancienne ville de *Posidonia*, connue depuis sous le nom de *Pæstum*.

Quoique la véritable origine de cette ville soit encore un sujet de débats entre les plus savans érudits, cependant nous essaierons de réduire la question aux termes les plus simples ; et, sans prétendre l'avoir résolue, nous croirons avoir obtenu une espèce de succès dans la discussion, si nous parvenons à la mettre à la portée d'un plus grand nombre de juges.

Le point de difficulté dont chacun croit triompher par l'autorité des mêmes classiques diversement interprétés, consiste à distinguer si la colonie qui vint dans la grande Grèce fonder cette ville, est partie de *Dora*, ce qui lui donnerait une origine phénicienne ; ou si cette colonie était composée de *Doriens*, ce qui en ferait une ville d'origine grecque. On reconnaît, disent réciproquement les iconologistes, dans le style des monumens, dans les types des monnaies, ainsi que dans le nom même de *Posidonia*, les caractères les moins équivoques pour résoudre la difficulté.

Ce que paraît présenter de plus singulier cette diversité d'opinions sur le nom de

Doriens ou de *Dorens,* Phéniciens, à donner aux fondateurs de Pæstum, c'est qu'il est possible qu'à la rigueur on ait raison de part et d'autre, puisque ceux-là mêmes qui combattent l'origine grecque, pourraient être amenés à convenir au moins que les Phéniciens, fondateurs de Pæstum, doivent avoir fait partie des générations de ceux qui, à différentes époques, ont émigré de la Grèce pour aller s'établir sur les côtes de l'Asie-Mineure.

L'auteur du Voyage du jeune Anacharsis nous servira de guide dans le développement de cette opinion. On compte, dit-il, trois principales émigrations grecques : les Eoliens, et successivement les Ioniens, se réfugièrent dans la partie occidentale de la presqu'île appelée depuis Asie-Mineure. Les Doriens, dans un intervalle de quatre siècles, s'émigrèrent à trois époques différentes. Les deux premières émigrations seules traversèrent la mer Égée; l'une occupa l'île de *Caliste,* qui, en prenant le nom du chef de la colonie, fut appelée *Théra;* la seconde, et c'est de celle-ci dont il sera question, occupa les côtes de la partie méridionale de l'Asie-Mineure. Enfin, d'autres Doriens furent encore forcés de quitter le Péloponèse; les uns s'établirent au nord-ouest de cette péninsule, et les autres passèrent en Sicile et en Italie.

Ces causes générales démontrent comment l'extrémité orientale de l'Italie s'est peuplée de nations grecques; elles expliquent aussi pourquoi la langue et les usages, les monnaies et les arts se sont perpétués pendant un si grand nombre de siècles; et, relativement à Pæstum, en s'appuyant sur ces mêmes notions, il devient vraisemblable que la seconde émigration qui précède de huit siècles l'ère vulgaire, est celle qui, en se fixant sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure, y construisit une ville: qu'alors ces Doriens, en mémoire de leur patrie, nommèrent cette ville *Dora;* qu'ils conservèrent leur dialecte grec, leur mythologie, ainsi que leur goût formé par les arts, et particulièrement exercé dans l'architecture. Si ces conséquences sont naturelles, il est tout aussi raisonnable de penser que lorsque ces nouveaux Phéniciens, adonnés au commerce maritime, vinrent en Italie y fonder un autre établissement, pour accroître les avantages de leur navigation et assurer leurs relations, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de la placer sous la protection du dieu de la mer, en donnant à leur nouvelle cité, le nom de Neptune, exprimé dans leur idiome par le nom de *Posidonia.* En admettant ce premier point de la conservation de leur langue primitive, alors il ne serait pas extraordinaire, si d'ailleurs les Sybarites leur eussent succédé, que les monumens élevés par ces *Dori-Phéniciens,* pussent se trouver encore dans le style dorique, et qu'enfin le type même de leurs monnaies eût conservé, soit d'abord dans toute sa pureté, soit quelquefois ensuite avec un mélange, la langue, les emblèmes, et en tout, les caractères inhérens au peuple à qui elles ont appartenu.

Il résulterait donc de cette manière d'envisager et d'éclaircir la difficulté, que ce serait moins l'origine immédiate des fondateurs de *Posidonia* qu'il faudrait chercher, que la cause par laquelle une colonie venue de l'Asie-Mineure n'aurait cependant élevé dans cette ville, que des monumens d'ordre dorique, et par conséquent grecs, toutefois la construction des édifices que nous voyons remonte à l'époque de la fondation de *Posidonia.*

Mais si l'on se représente la lenteur avec laquelle les Doriens émigrés ont pu parvenir à un état assez florissant pour fonder une ville comme Dora; si ensuite l'on considère le temps qu'il leur a fallu pour atteindre ce degré de prospérité nécessaire à la construction d'une ville opulente comme ce qui reste de Pæstum semble l'indiquer, on pourra douter, il est vrai, que pendant le nombre de siècles qui a dû s'écouler, ces émigrés, agrégés à une nation civilisée, nombreuse et puissante, aient conservé, sans altération sensible, les ca-

ractères propres à leur ancienne patrie : mais d'un autre côté, ne peut-on pas présumer que les Doriens, fiers eux-mêmes de leur civilisation, n'avaient eu aucune raison d'en oublier la source, surtout sur un rivage presque désert, dont ils avaient formé nécessairement la population dominante dès les commencemens de leur établissement? En outre, lors même que des relations nouvelles auraient pu altérer ou modifier quelques-unes de leurs habitudes, qui peut nier que celle du langage, et en général la force de l'éducation sur une masse nombreuse d'individus réunis, résistent aux efforts de la volonté même la plus persévérante? Et si des exemples pouvaient être nécessaires, après ce que nous avons précédemment rapporté sur Naples, celui de la colonie flamande qui habite sur les montagnes du pays de Galles, ne serait-il pas assez concluant? Cette colonie, qui date du règne de Henri II, c'est-à-dire qui compte environ sept cents ans de résidence en Angleterre, ne parle ni l'anglais ni même le gallois, et ne se sert exclusivement que de l'idiome flamand. Ce qui se passe de nos jours à Marseille, à l'époque des vendanges, ne fournit-il pas encore un exemple remarquable de cette perpétuité extraordinaire des traces originelles? Il y a deux mille quatre cents ans que l'on y célèbre Bacchus dans un hymne grec que, depuis une longue succession de générations, les chanteurs ne comprennent plus.

Un plus grand nombre de faits et de plus amples développemens pourraient assurément fortifier l'opinion que Pæstum est d'origine grecque, soit que l'on admette les monumens comme en offrant le témoignage, soit qu'on les considère comme étant d'une construction moins ancienne que celle de la ville. Au reste, quel que soit le nom que l'on voudra donner aux premiers habitans de Pæstum, on reconnaît qu'elle fut, sinon aussi considérable que Capoue, du moins d'une magnificence à pouvoir lui être comparée; mais alors il est probable qu'elle ne parvint à cet éclat dont nous admirons les restes, que sous la puissance des Sybarites, aussi d'origine dorienne, lesquels, chassés de leur ville par les Crotoniates, vinrent s'en emparer. En effet, pour s'y fixer, ce peuple célèbre par ses richesses et son luxe, en étendit les murs vers la mer, et y fit construire des édifices somptueux (vers l'an 220 de Rome).

C'est plutôt à cet événement, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir, qu'il faudrait se reporter pour reconnaître à qui est dû l'ordre d'architecture qui distingue ces monumens, sans prétendre pour cela en tirer la conséquence que leur style est un témoignage évident laissé par les premiers fondateurs de *Posidonia*. Il n'est pas présumable, effectivement, qu'un peuple qui s'expatrie, soit par nécessité, soit dans le but d'acquérir des avantages commerciaux, déploie aussitôt le faste monumental qui ne résulte, le plus souvent, que d'une longue suite de prospérités. Les Etrusques, qui vinrent s'établir à Capoue, étaient déjà parvenus à un assez haut degré de fortune pour pouvoir s'abandonner sans danger aux habitudes de somptuosité qu'ils avaient contractées, soit chez eux, soit dans leurs relations avec les peuples de l'Orient. Mais les *Dorens* étaient encore un peuple nouveau lorsque leur colonie vint construire une ville en Italie. Cette entreprise dut être plutôt un effort ambitieux de la part d'un peuple navigateur qui essaie de s'élever, qu'un excédant de richesses qu'ils cherchaient à employer. Les Sybarites, après avoir été dépossédés de Sybaris, perdirent sans doute beaucoup de leur puissance, mais la source de leur fortune ne fut point anéantie. Pythagore les trouva même plongés dans toutes les délices du luxe et des sensualités pour s'étourdir sur leur malheur. Ces Sybarites, devenus maîtres de Posidonia, purent donc, plus facilement encore que les Etrusques à Capoue, décorer une ville toute construite, et la porter, dès les premières années de leur conquête, à un haut degré de magnificence; et si l'on remarque une différence dans la construction de quelques monumens les uns moins élégans que les autres, on peut l'attribuer, à l'égard des derniers, à l'influence des progrès que fit l'architecture à Athènes sous Périclès, puisque cette belle

époque correspond aux deux siècles pendant lesquels les Sybarites furent maîtres de Posidonia.

Une possession de si courte durée fut, en quelque sorte, le châtiment réservé à un peuple qui n'était généralement distingué que par son excessive mollesse, et qui avait pour voisins des hommes robustes et belliqueux. Vers l'an 360 de Rome, les Lucaniens, en grande partie d'origine samnite, se liguèrent avec les Brutiens qui avaient eux-mêmes pour allié Denys, tyran de Syracuse ; ils l'attaquèrent et soumirent plusieurs villes de la grande Grèce. Posidonia, malgré une résistance opiniâtre, tomba au pouvoir des Lucaniens; ils s'y établirent, la nommèrent *Paesta*, et ne laissèrent à une partie des infortunés habitans qui y étaient, que des souvenirs amers de leur prospérité et de leur indépendance. Dépouillés de leurs richesses, abattus par l'oppression, ils eurent non-seulement la douleur de voir leur ville perdre son nom, mais encore ils durent renoncer à la consolation de perpétuer, sous le nom de Sybarites, le souvenir de la ville dont ce nom était dérivé; en effet, Sybaris, relevée dans le troisième siècle de Rome, par une colonie grecque dont Hérodote faisait partie, avait reçu le nom de *Thurii*, et elle ne fut connue ensuite que sous celui de *Thurium*. Ce dernier changement, peu important en lui-même, marque déjà cependant l'extension de la puissance de Rome, et tient aux grands événemens dont ces contrées furent le théâtre.

L'an 479 de Rome, Pyrrhus fut chassé de l'Italie ; les Samnites et les Lucaniens furent vaincus, et *Pœsta* reçut une colonie romaine. Dès-lors, cette ville, qui prit le nom de *Pœstum*, ne figure plus dans l'histoire que par son dévouement à la cause de Rome contre Annibal, et il n'en est plus mention que dans les poètes jusqu'aux temps modernes. Properce et Ovide, dans leurs Elégies; Virgile, dans ses Géorgiques, chantent les roses de Pæstum, qui fleurissent deux fois l'année, et exhalent un parfum plus suave encore que celui d'aucune autre espèce de cette même fleur.

Après la chute de l'empire romain, la grande Grèce fut dévastée par les guerres contre les armées d'Orient. Pæstum fut pillée et brûlée par les Sarrasins en 915 ; et cent cinquante-un ans après, Robert Guischard, prince normand, la fit presque entièrement démolir pour orner une église qu'il faisait construire à Salerne. Depuis ce désastre, le lieu où était située Pæstum demeura en quelque sorte ignoré, et ce n'est réellement que depuis le milieu du siècle dernier que ses ruines renaissent aux arts, et jettent encore un reste d'éclat aux yeux des amateurs d'antiquités.

DISSERTATION

SUR

LES VOLCANS EN GÉNÉRAL.

Les volcans sont, dans les environs de Naples, des antiquités naturelles, d'un caractère beaucoup trop remarquable pour que ce qui les concerne n'occupe pas une place dans la partie historique de cet ouvrage. Le seul obstacle qui semble s'y opposer, est l'apparente nécessité de faire usage de la langue technique des sciences avec lesquelles un certain nombre de lecteurs pourraient n'être pas familiarisés : mais la première loi imposée à un écrivain étant de se comprendre lui-même, le vocabulaire de la chimie, celui de la physique ou de la lithologie ne pourront y dominer; et, par conséquent, nuire à l'intérêt que mérite cet article.

Quoique le Vésuve, comme volcan, soit incontestablement plus ancien que l'éruption de 79, cependant, peut-être n'existe-t-il pas depuis une époque aussi reculée que ceux qui ont fait appeler ces contrées champs *Phlégréens* (champs de feu). Ce nom était donné à la chaîne de montagnes dont le Vésuve à l'orient, et Cumes au couchant, sont les deux extrémités. Cette ligne occupe une étendue de cinq lieues, et la largeur moyenne de la base est d'environ deux lieues. Le point où est situé le couvent des Camaldules est le plus élevé après le Vésuve. A en juger par cette élévation, par la forme de trois cratères que l'on y reconnaît, ainsi que par la lave que l'on y exploite (le *Piperno*), il paraît que ce lieu a été un centre d'incendie, puisqu'il est évident qu'à l'orient, non seulement le Vésuve, mais encore les lieux dits *Capo-di-Monte* et *Capo-di-Chino* ont été des bouches volcaniques, et que, vers le couchant, le lac d'*Agnano*, la *Solfatare* et la montagne de Cumes ne sont que d'anciens cratères.

Un si vaste théâtre d'embrasement était déjà capable d'effrayer l'imagination, et cependant il devait encore s'étendre quand, après le prolongement de Pausilype, l'île d'*Ischia* et de *Procida* où ont existé de ces fournaises, on trouvait encore, immédiatement ensuite de la Campanie, les nombreux volcans du *Latium*, ceux de l'*Etrurie*, et enfin l'apparente communication avec ceux de la Gaule Celtique. Cet état de choses est d'une antiquité si éloignée qu'il n'est guère possible d'assigner le temps où il a existé : cependant le siècle où vivait Homère devient une époque puisque, dans l'Odyssée, il désigne les approches du promontoire de Circé comme offrant le terrible spectacle de ces embrasemens. — Ulysse, du haut d'un écueil, dit le poëme, vit des îles flottantes (les îles de *Ponza*) sur lesquelles les oiseaux ne pouvaient s'abattre sans y perdre la vie : les navigateurs mêmes redoutaient ces parages autant par les tempêtes qui leur étaient fatales qu'à cause des secousses violentes qui étaient produites par des feux souterrains.

Sans adopter dans sa généralité le système de quelques physiciens qui attribuent principalement à des courans de pétrole l'inflammation des volcans, il serait permis néanmoins de supposer, 1° que ce fluide bitumineux, éminemment combustible, coule d'occident en

orient pour les volcans qui existent le long de la Méditerranée, depuis le midi des Gaules jusqu'en Sicile; 2° que des circonstances ont pu, sinon détruire la cause de sa formation sur quelques points, au moins détourner la direction des principaux rameaux de ces courans, vers des points dépourvus de sel, de soufre et des minéraux qui jouent un rôle dans les opérations volcaniques; 3° enfin, que ces causes d'extinction paraissent avoir eu lieu, d'abord dans le midi des Gaules, et successivement jusqu'au Latium, puisque les volcans au milieu desquels était située l'ancienne Rome, fournissent encore aujourd'hui des matières qui ne laissent aucun doute que leur existence est moins ancienne que celle des volcans qui, dans le midi de la France, ne sont guère reconnaissables qu'aux yeux des observateurs géologistes.

La tradition qui nous a conservé l'époque de la fondation de Marseille par les Phocéens, cent cinquante-un ans après celle de Rome, ne nous transmet rien sur quelques apparences d'activité volcanique vers ce point, et aucune induction fabuleuse ne peut même suppléer au défaut d'annales, ce qui indique que les phénomènes dont ces contrées avaient été le théâtre, remontaient à une époque tellement reculée, que les vestiges extérieurs en avaient déjà disparu, tandis que, dans les environs de Plaisance, le pétrole n'a jamais cessé d'être abondant; que les eaux thermales ou minérales se rencontrent fréquemment dans cette direction jusqu'à Rome, et qu'enfin les tremblemens de terre dont l'histoire fait mention, ainsi que le gouffre qui s'est ouvert l'an 359 avant notre ère, et qui a donné lieu au dévouement de Curtius, semblent démontrer des restes de mouvement volcanique dont les causes sont moins altérées, plus nombreuses et plus énergiques à mesure qu'elles s'étendent vers la basse Italie jusqu'en Sicile. En effet, le Latium, malgré ses indices de feu, n'avait plus néanmoins que des volcans éteints depuis un temps immémorial, tandis que la Campanie avait le spectacle des éruptions du mont *Epomens* dans l'île de Pithécuse: (*Ischia*) que les montagnes qui traversent cette contrée avaient reçu le nom de Phlégréennes, et que la Solfatare, d'où s'élevaient alternativement des colonnes de fumée, était nommée *Forum Vulcani*.

Ces faibles témoignages, résultats apparens d'une matière courante, conduisent aux probabilités d'une marche d'extinction qui, depuis un grand nombre de siècles, paraît se prolonger vers l'orient; ces bases, si fragiles qu'elles soient, ne peuvent être renversées ni par l'espace qui sert à les établir, ni par le temps qu'embrasse la durée de l'opération, ni enfin par l'opinion formée sur la non-communication des volcans. L'espace et le temps sont les attributs majestueux de la nature; ils appartiennent à l'immensité de l'univers. Lorsque nous rapportons tout à nous, nous mettons nécessairement des bornes à l'étendue et à la durée; mais aussitôt que nous pouvons franchir ce cercle, alors ces bornes disparaissent, et nous reconnaissons que l'infini est sans partie, et l'éternité sans présent.

Quant à l'invraisemblance qu'on trouve, qu'il puisse exister quelques relations entre les volcans de ces contrées, comme de la Solfatare avec le Vésuve, et de celui-ci avec l'Etna, on fonde cette invraisemblance sur l'invariabilité des effets de la Solfatare pendant les embrasemens du Vésuve, et sur l'irrégularité réciproque des éruptions qui éclatent à Naples ou en Sicile. On fortifie cette proposition par la comparaison de la nature des matières rejetées par le Vésuve avec celles vomies par l'Etna, lesquelles, différant essentiellement entre elles, indiquent une cause locale indépendante des gouffres antérieurs.

Il suffirait de remarquer les variations dont le Vésuve présente toujours de nouveaux effets pour expliquer comment des volcans, soit contigus, soit éloignés, peuvent s'enflammer isolément, sans qu'ils paraissent correspondre entre eux.

Par exemple, c'est ainsi que pendant 1820, le Vésuve, percé de trois et jusqu'à quatre bouches, deux dans son cratère et deux au pied du cône, a lancé des flammes, qu'il a vomi

de la lave ou de la fumée, irrégulièrement, en haut ou en bas, avec violence d'un côté et faiblement de l'autre : c'est ainsi qu'une des nouvelles bouches a été alternativement en activité ou éteinte à de très-courts intervalles, sans que les autres, quoique inégalement, aient cessé d'agir : c'est ainsi que les deux cheminées qui étaient dans le cratère différaient entre elles, puisque de l'une s'élevait de la fumée blanche comme de l'argent, et de l'autre une fumée noire comme celle du charbon de terre. Enfin, c'est ainsi que de ces divers soupiraux on vit jaillir, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, par intervalles ou simultanément, avec plus ou moins d'abondance ou d'impétuosité, du feu, des gerbes de laves en globes, des pierres ou des cendres.

L'inconstance des phénomènes que l'on remarque sur le même point, ne laisse aucun doute sur l'existence de ramifications souterraines ; sur la variété des matières qui s'y rencontrent ou qui y sont charriées ; sur la nécessité des écroulemens ou des accumulations qui les obstruent, et des efforts explosifs qui les dégorgent. N'est-il pas vraisemblable alors, que ces ramifications ne sont que des extensions de routes principales qui aboutissent à un grand foyer ? N'est-il pas naturel de supposer encore que ces routes du feu tiennent elles-mêmes à plusieurs branches considérables et divergentes qui, en s'étendant sous une contrée, se rattachent également à un ou à plusieurs troncs de première origine ? Ne doit-on pas présumer aussi que leur étendue proportionnée à l'importance, soit des masses, soit des phénomènes volcaniques, doit occuper un immense espace ? Ne peut-on pas croire enfin qu'il en doit résulter la même irrégularité d'effets qui se manifeste sur un point unique, et, en raison de l'éloignement, une variété de produits plus sensible ? Résultat bien moins étonnant que la diversité des fruits que l'on obtient sur un même arbre où circule une seule sève.

De même que ces hypothèses servent à établir une correspondance entre les volcans le long de la Méditerranée, la proposition que l'extinction graduelle de ces volcans paraît suivre la même direction, ne peut être non plus que conjecturale dans ses principes et par suite dans ses conséquences.

Si, pour établir que des courans de pétrole sont une des causes des éruptions, il fallait découvrir d'abord quelles sont les bases de cette substance, ensuite quelles sont les diverses opérations naturelles qui concourent à sa formation ; et, de plus, s'il était nécessaire d'évaluer l'abondance de ce fluide pour le trouver en proportion avec les phénomènes qu'il faut en partie lui attribuer ; une telle entreprise excéderait autant les bornes de cet article que le but de cet ouvrage. Mais il suffit de partir du fait positif que cette huile minérale, à la formation de laquelle les feux souterrains paraissent coopérer, se manifeste principalement sur toute l'étendue occupée par les volcans, depuis la Gironde jusque vers le détroit de Sicile.

Ce que nous considérons comme décomposition, ou plutôt ce que nous appelons destruction, n'est, selon la marche constante de la nature, qu'une transmutation perpétuelle d'un être en un autre être, qu'un passage d'une forme à une autre forme, etc. Les causes élémentaires sont indestructibles ; elles s'unissent aux lois universelles de la pesanteur et de l'équilibre, et, en ce sens, la matière est éternelle.

Parmi ces générations d'êtres ou de corps quelconques, le sein de la terre en renferme qui procèdent de causes si générales et si vastes, d'amalgames si imperceptibles et si compliqués qu'ils nous semblent avoir dû toujours exister. Le règne minéral présente plus particulièrement l'empreinte de ces grands caractères d'organisation et de perpétuité. Les minéraux et le soufre, l'eau marine, le pétrole et des vapeurs ignées appartiennent, les uns à cette classe de corps dont l'origine a peut-être précédé celle des êtres animés, et les autres à une immutabilité de causes génératrices, sans cesse agissantes et réagissantes, dont

la réunion fortuite engendre des substances qui se réparent ou se renouvellent à mesure qu'elles s'écoulent ou se consument ; telle est l'eau dont la décomposition s'opère par le feu ; tels sont le sel, le soufre, la partie oléagineuse de l'eau marine dont la filtration non-interrompue alimente les foyers volcaniques, nécessairement ouverts près de la mer.

Le mélange ou le simple contact de matières, qui ont entre elles une grande affinité et dont plusieurs sont inflammables au premier degré, donne lieu, dans les entrailles de la terre, à une fermentation, à une combustion concentrée, à des dégagemens de gaz dont la puissance, triomphant de tous les obstacles qui résistent à leur expansion, ébranle la surface de la terre, la soulève et l'entr'ouvre sur un point, d'où naît le grand et majestueux phénomène des volcans, les terribles éclats et les immenses ravages de leurs explosions.

Si rapide que soit cette synthèse, elle peut suffire néanmoins pour expliquer, dans l'hypothèse que nous hasardons, comment un volcan est alimenté dans des intervalles irréguliers de temps et de lieux, puisque les éruptions consument des matières de nature à devoir être renouvelées et leurs altérations réparées ; elle démontre comment un volcan peut rester éteint pendant des milliers d'années, puisque les minéraux qui concouraient aux éruptions sont dénaturés par la fusion ou la calcination, et comme tels dépourvus des qualités propres à produire l'action volcanique. Enfin cette synthèse indique comment une extinction successive peut continuer ses progrès sur une étendue de côtes où a existé, à une époque quelconque, la réunion complète des causes d'embrasemens, puisque, vraisemblablement, l'incendie n'a jamais occupé, tout à la fois, un espace de cinq cents lieues. Alors si les explosions ont commencé vers l'ouest, elles ont dû cesser d'abord vers ce même point, et s'éteindre ensuite à mesure que ces alimens essentiels de la combustion ont été dévorés ; opération naturelle et progressive dont ces contrées semblent offrir des témoignages.

En effet, en examinant ce qui s'est opéré depuis un certain nombre de siècles, seulement entre Cumes et le Vésuve, on ne peut guère n'être pas frappé de ce cours réglé d'extinction.

Le volcan, qui avait existé sur l'emplacement où depuis fut construite la ville de Cumes, était sans doute éteint, sans nulle apparence de réveil, lorsque les Cuméens y fondèrent leur ville : cette fondation de Cumes, antérieure à celle de Troie, ne serait-elle portée qu'à l'époque de la destruction de cette dernière ville? Ce volcan est éteint depuis plus de trois mille ans, et cette époque reculée fixe celle où le mont *Epomeus*, dans l'île de *Pithécuse*, était encore en pleine activité, puisque les Grecs qui l'habitaient ne vinrent s'établir sur la terre ferme que parce que les éruptions les forcèrent d'abandonner cette île.

En suivant la direction volcanique dont Ischia ne paraît être qu'une déviation latérale, on arrive au lac d'Averne, qui est visiblement un ancien cratère. L'antiquité de ce volcan paraît être postérieure à celle du volcan de Cumes, puisqu'il est encore entouré d'indices apparens de feu et d'eaux thermales et minérales. D'ailleurs l'éruption du Mont-Neuf, en 1538, indique le point qui, il y a environ trois cents ans, n'était pas encore dépourvu de substances volcaniques.

La profondeur de ce lac, vers le milieu, est de 550 pieds. Un intervalle si considérable entre le fond du cône et le niveau de la mer, permet de supposer que, dans la grande galerie souterraine, où circule un feu latent et inépuisable, il s'établit fortuitement des déviations supérieures, qui, étant plus près de la surface de la terre, et rencontrant une certaine quantité de matières propres à l'action volcanique, s'ouvrent un passage à l'extérieur et forment un volcan nouveau. Tel est celui du Mont-Neuf, dont les principes de déflagration, peut-être consumés d'une seule fois, n'auront produit alors qu'un accident, pour ainsi dire momentané, qui désormais ne pourra plus se renouveler.

Une autre conséquence de cette profondeur, plus générale et peut-être trop hardie,

conséquence indépendante de la durée des volcans qui puisent leur aliment dans des abîmes incalculables, c'est que la puissance prodigieuse qui a miné, soulevé et lancé en éclats dans les airs une voûte de plus de cinq cents pieds, a pu, sans plus d'efforts, s'ouvrir un passage entre les stratifications terrestres, suivre les sillons de matières fusibles, parcourir en tous sens l'intérieur du globe, et embrasser, non-seulement une ligne de cinq cents lieues, comme celle sur laquelle s'étendent nos hypothèses, mais encore l'universalité des volcans des deux hémisphères.

Mais, en renonçant même à soutenir l'extension de cette conséquence, et en nous réduisant à l'appliquer à notre proposition principale, nous serons encore fondés à croire que, quel que soit l'appareil formidable d'un volcan, même du premier ordre, l'on peut constater et comparer son degré d'extinction, tant avec celui qui le précède (Cumes), qu'avec celui qui le suit (la Solfatare).

Les signes extérieurs d'existence de la Solfatare sont considérablement plus prononcés que ceux des environs du lac d'Averne, et l'on y reconnaît cependant tous les symptômes de l'épuisement.

Ce volcan, dont la dernière éruption date de plus de six cents ans (1198), était déjà expirant depuis un grand nombre de siècles, puisque les Romains n'ont laissé aucune tradition des désastres ou au moins de l'épouvante qu'auraient produite ses fureurs au milieu des plaisirs dont Baïa était le centre. La marche de son extinction est tellement lente, que la fable qui constate la situation de ce volcan par la fiction des géants, en est encore aujourd'hui une image, mais à la vérité une image dégénérée. En effet Tiphon, dont la tête touchait aux nues, et dont le corps était étendu sous Ischia, devait servir de type à l'imagination qui se représentait les formes humaines dans cette dimension. Ainsi, de l'existence de cette fable, et par suite de celle d'Hercule combattant ces mêmes géants, on peut inférer que ces colonnes de fumée qui, dans l'antiquité, sortaient des bouches de la Solfatare, s'élevaient assez haut pour donner lieu à l'allusion gigantesque, tandis qu'aujourd'hui, ces mêmes fumeroles qui s'échappent de simples fissures, ne sont guères comparables qu'à la fumée qui sort mollement d'une cheminée.

Le cratère de la Solfatare a 889 toises de long sur 296 de large; depuis des siècles on en tire une abondante récolte de soufre, d'alun et de sel ammoniac.

Au nord de la Solfatare, s'élève la montagne des *Astroni* au pied de laquelle deux lacs occupent l'ouverture de deux anciens cratères dépendant tant de la Solfatare que des nombreux volcans plus complètement éteints qui entourent le lac d'*Agnano*.

Quoique les caractères extérieurs de l'ancien cratère d'Agnano puissent le faire ranger dans la classe de ceux qui seraient éteints avant la Solfatare, cependant il paraît n'en avoir été qu'un embranchement, et reposer sur l'immense bassin que forme sur ce point le fleuve de feu qui traverse l'Italie.

L'antiquaire *Mazzochi* prétend que l'époque de sa formation en lac ne remonte qu'au 9e siècle; que, vers le point central de ce lac, Lucullus avait une maison de plaisance, et qu'enfin le travail intestin de la Solfatare, et le poids excessif des édifices élevés dans cette petite plaine, ont occasionné l'affaissement du sol qui n'était que la croûte de lave dont le gouffre était couvert.

Cette tradition serait déjà confirmée par les restes de constructions que les habitans du lieu assurent pouvoir distinguer souvent des bords du lac, mais elle est plus vraisemblable encore par les thermes, dont les ruines sont incorporées dans la partie de la montagne située vers Naples. En effet, ces fragmens paraissent appartenir à un plan assez spacieux pour supposer que la construction des thermes avait eu pour objet de satisfaire aux besoins d'une population nombreuse et peu éloignée. Les diverses sublimations des étuves de

de Saint-Germain, et l'exhalaison qui s'élève du sol de la petite caverne appelée *Grotte-du-Chien*, indiquent, quoique moins fortement qu'à la Solfatare, que les effets de ce volcan sont à leur dernier période.

Il faut convenir que si, subjugué par une idée que je crois nouvelle, je prétendais que les progrès d'extinction entre les volcans qui ont existé en France, et ceux qui existent encore depuis Naples jusqu'en Sicile, sont prouvés seulement par les décroissemens que l'on observe sur les points volcaniques depuis Cumes jusqu'au Vésuve; il faut convenir, dis-je, que de telles bases seraient hors de proportion avec le système que j'imagine. Mais si l'on considère que ces notions servent plutôt à prouver que les faits particuliers s'accordent avec la proposition générale, alors on reconnaîtra peut-être que j'ai pu être séduit, soit par les réflexions qui m'ont conduit à croire qu'il existe une correspondance entre ces volcans, soit par celles qui m'ont porté à apercevoir une gradation d'activité d'occident en orient.

NOTES

SUR

LES PLANCHES DU DIXIEME CAHIER.

Cet ouvrage n'était pas conçu pour servir à l'étude, mais seulement dans l'intention de diriger les curieux dans l'examen des antiquités et d'aider leurs souvenirs, dès-lors, une vue générale de Pæstum suffira pour atteindre ce but.

Cette vue est prise d'un point qui fait face à l'orient, de manière que le petit temple que l'on désigne généralement sous le nom de temple de Cérès, est à gauche ; les deux autres édifices, situés à droite, sont : le premier, le temple de Neptune, au moins croit-on qu'il lui était consacré (il est désigné, dans le plan, sous le nom de grand temple), le second est la basilique.

Sur le devant est le ruisseau *Lupata*, en dehors des murs, où coule l'eau pétrifiante. L'enceinte des murs de la ville est d'environ 2347 toises. Les matériaux, pour les constructions, ont été tirés sur les lieux mêmes : c'est une espèce de traversin très-dur. Les murs étaient d'une extrême solidité, quoiqu'il n'y soit entré ni chaux ni ciment.

Un grand nombre d'ouvrages français, anglais et italiens contiennent des détails architectoniques que les artistes peuvent consulter avec d'autant plus de confiance, que leurs auteurs sont généralement des architectes distingués.

Le lac d'*Agnano* a une demi-lieue de circuit. Les étuves, qui en sont peu éloignées, sont nommées étuves de Saint-Germain, parce qu'elles ont pris le nom de leur fondateur, évêque de Capoue. Ces étuves sont composées de huit chambres, dont la plus haute chaleur est de 30 à 40 degrés de Réaumur. Dans quelques ouvertures, le même thermomètre s'élève jusqu'à 80 degrés.

On prescrit l'usage de ces étuves dans les maladies qui ont pour cause la suppression de la transpiration.

Derrière ces constructions on voit, au pied de la colline, les ruines d'anciens thermes. Aucune liaison entre les parties de cet édifice ne permet d'en suivre le plan, mais la place qu'occupent ses fragmens fait conjecturer qu'il était considérable. On reconnaît des portions de salons cintrés, et les apparences qu'indépendamment des étuves, il y avait aussi des bains d'eau chaude. La construction en briques est romaine.

A peu de distance des étuves de Saint-Germain, on voit, creusée dans le tuf, la petite excavation, que l'on appelle *Grotte-du-Chien*. Le dessin qui fait juger de ses dimensions, présente aussi la scène qui s'y passe aux yeux des curieux. C'est un chien qui sert principalement à constater l'effet de l'exhalaison qui s'élève du sol de cette petite caverne. On couche l'animal à terre : en moins d'une minute il entre en convulsion, il se roidit, et expirerait

en peu d'instans, s'il n'était aussitôt reporté au grand air : alors il est sans mouvement et jette de l'écume; peu à peu il s'agite, il tourne, puis gratte la terre, et enfin revient à son premier état.

On conçoit, d'après cette expérience, que les corps en combustion doivent s'éteindre dans cette vapeur, aussi en fait-on l'épreuve avec un flambeau ; on tire même un pistolet sans obtenir l'explosion de la poudre.

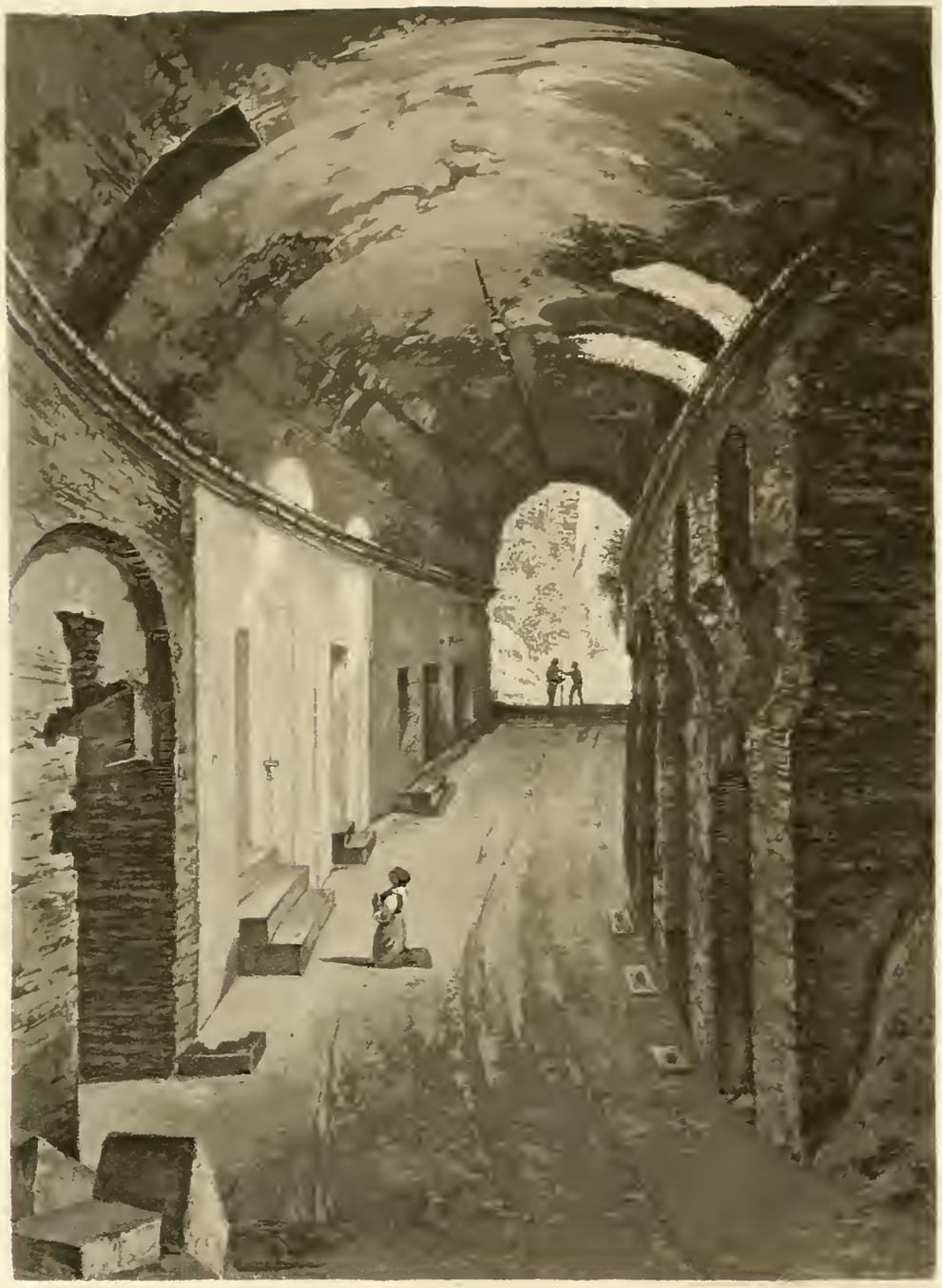
Diverses autres épreuves ont été faites. Le P. de la Torre a exposé un crapaud à cette exhalaison : il y a résisté pendant une demi-heure; un lézard vivait encore cinq-quarts d'heure après, et une grosse sauterelle remuait après plus de deux heures. Lalande qui rapporte ces faits, ajoute que l'abbé Nollet y mit un coq : à peine eut-il la tête dans la vapeur, qu'il fit des efforts pour vomir; les alimens qu'il avait pris quelques minutes auparavant lui revinrent dans le bec; enfin, il fut suffoqué sans retour.

La jetée de l'ancien port de Pozzuoli, connue aujourd'hui sous le nom de *Pont de Caligula*, s'avançait à environ 500 toises dans la mer. Ce môle était composé de vingt-cinq arches, dont l'ouverture était de vingt-quatre pieds. Il n'en reste aujourd'hui que treize piles. Des tuyaux de terre cuite traversent perpendiculairement l'épaisseur de ces piles : ils servaient nécessairement à l'écoulement de l'eau, soit dans les grandes pluies, soit lorsque, dans les tempêtes, les vagues s'élevaient au-dessus du parapet qui bordait la jetée.

FIN DU DIXIÈME CAHIER.

M. J. L. R. del. Salathé sculp

Temple de Serapis a Pozzuole



M. J. L. R. del. Salathé sculp

Voussures de l'Amphithéâtre de Pozzuoli

M. J. L. R. del Salathé sculp

Porte de Cumes dite

ARCO FELICE

M. J. L. R. del. Salathé sculp.

Lac Fusaro ancien nommé

ACHERUSIA

M.J.L.R del. Salathé sculp.

Grotte de la Sybille a Cumes

DISSERTATION

SUR

POZZUOLI.

L'on pourrait presque considérer les principales villes de la Campanie comme une seule génération issue de la même mère; et sous ce rapport Pozzuoli serait la fille aînée de Cumes. Cette ville fut fondée l'an 232 de Rome, époque qui correspond au règne du dernier Tarquin. Son premier nom grec *Dicearchia*, en rappelant celui de son fondateur *Dicearchus*, confirme aussi l'antiquité de son origine. Tant qu'elle conserva ce nom, elle fut, ou dépendante de Cumes, ou dans la possession des Samiens qui, pour fuir la tyrannie de *Polycrate*, vinrent l'habiter; ou enfin elle fut gouvernée en république démocratique. Soumise aux Cuméens, elle était pour eux un port essentiel, un arsenal et une place d'entrepôt. Sous les Samiens elle fut florissante par le commerce. Constituée en république, elle ajouta l'industrie aux avantages qu'elle avait déjà. Ses teintures tirées du pourpre étaient comparées au rouge de Tyr. Son bleu et d'autres couleurs, telles que le *purpurisum*, le *ceruleum* (azur) et *cœleon* (bleu celeste), étaient très-estimés.

Les relations de cette ville étaient d'autant plus étendues, et sa prospérité d'autant mieux assurée, qu'elle trafiquait avec la Grèce, les côtes d'Asie et la Basse-Égypte, et que son port était ouvert à tous les peuples. L'arrivée de la flotte d'Alexandrie était tous les ans un jour de fête pour une population composée du mélange de divers Orientaux venus des contrées avec lesquelles son commerce était établi.

La seconde guerre Punique donna lieu à ce que cette ville en perdant son ancien nom perdît aussi son indépendance. L'an 537 de Rome, *Q. Fabius Maximus* l'occupa; il la fit fortifier et y laissa une colonie pour la mettre à l'abri des entreprises d'Annibal. Elle reçut alors le nom de *Puteoli*, dont l'étymologie est, selon les uns, une dérivation de *putei*, à cause des nombreux puits que le général romain y fit creuser pour son armée, et selon les autres de *putore*, pour marquer des sources d'eaux sulfureuses qui s'y trouvaient par le voisinage de la Solfatare, près de laquelle s'étendait la ville. La même incertitude subsiste encore aujourd'hui sur son nom italien *Pozzuoli*, puisque *pozzo* (puits) et *puzza* (puanteur), offrent la même nuance d'analogie.

Dès qu'une ville avait été occupée par les Romains, elle ne pouvait guère conserver sa liberté. La situation avantageuse de *Puteoli*, sa population nombreuse, ses richesses et son commerce assez étendu pour la faire appeler la *Petite-Délos*, étaient à leurs yeux des titres contraires à toute exception. Aussi à la première colonie qui y fut établie lors de la présence d'Annibal dans ces contrées, en succéda une autre 22 ans après : elle fut appelée colonie *Flavia*.

A cela près de la domination romaine, *Puteoli* conserva cependant une forme de république, en continuant de jouir du droit municipal, et reçut un nouvel éclat du séjour des Romains à Baïa, centre de luxe et de délices. Aujourd'hui il ne reste presque plus de traces de son ancienne opulence. Ravagée par les incursions des barbares, ayant vu ses plus

beaux édifices renversés tant par les tremblemens de terre que par la dernière éruption de la Solfatare, et son ancien port comblé par l'effet des tempêtes, Pozzuoli se trouve réduite, en étendue et en population, au rang des petites villes des environs de Naples. Les débris qui appartiennent à l'époque où elle était florissante, sont peu nombreux et plusieurs très-dégradés; mais ils sont en général intéressans, non-seulement sous le rapport de leur antiquité, mais aussi par les faits historiques ou par les circonstances particulières qui s'y rattachent.

On peut ranger dans la classe des monumens les plus remarquables, sous le point de vue historique, celui qu'on voit sur la place de Pozzuoli, puisqu'il est peut-être l'unique qui ait pu être érigé à une bonne action de Tibère. Quatorze villes de l'Asie mineure furent englouties ou renversées par un tremblement de terre. Tibère, non content de secourir les habitans, fit rétablir leurs villes. En reconnaissance de ce bienfait ils lui élevèrent, à Pozzuoli, une statue dont le piédestal seul a été découvert en 1693. Il est en marbre blanc et orné sur les quatre faces de figures en bas relief représentant ces quatorze villes, dont le nom est au-dessous de chacune de ces figures.

On remarque aussi sur cette même place une belle statue consulaire retrouvée en 1704. L'inscription porte qu'elle était élevée à *Q. Flavio Maesio Equatio Lollianio...*

Sur la partie la plus élevée de la ville, vers la mer, on voit, incorporées dans l'édifice de la cathédrale, les ruines d'un temple consacré à Jupiter et dédié à Auguste. L'état de dégradation de ces restes d'antiquités ne permet pas de se former une idée de ce qu'a été ce temple.

Il n'existe plus du port de *Puteoli* que des vestiges de la jetée, au bout de laquelle s'élevait sans doute un fanal. Ce môle est encore assez apparent pour appeler l'attention sur la solidité de sa construction, et pour réveiller le souvenir d'un des actes de délire et de barbarie du digne successeur de Tibère, ce qui, depuis, lui a fait donner le nom de pont de Caligula.

Selon le rapport de Suétone, Caïus voulant renouveler, sur le golfe de Baïa, le spectacle que Xercès avait donné sur l'Hellespont, conçut l'idée bizarre de supposer des victoires remportées par lui sur les Parthes, les Daces et les Bretons, et de les célébrer par l'appareil extraordinaire d'un triomphe. La difficulté de l'exécution était incomparable à celle qu'avait dû surmonter Xercès; mais elle ne pouvait pas excéder la puissance de Caligula. En effet, le trajet du détroit de la Propontide n'est que de 375 toises, et la traversée du golfe de Pozzuoli est de plus d'une lieue (2818 toises); néanmoins on parvint à amasser un grand nombre de vaisseaux et à former un pont qui, de l'extrémité du môle, joignait la rive opposée. Cette entreprise dont l'objet chimérique, bien différent de celui qu'avait eu en vue le roi de Perse contre les Grecs, n'était qu'une occasion de déployer un faste aussi ruineux qu'inutile. Il résulta même de la suspension des transports par mer, une famine générale en Italie.

Cet édifice flottant était bordé de parapets, et pavé comme une grande route; on y trouvait des hôtelleries, des lieux de repos, et jusqu'à des ruisseaux d'eau douce. Au milieu du pont s'élevait un trône, où Caligula prononça son panégyrique.

La mer ayant d'abord été rebelle à la volonté de Xercès, il lui avait fait appliquer le châtiment et la flétrissure infligés aux esclaves (le fouet et la marque avec un fer rouge). A Pozzuoli, elle fut docile et soumise à la puissance de Caïus : aussi, pour adoucir le chagrin des dieux, qu'il supposait jaloux de sa grandeur, il leur fit des offrandes, et sacrifia particulièrement à l'Envie.

Le roi de Perse avait fait périr les constructeurs dont l'ouvrage avait été détruit par une tempête. L'empereur romain, non moins insensé, mais plus heureux que Xercès, voulut aussi être plus cruel. Après le festin somptueux qui suivit la pompe triomphale, il fit précipiter dans la mer ses amis et les magistrats les plus élevés en dignités, qui avaient

figuré avec autant d'éclat que d'empressement dans la magnifique cérémonie qui dura deux jours. Il prononça même l'arrêt de mort des citoyens romains dont les richesses pouvaient payer les dépenses de cet affreux triomphe, les profusions qu'il avait entraînées, et les excès de débauche dont il avait été suivi.

Sous le règne d'Adrien, le port était détruit; cet empereur le fit reconstruire. Son successeur Antonin, après de nouveaux dommages, le fit réparer ainsi que les piles du môle; il étendit même sa munificence jusqu'à faire relever le temple de Sérapis, qui est le monument le plus remarquable de l'ancienne opulence de Pozzuoli.

Ce temple, pour lors en briques, avait été restauré un siècle avant notre ère (l'an 647 de Rome); mais sous Marc-Aurèle, Antonin, et ensuite sous Septime-Sévère, il fut recouvert et orné, dans toutes ses parties, des plus beaux marbres, tels que jaune antique, cipolin, granit et africain.

Il était consacré, dit-on, au culte de Jupiter Sérapis. Le dieu Sérapis était adoré, en Égypte et en Grèce, sous la figure d'un taureau. En Orient, le taureau était le symbole de la vertu fécondante des eaux du Nil; chez les Grecs, il était l'emblème de la fertilité de la nature. Sous ce dernier rapport, plus général, on reconnaît une union de puissance avec Isis; aussi, dans l'obscurité de la mythologie, il prend souvent le nom d'Osiris; mais à Pozzuoli, la statue qui, parmi beaucoup d'autres, s'est trouvée dans le temple, avait des attributs qui devaient lui faire donner, plus exactement, le nom de *Pluton Sérapis :* c'est le boisseau, le bâton et Cerbère. Néanmoins l'usage a prévalu en faveur de Jupiter, parce que l'on remarque que cette statue n'étant pas, par la perfection du travail, de la belle époque des arts à Rome, on suppose alors qu'il a dû exister une autre statue d'un temps plus rapproché, qui, si elle s'était trouvée dans le temple, justifierait le nom qui lui est donné. D'un autre côté, le culte suivi à Pozzuoli, avait pour objet la guérison des maladies les plus opiniâtres et les plus graves. L'eau thermale et minérale qui traverse l'édifice, entretenait, sous le nom d'eau sacrée que lui donnaient les prêtres, la crédulité des malades, qui venaient de toutes les parties de l'empire y chercher leur guérison. Les infirmes, frappés de visions, ou transformant leurs songes en révélations, croyaient devoir la fin de leurs maux bien plus à la puissance du dieu auquel ils avaient sacrifié, qu'à la vertu de l'eau. Cette eau a conservé jusqu'à aujourd'hui sa même vertu curative dans les obstructions abdominales, dans l'hémoptysie, etc.

Une autre induction non moins subtile, pour illustrer ce temple, serait celle que l'on tirerait de l'apparente vénération de l'empereur Marc-Aurèle, un de ses restaurateurs, pour le dieu Sérapis. Ses contemporains ont pu croire en effet qu'il lui attribuait sa guérison dans la maladie dangereuse dont il fut atteint, puisque son voyage de Périnthe en Thrace, avait eu pour but de faire usage des eaux du temple célèbre qui y était érigé à Sérapis; mais aujourd'hui cette induction serait tout aussi futile qu'invraisemblable, puisqu'il faudrait supposer à Marc-Aurèle une confiance et une prédilection qui ne permettent plus de reconnaître dans cet empereur la philosophie qui l'a toujours distingué.

Il est donc douteux que le temple de Pozzuoli ait été consacré à Sérapis; d'ailleurs on dit, et les apparences le prouvent, qu'il renfermait beaucoup d'autres dieux particuliers aux diverses contrées de l'empire romain, afin que, par ce moyen, les malades étrangers y trouvassent la divinité qui convenait le mieux aux habitudes de leur dévotion; alors ce temple, devenant une espèce de Panthéon, pourrait avoir été le *temple des nymphes.* C'est ainsi, au moins, qu'il est désigné par Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, qui, sous Domitien, vint visiter le temple de Pozzuoli, et discuta, avec ses disciples Damides et Démétrius, sur la vertu de l'eau sacrée.

Au reste, quel qu'ait été le véritable nom de ce temple, cette circonstance ajoute trop

peu d'intérêt au but de son établissement et au mérite de sa construction, pour regretter notre ignorance. Ce que l'on retrouve de cet édifice, la qualité et le choix des marbres qui le décoraient, ne laissent aucun doute sur sa magnificence.

Trois colonnes de cipolin sont encore debout vers la partie où a dû exister le sanctuaire. Elles sont endommagées également à une hauteur d'environ seize pieds. Cet accident, qui résulte nécessairement de la stagnation de l'eau dans l'enceinte du temple, est attribué, par des naturalistes ou par des observateurs instruits, tels que Ferber et Winckelmann, à un débordement de la mer qui se serait élevée, et serait restée à cette hauteur pendant un temps considérable. Il est vrai que ces colonnes sont rongées et criblées de trous où ont été logés des coquillages que les uns veulent reconnaître pour des moules ou des pholades, et les autres pour des dails ou des dactilètes.

Sans s'arrêter au doute qui naît de cette contradiction, et en n'examinant que l'importance de la cause, qui serait l'élévation de la mer à environ vingt pieds au-dessus de son niveau actuel, et il ne faut pas moins pour arriver à la zone marquée sur les colonnes, il est tout aussi difficile de trouver aucun autre témoignage de ce phénomène, que d'établir aucune probabilité raisonnable qui puisse le confirmer.

En effet, si depuis Marc-Aurèle, la mer se fût élevée à la hauteur de vingt pieds, il en serait résulté une submersion si considérable sur les points les moins inclinés, que cette inondation aurait laissé des traces de ses ravages et de sa durée, non-seulement à Pozzuoli, mais sur tous les continens des quatre parties du monde. Un tel événement, une fois renfermé dans la sphère des choses possibles, forcerait à reconnaître pour cause le gonflement du globe, ce qui serait une absurdité. Mais en renonçant à cette hyperbole, on ne peut éviter cependant, la cause étant maintenue, de retomber dans une autre; car, si l'on admet que cette catastrophe, semblable aux bouleversemens antédiluviens, n'a eu lieu que sur la Méditerranée, alors il faut, pour séparer cette mer de l'Océan, se représenter le détroit de Gibraltar comblé. Et si l'on veut même la resserrer dans un bassin moins vaste, il faut continuer d'abuser des facultés de l'imagination, pour voir l'Afrique et l'Europe réunies par la Sicile, devenues un isthme entre les deux continens. Mais, comme jusque là nous n'aurions qu'une déperdition, ou au plus la même hauteur, ce qui ne s'accorderait pas avec le phénomène, alors il faudrait encore supposer que la crue d'eau aurait été produite par les fleuves, et que l'évaporation aurait toujours été considérablement inférieure au produit de ces fleuves. Enfin, comme il serait absolument nécessaire de rétablir les choses dans leur premier état, il faudrait aussi qu'à une époque plus rapprochée de nos jours, la rupture se fût opérée, soit tout-à-coup, soit successivement, sur les trois points de Gibraltar, du Cap-Bon et de Reggio. Une telle révolution, non moins extraordinaire que celle qui l'aurait précédée, et plus digne de passer à la postérité que le nom du patriarche Tubalcaïn (il vivait avant le déluge), aurait occupé un rang si élevé dans l'ordre des accidens naturels, que la tradition nous en aurait transmis la relation.

Le dégât dont les colonnes du temple de Pozzuoli portent l'empreinte, ne pouvant être attribué à une cause telle que l'élévation du niveau de la mer, nous croyons qu'il suffit d'observer la disposition du lieu, pour expliquer un fait très-simple, et par conséquent très-peu propre à exercer la sagacité des savans.

La partie du temple où était le sanctuaire, au nord, est aujourd'hui un jardin : le sol de ce jardin est une suite de la pente de la Solfatare, et au midi il est dans la direction du dommage que l'on remarque sur les colonnes. Les terres sont retenues par un mur. Ces mêmes terres, charriées par les grandes pluies dans les ravins de la montagne au pied de laquelle a été construit l'édifice, pour renfermer la source d'eau thermale, ont rempli l'intérieur du temple, dont les issues ont été peu à peu obstruées

A l'époque où les terres sont parvenues aux linteaux des ouvertures supérieures, l'eau n'ayant plus d'écoulement, est restée stagnante dans le bassin que formaient les murs. C'est ainsi que, pendant plusieurs siècles, des générations d'animaux testacés ou bivalves ont pénétré, et se sont formé des cellules dans les veines tendres du marbre cipolin.

Quoi qu'il en soit, ce monument, malgré sa vétusté, est en général un des plus beaux que l'on puisse retrouver après plus de seize cents ans. L'amphithéâtre, quelques vestiges d'un temple que l'on croit avoir été consacré à Neptune, et des tombeaux sur la voie Campanienne, sont des restes qui indiquent l'ancienne étendue de la ville de Pozzuoli ; mais ils ne peuvent entrer en parallèle avec ceux de Pompeï, qui ont eu la même destination et remontent à la même époque.

On regrette de ne pouvoir rencontrer, sur la colline qui domine le golfe de Baïa, quelques vestiges de la maison de campagne de Cicéron. Il l'avait fait construire à l'instar des portiques d'Académus à Athènes ; mais, par une fatalité singulière, les mêmes vicissitudes ont fait disparaître tout ce qui avait appartenu à cet illustre orateur. Dans le lieu même de sa naissance, à Arpino, on ne peut encore s'accorder sur le point précis où a existé la maison de ses ancêtres. Selon les uns, elle a dû être située dans une île formée par le Fibrène, et selon d'autres, sur une rive du fleuve Lyris. Des doutes s'élèvent également sur la véritable situation de son habitation de Formie près de Gaëte, habitation qu'il venait d'abandonner peu d'instans avant de perdre la vie. Outre la maison de plaisance qu'il avait à Pozzuoli, il en avait encore deux autres, l'une à Cumes et l'autre à Pompeï : elles n'existent plus, ou au moins, à l'égard de la dernière, ce n'est qu'une simple conjecture qui fait désigner comme ayant pu appartenir à Cicéron, une maison située près des portes au dehors de la ville.

La jetée de l'ancien port de Pozzuoli, connue aujourd'hui sous le nom de pont de Caligula, s'avançait à environ cinq cents toises dans la mer. Ce môle était composé de vingt-cinq arches dont l'ouverture était de vingt-quatre pieds. Il n'en reste aujourd'hui que treize piles. Des tuyaux de terre cuite traversent perpendiculairement l'épaisseur de ces piles ; ils servaient nécessairement à l'écoulement de l'eau, soit dans les grandes pluies, soit lorsque, dans les tempêtes, les vagues s'élevaient au-dessus du parapet qui bordait la jetée.

Une maison où sont logés les gardiens du temple de Serapis est construite à la place où devait être le péristyle. Le portique est la seule partie qui ait conservé quelque chose de son ancienne construction. Un jardin entoure extérieurement le sanctuaire. A gauche du dessin sont les trois colonnes dont il est question dans notre dissertation : une quatrième est rompue et renversée. Ces quatre colonnes d'ordre corinthien étaient du nombre des six qui soutenaient le vestibule à l'entrée du sanctuaire. A gauche est une partie du massif sur lequel s'élevait un édifice monoptère entouré de seize colonnes d'une seule pièce de marbre antique, rouge fleuri, et de marbre africain. En avant de ces colonnes, sur le bord du soubassement, il y avait douze autres colonnes, destinées à soutenir l'entablement au-dessus duquel était posée la coupole. Les quatre escaliers qui partagent le soubassement occupaient chacun la place d'une colonne ; des statues de divinités sur leurs piédestaux étaient placées entre ces colonnes.

Dans le centre de cette rotonde à jour était situé un grand autel octogone, sur lequel on brûlait les victimes. Deux anneaux, dont un est encore entier, existent dans le pavé ;

ils servaient à y attacher les victimes destinées aux sacrifices. Douze petites portions de colonnes de marbre, striées en spirale en dehors et creusées en dedans, paraissent avoir été les petites margelles des puits d'où l'on tirait l'eau sacrée ; des entailles inégales qui se trouvent sur le bord intérieur, indiquent le passage de la corde.

Une rigole règne autour des murs de l'enceinte ; elle servait à l'écoulement des eaux du toit du portique. Ce portique a 145 pieds de longueur sur 142 de large dans œuvre. Il était soutenu par vingt-quatre colonnes de granit, auxquelles étaient endossées, en dehors, des statues de dieux en égal nombre. Des restes d'escaliers indiquent qu'il a existé une autre galerie au dessus. On compte trente-deux chambres autour du portique ; savoir : onze de chaque côté, six à l'entrée, et quatre sur les ailes du sanctuaire : celles de droite et de gauche avaient alternativement leurs portes en dedans et en dehors du temple. Les chambres situées dans l'alignement du sanctuaire renfermaient les siéges au-dessous desquels passait le ruisseau d'eau thermale. Des lunettes de marbre, qui sont accumulées dans le temple, proviennent de ces siéges destinés aux malades pour recevoir la vapeur chaude et humide de l'eau. L'aire du temple était pavée en larges dalles de marbres blancs ; elle est souvent couverte d'eau dans les saisons pluvieuses. Ce temple est déblayé depuis 1750. On a cru devoir en présenter la vue telle qu'elle était avant les nouvelles constructions qu'on y ajoute.

L'amphithéâtre Putéolien est désigné vulgairement sous le nom de *Carceri*. Il ne reste à découvert qu'à peu près un quart de cet édifice ; le surplus est en plantations d'arbres fruitiers.

Dans une portion du corridor qui entourait l'arène, on voit, à droite, les issues par lesquelles on montait aux gradins, et à gauche, plusieurs caves, dont une est convertie en une chapelle érigée à saint Janvier, qui, avec saint Procule et plusieurs autres chrétiens, y subit le martyre, sous le règne de Dioclétien, vers la fin du 3e siècle.

DISSERTATION

SUR

LA PARTIE DE LA MYTHOLOGIE

APPLIQUÉE A LA CAMPANIE.

Sous les rapports fabuleux, autant que sous le point de vue historique, la Campanie est une des parties les plus intéressantes de l'Italie, et Baïa, considéré sous le même aspect, en est en quelque sorte le centre. En effet, il semble qu'à cette contrée appartienne le premier rang dans la péninsule par ses richesses mythologiques ; et elle a été, après Rome, ou le Latium proprement dit, le théâtre de si mémorables événemens, qu'elle doit être placée en seconde ligne dans les fastes de l'histoire.

En commençant l'examen de cette double proposition, par ce qui se rattache à la fable, je suivrai l'ordre chronologique le plus naturel, puisque la naissance de la Mythologie remonte au premier âge de la Grèce.

On ne peut imaginer que la théogonie des anciens soit, dans son principe, le produit du hasard. Tout, dans chaque règne de la nature, est le résultat d'une loi de nécessité et de perpétuité universelle ; depuis l'abeille jusqu'à la plante dont elle extrait les sucs, depuis l'aigle qui s'élève aux nues, jusqu'à la fourmi qui habite sous la terre, rien de ce qui est, n'a pu, et ne peut cesser d'être tel qu'il a été primitivement. Ainsi les sens de l'homme sont inhérens à son organisation, et celle-ci détermine sa forme. Rien n'a donc pu changer en lui, non plus que hors de lui. La constance des effets étant inséparable de l'invariabilité des causes, la pensée qu'il existe une puissance invisible qui a créé, qui gouverne, qui maintient, est comme le métal le plus précieux qui est sorti de la même mine ; il reçoit diverses empreintes, il paraît sous une multitude de formes, et malgré toute espèce d'alliage, et fût-il même potable, il reprend dans le creuset sa pesanteur spécifique et sa valeur intrinsèque. Cette pensée d'une intelligence suprême ne peut donc être que diversement exprimée selon les temps, selon les lieux ; et lors même qu'elle produit le polythéisme, la pluralité n'est encore qu'une variété d'expression. Les fétiches des nègres, ou le tambour runique des Lapons, le Fohé des Chinois ou le Jupiter des Grecs, ont une source commune ; ils dérivent d'une même perception, d'un même sentiment inné : mais chez les premiers, la pensée est restée brute et isolée, tandis que chez les derniers, et particulièrement chez les Grecs, elle a été développée par le génie, et a reçu une forme éminemment poétique. Homère et Hésiode, dans leurs poèmes, et après eux, Hérodote, dans l'histoire, n'ont fait que fixer les opinions religieuses des peuples de la Grèce, puisqu'ils ont profité de notions superstitieuses qui, si vagues qu'ils les aient trouvées, étaient néanmoins transmises comme des relations respectables. C'est à ces puissans génies que sont dus les fondemens d'un édifice immense dont les ruines, après trois mille ans, sont encore reconnaissables chez différens peuples. En effet le plan en était si vaste que l'imagination la plus hardie pouvait à peine en mesurer l'espace, puisqu'il embrassait l'univers : aussi la fable seule put le remplir, et dès lors cette singulière théocratie devint populaire et dut traverser des siècles.

Un des premiers avantages de ce système, informe en apparence, fut précisément son irrégularité. Il admettait à la fois toutes les richesses de l'exaltation d'esprit et toutes les petitesses de la crédulité superstitieuse ; il ouvrait un libre accès aux divinités étrangères ; il supportait l'incohérence de toutes les traditions fabuleuses, et se conciliait avec la bizarrerie des divers cultes de tous les pays. C'est ainsi qu'on y retrouve un mélange des symboles et des rites égyptiens, et qu'on y reconnaît les allégories ingénieuses, brillantes et délicates des Phéniciens.

Les avantages favorables à l'extension de ce système en comprenaient plusieurs autres qui, dans leur application, n'étaient ni moins précieux, ni moins extraordinaires ; les contes fabuleux les plus absurdes initiaient les hommes dans les connaissances les plus utiles, depuis l'agriculture jusqu'à l'astronomie et la navigation. Ainsi, à l'époque de l'ensemencement des terres, à celle des moissons, Cérès était célébrée par des fêtes. Bacchus, sous une multitude de noms, avait ses mystères et ses fêtes *dionysiaques*, désignés sous les dénominations d'orgies ou de bacchanales. L'origine bizarre des constellations était à la portée de toutes les classes de navigateurs qui se réglaient d'après les diverses influences qu'ils leur attribuaient ; les vents etaient personnifiés ; les écueils dangereux étaient indiqués par des fictions analogues ; les rivages, les îles, des contrées entières étaient caractérisés par des divinités mythologiques, par des images riantes ou terribles, par des récits d'une invention plus ou moins heureuse, mais dont le merveilleux assurait le succès. Toutes ces connaissances utiles ainsi revêtues, étaient d'autant plus profondément inculquées dans l'esprit, que dans l'enfance, ces récits instructifs avaient étonné, et qu'en récréant, ils avaient produit de vives impressions. Il résultait encore de ces notions mythologiques, non seulement des idées générales appropriées aux besoins de la vie, mais aussi que les anciens peuples, à de très-grandes distances, ayant les mêmes traditions, associant les mêmes idées aux mêmes faits, étendaient fictivement les bornes de leur patrie religieuse ; et les noms des mêmes dieux, ainsi que les mêmes pratiques dans l'exercice de leur culte, en formaient, pour ainsi dire, la langue sacrée.

Quoique l'étude de la mythologie n'ait plus pour nous d'autre but que celui d'orner l'esprit, cependant nous y trouvons encore assez d'attrait pour aimer à suivre sur la carte la route des Argonautes, et lorsque le voyageur de nos jours se rend dans la mer Noire, il se plaît à revoir les îles de l'Archipel sous leurs anciennes dénominations, et à ramener sur chacune d'elles, le souvenir des divinités de la fable dont les aventures rendirent ces lieux célèbres. Mais les points qui ne nous procurent que de simples jouissances de curiosité, s'offraient aux yeux des anciens comme autant d'objets de vénération : celui qui, destiné pour l'Étrurie, s'embarquait à Bysance et sortait pour la première fois du détroit de la Propontide, était imbu de toutes ces idées. Des témoignages matériels allaient bientôt vaincre les faibles efforts de son jugement qui osait à peine combattre une sainte conviction. Il reconnaissait dans le culte solennel rendu à Proserpine par les Siciliens, qui ne juraient que par cette déesse, une tradition incontestable de la violence de Pluton. Dans les feux de l'Ætna, il croyait voir d'abord la preuve qu'Encélade subissait, sous le poids de cette montagne, le terrible châtiment de son audace contre le maître de la foudre, et il trouvait ensuite dans l'Ætna même, l'explication de la partialité de cet arbitre qui avait été favorable à Vulcain contre Cérès. Continuant encore de convertir des réalités naturelles en prodiges et en illusions, il frémissait devant Carybde ; il était épouvanté et croyait entendre les cris de Scylla et les hurlemens du monstre qui lui déchirait les entrailles. Les flammes que lançaient les îles de *Lipari*, attestaient à ses yeux que là existaient réellement les forges de Vulcain. Le crédule Bysantin, ainsi préparé, pouvait-il continuer sa route et parvenir aux rivages de l'heureuse Campanie, sans éprouver les plus vives émotions ? Les variétés naturelles qui distinguaient

ces contrées, avant même que des villes somptueuses et les richesses de la culture en eussent orné les différens sites, les avaient fait considérer comme enchanteresses; elles devaient donc offrir à l'imagination ardente des Grecs religieux, les plus riantes images de la retraite des Syrènes et du triomphe d'Ulysse qui sut jouir de leurs chants en résistant à leurs charmes. Le passage de ce héros ne semblait-il pas assez clairement tracé par le promontoire de Minerve, et plus loin par celui de Circé? D'ailleurs le temple érigé par lui à sa divinité tutélaire consacrait sa reconnaissance, et par sa situation en face du tombeau de Parthénope, il indiquait à la fois le refuge de sa plus redoutable ennemie, ainsi que les parages où il était échappé au danger d'augmenter le nombre de ses victimes.

Ces mêmes lieux déjà si célèbres, et qui aux yeux des peuples de la Grèce paraissaient si respectables, le devenaient plus encore par l'événement surnaturel dont ils croyaient retrouver des traces irréfragables. La terre, implacable ennemie du souverain du ciel, enfanta les vengeurs des Titans: dans les champs Phlégréens étaient les issues que leur avait ouvertes le Tartare: ils naquirent au milieu de l'embrasement.

Ici toute la puissance de l'imagination se déploie, et cette fiction sublime, la plus majestueuse de la fable, se compose sans nul effort; le prodige est immense, et il conserve, dans toutes ses parties, d'immenses proportions.

L'espèce de tempête terrestre dont les montagnes sont les flots pétrifiés, est censée avoir eu lieu dans l'espace qui comprend le cratère de Naples, et s'étend au-delà de Cumes. A l'époque où cet espace reçut le nom de champs de feu, époque plus reculée que le siècle d'Homère, l'aspect devait en paraître d'autant plus affreux, que la vue venait de jouir, jusqu'au cap de Minerve, de toutes les beautés de la nature; mais, après avoir dépassé ce promontoire, des hommes profondément pénétrés, des imaginations vives, se représentaient les efforts qu'il avait fallu faire pour vaincre un sentiment d'effroi et ne pas reculer devant un horizon que l'on ne supposait visible qu'à travers des colonnes ardentes, au-delà des monts calcinés et des plaines en combustion. Parvenus à la hauteur du cap Mysène, les premiers navigateurs avaient été au centre de cette scène d'incendie. Le sommet du mont Epoméus, celui de la Solfatare, vomissaient des fleuves de feu; il en jaillissait des flammes qui écartaient d'immenses tourbillons d'une épaisse et noire fumée. A chaque pas on distinguait des abîmes, et ces abîmes avaient été de vastes fournaises alimentées par l'océan de l'enfer. On était frappé de stupeur par des détonations violentes; la terre frémissait; les eaux étaient soulevées à une hauteur considérable; en un mot tout semblait confirmer, autant aux yeux qu'à l'imagination, le désordre qui dut succéder à l'apparition des formidables géants dont la tête excédait le vol de l'aigle qui s'élève de la cime de la plus haute montagne: tout ce qui s'offrait aux regards semblait être des témoignages que ces furieux rebelles avaient occupé un champ de bataille dont on ne peut voir les extrémités qu'après un mois de navigation. A l'idée de leur étonnante stature, à celle du terrain qu'ils occupaient et dont l'Arcadie était le centre, se joignait aussi celle de la force prodigieuse de ces guerriers infernaux qui accumulaient montagnes sur montagnes pour escalader le ciel: dès-lors le mont Athos, qui s'élève sur les confins de la Chalcidique, avait pu être lancé de la Thrace; la Sicile avait pu être soulevée par Minerve et renversée sur Encélade; enfin la foudre seule avait pu triompher de tels monstres et les anéantir.

Lorsqu'une fable a des bases aussi démesurées, et que cependant la crédulité superstitieuse et quelquefois une fureur fanatique de la multitude, repousse avec indignation et comme sacrilége le peu de mots qui en expliquerait l'invraisemblance, alors on peut tout imaginer, tout dire et tout défendre, puisque, même de vieux peuples peuvent tout croire. Aussi du temps de Lucien, c'est-à-dire sous Trajan, cet aveuglement était encore assez général pour que ce poète, dans ses dialogues, eût du mérite à les combattre; et près d'un siècle après,

Apollonius put encore écrire que Philostrate avait fait miraculeusement le trajet de Rome à Pozzuoli, entre midi et le coucher du soleil. A cette même époque, l'on ne doutait pas encore qu'Hercule se fût trouvé au rang des dieux comme auxiliaire de Jupiter dans le combat contre les géants. On croyait donc que plusieurs villes, des routes et des viviers dans la Campanie étaient dus à ce héros. On ne devait donc pas douter non plus que Typhon ne fût étendu sous *Pythécuse* Ischia) et *Mimos* couvert par Proccida. Enfin les Grecs, les Campaniens et les Romains, long-temps après Virgile, durent croire à l'existence de la sibylle, qui avait sept cents ans lors du débarquement d'Énée près de Cumes, et au voyage aérien de Dédale qui avait construit le temple d'Apollon sur le point le plus élevé de cette même ville.

De même que la fable des géants était l'image du sort réservé à l'impiété et en même temps un admirable tableau du triomphe glorieux des puissances célestes; de même aussi les autres fables avaient un sens figuré et quelquefois une racine historique. Souvent des faits simples ne prirent qu'à la longue la forme fabuleuse: d'autres fois encore, guidé par des analogies, ou par de certaines conformités de circonstances dans la désignation d'un lieu, on choisissait plus volontiers des dénominations qui renfermaient une idée caractéristique de ce lieu. Telle paraît être l'origine du nom d'*Aorno* dont s'est formé celui d'*Averno*.

Un lac de l'Épire avait reçu ce nom qui signifie *sans oiseaux*, parce qu'ils tombaient sans vie dans les vapeurs infectes qu'il exhalait. Les colons grecs, soit ceux de Cumes, soit ceux de Pozzuoli, rencontrant près d'eux un lac remarquable par les mêmes phénomènes, et qui déjà était un lieu d'évocation, même avant Homère, saisirent sans doute cette conformité, puisqu'ils donnèrent à ce lac le nom d'Averne. Les Épirotes avaient placé l'enfer là où ils voyaient une cause de mort; par la même apparence, les nouveaux habitans de la Campanie dûrent avoir la même idée; leur lac d'Averne, entouré de marais et de bois épais qui en faisaient un séjour aussi triste que mortel, fut alors consacré à Pluton.

Aussitôt qu'une opinion principale est adoptée, toutes les idées accessoires se réunissent pour la fortifier et pour l'étendre; les rapports les plus fragiles acquièrent une sorte de consistance, parce que cette même opinion se plaît autant à les accueillir, qu'elle se prête à les protéger: c'est ainsi que ce qui n'avait été dans l'origine qu'une fiction heureuse, devint bientôt une vraisemblance pour la multitude placée sur les lieux, et une réalité pour les peuples qui en étaient éloignés. L'Averne étant donc une dépendance de l'Enfer, le lac avec lequel il semble communiquer, devait être nécessairement l'Achéron, ou *Acherusia*, et les eaux qui s'écoulent dans celui-ci étant malsaines, elles fournirent l'idée du Cocyte. Il importait peu à la masse aveugle que quelques voyageurs connussent la source de cette imitation; il avait suffi que cet assemblage de coïncidence eût pris naissance dans une opinion formée sur les fleuves de l'enfer, pour être affermi et exister dans toute sa force lorsque Virgile écrivit le sixième chant de l'Énéide. Alors le poète, inspiré par le génie d'Homère, put, comme lui, élever son édifice épique sur des bases qui seraient révérées.

Lorsque, dans l'enthousiasme de parcourir les lieux décrits par Virgile, l'on compare ce que l'on voit à ce que l'on a lu, il est difficile de résister à la surprise de ne pas y trouver plus de rapports. Cependant ce n'est pas encore dans l'antre de la sibylle, ni à la vue du cap Misène que l'imagination est le plus déçue, puisque l'antre creusé dans le tuf de la montagne de Cumes, n'est que ce que dépeint le poème et que le cap Misène n'y est indiqué que comme le lieu où a été érigé le tombeau du trompette des Troyens, dont ce promontoire a conservé le nom: mais la forêt qui couvre de ses ombres une vallée ténébreuse, et qui, dans l'endroit le plus épais, renfermait l'arbre touffu auquel tenait le rameau d'or; mais la caverne profonde, dont l'affreuse et large ouverture est pratiquée dans les rochers; mais les vapeurs empestées qui sortaient de ce gouffre obscur et s'élevaient jusqu'au ciel; tout cet appareil

poétique disparaît sur les bords du lac d'Averne, et l'on regrette presque de perdre une illusion. Toutefois la réflexion replaçant à leur rang le spectateur et le poème, on ne peut tarder à reconnaître que l'on ne doit attribuer qu'à soi la perte que l'on fait : en effet Auguste et les contemporains de Virgile ont été dans la véritable situation où il fallait être pour lire et admirer l'Énéide dans la partie descriptive des environs de Baïa. Ils n'avaient qu'à s'élever avec le poème, ils voyaient croître un cèdre : mais nous, dans notre exaltation, nous sommes précipités de toute la hauteur des fictions sublimes, dans le champ aride de la réalité. Si Amphion, de l'apogée des accords harmonieux qu'il tirait de sa lyre, eût dû descendre à la simplicité du motif de ses chants, la fable, en perdant son appui, perdrait aussi ses charmes, et la merveille des murs de Thèbes n'aurait pu être attribuée à la puissance de la mélodie.

Une surprise des sens produit souvent une impression que l'on aurait pu éviter par une simple réflexion : en effet, si avant de pénétrer dans l'enceinte du lac d'Averne, on eût fait attention que la peinture qu'en fait Virgile, n'est confirmée par aucune description topographique, alors on ne se serait pas exposé à se considérer comme frustré, en sortant d'un lieu d'où l'on croyait emporter des souvenirs ineffaçables. Loin de ravir à la poésie ses plus précieux priviléges, loin de dépouiller l'épopée de ses plus riches, de ses plus nobles attributs, on admirerait le génie en quelque sorte créateur du poète, et en foulant la même terre que lui, inspiré par les mêmes lieux, saisissant les mêmes circonstances, on s'abandonnerait avec transport aux mêmes visions dont il dut se laisser pénétrer. Bientôt la galerie basse, étroite et ténébreuse dans laquelle on s'enfonce à la lueur lugubre d'une torche, se transformerait aussi en un souterrain tortueux de l'enfer ; les cris des guides que l'on suit à travers les tourbillons d'une fumée qui suffoque, seraient ceux des harpies ; on retrouverait dans ce pénible trajet, le séjour des furies : le ruisseau d'eau bouillante auquel on parvient avec tant de difficulté, serait aussi le Styx ou le fleuve de la haine : de même qu'ensuite le lac Fusaro, sous le nom d'Achéron, deviendrait le lac des douleurs : le marais qui l'entoure, le bruissement des vagues qui se confond avec celui des roseaux agités par le vent, feraient naître l'idée du champ des gémissemens, et enfin les eaux stagnantes de ce marais bourbeux, seraient transformées en fleuve des larmes, et par conséquent représenteraient le Cocyte.

En appliquant ainsi les souvenirs du sixième chant de l'Énéide, il est douteux que l'on puisse parcourir les environs de Baïa sans jouir de tout ce qui les rend si poétiquement célèbres, et il serait peut-être impossible en outre de relire le poème sans y découvrir de nouveaux exemples, et de nouvelles beautés d'invention. Mais, après avoir constaté le lustre que ces contrées doivent à la mythologie, et l'éclat que l'Énéide fait rejaillir sur Naples, on ne peut se défendre d'un mouvement de surprise, en remarquant avec quelle rapidité le géant mythologique est tombé dans la décrépitude, puisque, peu de siècles après le règne d'Auguste, les fables imaginées pour diviniser le prince des poètes latins, portent déjà un caractère rebutant de dégénération. En effet dans la vie de Virgile, attribuée à Donat, grammairien du 4e siècle, on y signale sa naissance par des récits d'une invention si grossière, qu'il paraît tout simple que le peuple, dans les bas siècles, ait rangé Virgile parmi les sorciers. C'est par une conséquence de cette opinion que non seulement le percement, en une seule nuit, de la grotte de Pausilype, a été attribué à sa puissance magique, mais encore qu'on avait donné à des figures de constellations gravées, disait-on, par lui sur la margelle d'un puits (*pozzo bianco*), situé à Naples dans le lieu dit Saint-Joseph des *Ruffi*, la vertu d'empêcher la corruption de l'eau, et par conséquent la formation des insectes. Ne pourrait-on pas dire, après des contes si peu dignes de la mémoire de Virgile, et en rentrant dans l'esprit de la fable, que la théogonie des anciens a été conçue dans le sein de l'ignorance, et que c'est aussi cette mère dénaturée qui lui a porté le coup mortel?

Au reste, je crois avoir été fondé à penser que les fictions mythologiques considérées sous leurs rapports généraux avec la théocratie dont les fils de Saturne étaient les chefs, paraissent avoir occupé le premier rang dans la Campanie: et en effet il n'est aucune autre contrée, comprise dans l'empire romain, qui puisse présenter une scène fabuleuse comparable à celle de la naissance et de la guerre des géants.

La seconde proposition sur le rang historique qui appartient à l'ancienne Campanie, sera le sujet du dernier article de cet ouvrage.

NOTES

SUR

LES PLANCHES DU ONZIÈME CAHIER.

L'ancienne porte de Cumes (*arco-felice*) est construite sur la voie Domitienne, qui, de Pozzuoli, traversait la ville de Cumes et se joignait, près de Falerne, à la voie Appienne. Cette porte est en briques; les restes d'arcades qui sont au-dessus paraissent être ceux d'un aqueduc. Son ouverture est de 20 pieds 6 pouces; sa hauteur, sous le cintre, est de 41 pieds 3 pouces, et sa hauteur totale de 68 pieds 5 pouces.

Le lac Fusaro ne serait pas par lui-même un site assez intéressant pour attirer l'attention, si son nom ancien d'*Acherusia*, consacré par Virgile, ne le mettait au rang des antiquités de cette contrée. Il a environ mille toises de circuit. Il produit de bonnes huîtres.

C'est dans le voisinage de ce lac qu'était la belle maison de Plaisance de *Servilius Vatia* qui, pour se soustraire aux persécutions de Tibère, s'y retira et y vécut ignoré. Sénèque, en parlant de ce Romain, s'écrie : *ô! Vatia, toi seul sais vivre!*

Assez ordinairement on confond la grotte de la sibylle, tenant à la montagne de Cumes, avec la caverne où, selon l'Enéide, Déiphobe amena Enée pour le conduire aux enfers : cette dernière est sur le bord de l'Averne. Ainsi la grotte proprement dite de la sibylle doit être celle où Achate se rendit pour l'avertir qu'Enée l'attendait à l'entrée du temple d'Apollon, sur la hauteur de Cumes. C'est cette grotte taillée dans le tuf de la montagne, qui est représentée dans le dessin.

FIN DU ONZIÈME CAHIER.

M.S.L.R del. Salathé sculp.

Vue des Etuves de Tritoli à Baja.

M. H. R. del. Salathé sculp.

Lac d'Averne.

M J L.R del

Salathé sculp

Thermes dits: Temple de Vénus à Baja.

M. J. I. R. del. Salathé sculp.

Piscine dite Admirable, à Baule, près Baja.

M.J.L.R del Salathé sculp

Vue extérieure des Viviers de N. Pollion, Pausylipe.

DISSERTATION

SUR LES

ÉVÈNEMENS HISTORIQUES DONT LA CAMPANIE FUT LE THÉATRE,

ET SUR LES HOMMES ILLUSTRES DONT ELLE FUT LE SÉJOUR.

Si l'histoire romaine était bornée à l'époque où Capoue, en danger d'appartenir aux Samnites, préféra se livrer sans réserve au sénat, il est presque certain que cette histoire, même avec le merveilleux des premiers siècles, occuperait, tout au plus, le second rang après celle des Grecs. Mais si l'on eût oublié tout ce qui précède cette époque, et que les seuls évènemens qui, de ce point, remplissent l'intervalle jusqu'à la fin de la guerre marsique, se fussent conservés dans la mémoire, on n'hésiterait pas, je pense, à reconnaître un peuple qui menace d'envahir le monde, comme on jugerait de la hauteur d'un colosse détruit par les proportions du tronc qui, seul, aurait été conservé.

C'est, en effet, dans le court intervalle de deux cent cinquante ans que les Samnites furent vaincus par les Romains; que Pyrrhus, appelé par les Tarentins, fut forcé d'abandonner leur défense, et qu'Annibal, après avoir traversé les Pyrénées, et, pour ainsi dire, escaladé les Alpes, vint porter la guerre en Italie pour venger Carthage et affranchir l'Afrique. C'est dans ce même laps de temps que Rome produisit tant d'hommes illustres depuis Fabricius et Fabius jusqu'aux Scipions : c'est en résumé dans cet intervalle que les Romains, resserrés entre l'Etrurie à l'occident, et le volturne à l'orient, s'élevèrent au plus haut point de puissance; que leurs armes victorieuses brillèrent en même temps sur les bords du Tage et sur les rives du Gange, et qu'enfin leur domination s'étendit sur tous les pays qu'enveloppe la Méditerranée.

Tel est le précis qu'il faut avoir présent à la mémoire lorsque l'on approche de Cumes; alors, parvenu sur la hauteur où était la citadelle, combien n'est-on pas étonné de pouvoir mesurer des yeux l'espace où s'est préparé cet immense résultat! c'est sur une étendue de quelques journées de marche que les plus terribles coups ont été portés, soit dans la guerre contre les Samnites ou avec les Latins, soit dans la seconde guerre punique dont l'issue, en développant la tyrannie romaine, annonça la servitude des nations. Cette contrée a donc été le théâtre des évènemens qui ont influé sur le sort du monde : chaque fleuve, chaque montagne, chaque ville devient un point qui ramène le souvenir d'efforts violens, de faits, d'actions, de victoires sanglantes et mémorables. Il n'est pas une éminence où le spectateur qui s'y place, ne soit au milieu d'un *Panorama* historique. Par exemple, du haut de cette Cumes où sont venus mourir Tarquin le superbe, dernier roi des Romains, et Sylla, dernier défenseur de l'aristocratie républicaine, ne voit-on pas le mont Gaurus (*Monte Barbaro*), près duquel Valère Corvus a remporté la première victoire contre les Samnites? Ne voit-on pas Literne (*Terra-Patria*) où a existé le tombeau de P. Scipion l'Africain? Minturne, en avant de Gaëte, et les marais qui l'entourent, en rappelant Marius, ne rappellent-ils pas aussi ses triomphes et ses fureurs? En pensant aux

horreurs d'une guerre civile, peut-on oublier les proscriptions du Triumvirat dont Cicéron fut victime près de sa maison de Formie, située dans la même direction de Minturne? En étendant la vue au sud, on voit l'île de *Pandataria* (*Ventotienne*) qui fut le lieu du premier exil, prononcé par Auguste, contre sa fille Julie. C'est dans cette même île qu'Agrippine, femme de Germanicus, fut réléguée par ordre de Tibère. Plus loin, à l'ouest, sont les îles de Pouza, où la mère de Néron, ainsi que Julie, sœur de Caligula, furent exilées.

Quoique d'autres souvenirs soient également applicables à ces mêmes lieux, il suffit d'en avoir indiqué quelques-uns pour faire naître l'idée de puiser à la source qui produit ces souvenirs. Les lieux devenus pour nous des champs de fictions, sont, en quelque sorte, les archives que les peuples conquérans laissent aux générations qui se succèdent : à l'aspect des moindres objets, on remet la scène en action, et on en réunit toutes les circonstances. C'est ainsi qu'on s'est rappelé, en gravissant le Vésuve, que les cavernes formées naturellement par des monceaux de lave, ont servi de retraite à l'armée d'esclaves dont Spartacus était le chef, et qu'au pied de la montagne, ces mêmes esclaves ont battu les Romains. Parvenu au bord du Cratère, en étendant ses regards sur la plaine, vers *Nola*, où est mort Auguste, on a dû se représenter les Latins au moment d'en venir aux mains avec l'armée romaine : alors, on s'est ressouvenu de l'atroce sévérité de Manlius Torquatus, qui livra son fils à la hache des licteurs pour avoir enfreint, quoiqu'avec gloire, la défense de combattre, et du dévouement de Décius qui décida la victoire en faveur des Romains. Ces faits sont historiques et d'une telle célébrité, qu'ils s'offrent, sans efforts, à l'esprit, aussi bien que s'y est présenté l'événement des *fourches Caudines*, lorsque, du haut des aqueducs de Caserte, on a pu reconnaître la situation où l'armée romaine, en passant sous le joug, semblait se préparer à supporter, plus tard, le désastre de Cannes. A ce nom de Cannes, il est impossible de ne pas saisir, d'un seul coup d'œil, l'ensemble des grands évènemens de la seconde guerre punique, renfermés, le plus souvent, dans les seules limites de la Campanie.

Bien que je ne considère pas de simples indications comme susceptibles de recevoir complètement la forme historique, et d'en suivre la marche régulière; néanmoins, afin d'épargner à l'observateur qui parcourt les environs de Naples, la peine de recueillir ses idées pour établir l'ordre des temps, et l'enchaînement des faits, je donnerai ici un précis de cette guerre. Ces notions, que va me fournir Rollin, seront de grandes divisions dans lesquelles se placeront facilement les détails nombreux qui s'offriront à la mémoire.

Depuis moins d'un an qu'Annibal était en Italie, les Romains avaient déjà perdu trois batailles : celle de Trasymène était plus accablante encore que celles du Tésin et de la Trébie qui l'avaient précédée. Les Carthaginois avaient pénétré jusqu'à Lucéra et à Arpi, dans la grande Grèce. Q. Fabius Maximus, nommé dictateur, en ne cédant pas aux provocations d'Annibal, suspendit le cours de ses victoires, mais non les progrès de sa marche. Le général carthaginois descendit par le Samnium, vers la Campanie; Fabius, en le suivant, l'observait du haut des montagnes. Il le vit ravager les plaines où serpente le Volturne, sans se départir de sa circonspection, et surtout, sans être ému ni par les clameurs de son armée, ni par les railleries de Minucius, son général de cavalerie, qui l'accusait de timidité. La sage fermeté, et l'on voudrait pouvoir dire l'inflexible modération de Fabius dans l'exécution d'un plan de défense si facile à mal interpréter, et si contraire à l'esprit dont l'armée romaine était animée, réduisit Annibal jusqu'à vouloir rétrograder pour sortir de la Campanie; mais le dictateur lui avait fermé les défilés, et Annibal ne put se tirer du mauvais pas où il s'était engagé, que par le singulier stratagème de taureaux que l'on rendit furieux, en mettant le feu à des fascines attachées à leurs cornes.

Fabius, appelé à Rome pour remplir des devoirs religieux, laissa à Minucius, par son absence, le moyen de remporter un avantage dont ses partisans se prévalurent pour porter le peuple romain à lui attribuer, ce qui était sans exemple, une égale part à l'autorité suprême. Si cette résolution du peuple romain donna lieu à un nouvel échec, elle fut aussi une occasion de faire briller d'un nouvel éclat la vertu noble et généreuse de Fabius, qui secourut avec vigueur son téméraire collègue, et de faire admirer la résignation de Minucius, qui, en rendant hommage à son libérateur, se replaça volontairement sous ses ordres.

Fabius, en recouvrant la plénitude de son autorité dictatoriale, rentra aussi dans son plan de conservation pour son armée, et d'épuisement pour celle des Carthaginois. Ce plan défensif, suivi avec la même persévérance par les consuls qui succédèrent au dictateur, avait déjà jeté Annibal dans une telle perplexité que, sans la victoire de Cannes, qui suivit de près l'élévation de Varron au consulat, il eût été forcé d'abandonner l'Italie. Ce succès inespéré le rendit maître de la Péninsule. Il produisit la défection de plusieurs alliés, ébranla la fidélité d'un grand nombre d'autres, et devait entraîner, en peu de jours, la conquête de Rome : mais soit que le vainqueur n'ait pu se résoudre à s'éloigner sitôt du lieu qui avait été le théâtre de ses trophées, soit qu'il ait préféré reculer le but de cette guerre pour avoir plus de gloire à l'atteindre, soit enfin que, non content d'avoir terrassé son ennemi, Annibal ait cru devoir l'enchaîner avant de lui porter le coup mortel ; la fortune voulut qu'il vînt prendre possession de Capoue qui lui ouvrit ses portes après avoir cimenté sa nouvelle alliance par un grand acte de cruauté envers les Romains qui s'y trouvaient établis. Cette ville, autant par ses fortifications que par la richesse de son territoire, devint souvent le centre des opérations d'Annibal, pendant les cinq années qu'elle résista aux Romains.

Quoique l'armée carthaginoise fût réduite à 26 mille hommes et à 9 mille chevaux, les Romains étaient tellement affaiblis, qu'ils ne pouvaient rien entreprendre de considérable contre elle. D'ailleurs, indépendamment des efforts qu'ils faisaient pour se défendre en Italie, ils devaient partager leur attention et leurs forces entre l'Espagne et la Sicile. Dans une telle complication de difficultés, une extrême prudence était nécessaire ; aussi, Q. Fabius Maximus fut nommé consul avec Sempronius, auquel il se réunit dans la Campanie. Les deux consuls agirent de concert : Sempronius conserva Cumes, même contre une tentative d'Annibal, et il environna Capoue, tandis que Fabius reprit les villes qui s'étaient déclarées pour les Carthaginois, et qu'il couvrit ensuite la place de Nola, dans laquelle Marcellus s'était renfermé pour la défendre. C'est dans ces conjonctures que des ambassadeurs du roi de Macédoine, après avoir trompé les Romains, qu'ils avaient flattés d'une alliance avec leur maître, s'étaient échappés pour traiter avec Annibal ; qu'ensuite ils furent repris ; que leur mission fut dévoilée, et qu'enfin la guerre fut déclarée à Philippe.

Le proconsul Marcellus étant à Nola, répandait ses troupes sur le territoire des Hirpiniens et sur celui des Samnites de Caudium, en y portant la désolation. Les habitans recoururent à Annibal qui, aussitôt, quitta son camp de *Tifata*, pour venir les secourir. Marcellus sortit de Nola, il lui offrit le combat : Annibal l'accepta, et y perdit cinq mille hommes, dix-neuf drapeaux et six éléphans, dont deux furent pris vivans. Après cette défaite, il se retira dans l'Apulie : Hannon, qui était venu se joindre à lui, retourna chez les Brutiens (Calabre ultérieure), et le proconsul, qui n'avait perdu que mille hommes et six cents prisonniers, rentra dans Nola au bruit des acclamations de ses habitans.

Après cette victoire, le consul Fabius fit fortifier et approvisionner son camp de Suessule : il s'approcha de Capoue, mit tout à feu et à sang, et s'éloigna ensuite pour laisser

ensemencer les terres. Sempronius, de son côté, mena ses légions de Cumes à Lucérie pour se rapprocher d'Annibal, avec lequel il soutint de légers combats, quoique ce fût dans l'hiver.

Le sénat fit des préparatifs considérables pour l'année suivante. Q. Fabius fut réélu consul, et le peuple lui donna pour collègue M. Claudius Marcellus. De dix-huit légions qui furent mises sur pied, quatre passèrent sous les ordres des consuls, et huit furent réparties sur différens points de l'Italie pour concourir aux opérations dont l'armée carthaginoise et la ville de Capoue devaient être l'objet.

Des dispositions si extraordinaires alarmèrent les Campaniens : ils prévirent que leur ville serait, dans cette guerre, le but des plus grands efforts, et firent partager leurs craintes à Annibal qui vint aussitôt d'Arpi, reprendre son ancien camp au-dessus de Capoue : il y laissa un corps et s'approcha, en toute hâte, de Puteoli (Pozzuoli) pour tâcher de s'en emparer. Mais Fabius, pénétrant son dessein, ne mit pas moins de diligence pour empêcher le succès de cette entreprise, et parvint, en même temps, à s'opposer à la réussite d'une tentative contre Nola.

C'est à cette époque que les Tarentins entamèrent des négociations avec Annibal pour lui livrer leur ville. Plusieurs contre-temps différèrent ce résultat pendant deux ans. C'est encore à cette même époque que T. Gracchus, campé avec deux légions à Lucérie, remporta un avantage remarquable contre Hannon, venu du pays des Brutiens. Ces deux légions étaient, en grande partie, composées d'esclaves qui, pour prix de leur courage, reçurent leur liberté. Les consuls terminèrent la campagne par la prise de Casilin. Marcellus retourna à Nola où il avait laissé deux mille hommes; et Fabius, se rendant dans le Samnium, y réduisit plusieurs villes dont la soumission coûta à l'ennemi vingt-cinq mille hommes, tant tués que prisonniers. Enfin, Annibal qui s'était porté inutilement vers Tarente, dont la garnison avait été augmentée, revint prendre ses quartiers d'hiver à Salapie, dans l'Apulie.

Tandis que cette guerre se poursuivait ainsi dans l'Italie, et particulièrement dans la Campanie, de nouvelles difficultés balançaient de grands avantages dans celle que Rome avait à soutenir au dehors de la Péninsule. Le sénat venait de perdre un fidèle allié par la mort de Hiéron, roi de Syracuse : des dispositions contraires furent suggérées à Hiéronyme, son petit-fils, qui lui succéda. Ce roi, très-jeune, après avoir adopté la tyrannie comme moyen à la fois plus facile, plus prompt et plus puissant d'exercer l'autorité suprême, eut à peine le temps d'être cruel ; il fut tué dès la première année de son règne. Deux chefs ambitieux, nés à Carthage, mais dont les ancêtres avaient été Syracusains, se firent nommer préteurs. Epycide et Hippocrate, qui étaient ces préteurs, favorisèrent si ouvertement les Carthaginois, que le sénat romain n'eut plus rien à attendre de son ancienne alliance avec cette ville. Marcellus, qui était à Nola, fut envoyé en Sicile ; il ne put éviter d'assiéger Syracuse, laquelle défendue par les terribles machines d'Archimède, résista pendant plus de deux ans.

En Espagne les Carthaginois avaient été battus : ils avaient perdu près de quarante-cinq mille hommes et en outre 50 éléphans et 150 drapeaux.

Philippe, roi de Macédoine, s'était laissé surprendre dans son camp, près d'Apollonie, par les troupes du préteur Valère ; il avait fui presque nu : une grande partie de son armée ayant été détruite, il s'était retiré honteusement par terre, en Macédoine, avec le reste de ses soldats, après avoir mis à sec les vaisseaux qu'il put conserver, et brûlé ceux qu'il ne put sauver.

En Italie, Annibal occupait Tarente : une garnison romaine défendait la citadelle : Arpi et Aterne étaient au pouvoir des Romains, et, dans la Campanie, depuis la fin du siége

de Syracuse, les deux consuls, Q. Fulvius et Appius Claudius, se préparaient à investir Capoue.

Si rapide que soit ce tableau, comparé aux premiers succès des Carthaginois, l'on voit combien il était loin non-seulement de promettre l'anéantissement de la puissance de Rome, mais même d'autoriser l'espoir d'une paix honorable pour Carthage. La ruine de Capoue pouvait être différée, mais elle était inévitable. Néanmoins Annibal accourut à son secours : les Campaniens venaient d'obtenir un avantage ; il put croire encore qu'il était réservé à son armée, si souvent victorieuse, de délivrer cette ville. Cependant des efforts sans résultats décisifs, lui démontrèrent l'inutilité d'en tenter de nouveaux. Il marcha sur Rome : sa présence jeta la multitude dans les alarmes, mais elle ne produisit ni l'épouvante parmi les premiers corps de la république, ni le découragement dans les classes chargées de la défendre. Annibal présenta la bataille aux Romains ; le consul Fulvius avait quitté Capoue et commandait ici l'armée romaine ; il accepta le combat. De part et d'autre on était bien résolu à ne compter la vie pour rien, mais Rome pour tout. Les armées en étaient aux mains lorsqu'un orage furieux ne permettant plus aux combattans de se reconnaître, ils furent forcés à se séparer. Le jour suivant les armées se présentèrent encore ; elles étaient animées de la même ardeur que la veille et furent arrêtées par le même obstacle. Annibal, supérieur sans doute aux idées superstitieuses que ce hasard fit naître en faveur de Rome, ne persévéra plus toutefois dans son dessein ; il se retira après avoir reconnu que la sécurité des Romains était fondée sur le sentiment de leurs forces. Diverses apparences, telles que celle de la vente du terrain sur lequel son camp était assis, et plus encore la continuation du siége de Capoue auquel le danger de Rome n'avait pu faire diversion, entrèrent pour beaucoup, sans doute, dans le parti qu'il prit de quitter le Téveron, et de descendre dans le Brutium. Capoue ainsi abandonnée, se défendit encore avec la garnison cathaginoise qui était dans ses murs ; mais enfin elle succomba, et fut, pendant près de deux siècles, un terrible exemple de la vengeance que les Romains tirèrent de la perfidie et de la cruauté de ses habitans.

La chute de cette ville fut l'époque de la délivrance de la Campanie. Cette contrée cessa dès-lors d'être le foyer de la guerre : au nom de Rome, à celui de Capoue ou de Campanie avaient été unies les mêmes idées, les mêmes espérances et les mêmes craintes : après la ruine de la capitale campanienne, Annibal ne compta plus de nouvelles victoires ; pendant six ans qu'il se maintint encore en Italie, il ne fit guère que résister aux Romains, comme s'il eût attendu, pour renoncer à ses conquêtes, que Scipion eût achevé de subjuguer l'Espagne, afin de n'être abattu, sous les murs de Carthage, que par un ennemi dont la gloire pût rendre honorable le malheur de ses défaites.

Il est impossible de rencontrer dans le récit de la seconde guerre punique, des faits généraux plus nombreux, et surtout plus importans que ceux dont la grande Grèce, et particulièrement la Campanie, ont été le théâtre ; et comme si la destinée de cette contrée eût été de percer encore, par un reste d'éclat historique, à travers les ténèbres que les empereurs, après le règne d'Auguste, répandirent sur l'empire, elle fut connue chez les peuples les plus éloignés ; toutes les nations, depuis la Tamise jusqu'à l'Indus, avaient les yeux tournés vers Baïa, séjour délicieux des maîtres du monde. Jules César eut un palais à Baoli ; après lui, Marcellus, fils d'Octavie, l'habita et y mourut. L'entrevue de Sextus Pompée avec les triumvirs eut lieu d'abord au pied du cap Misène, et le traité qui fut la suite de cette entrevue, fut définitivement consenti sur la cime de ce même promontoire, Tibère, qui, ainsi qu'Auguste, avait adopté l'île de Caprée pour retraite, vint expirer dans les anciennes délices de Lucullus à Misène. L'exécrable mémoire de Caïus autorisant les plus affreux soupçons, l'on peut se représenter que là, il aura accéléré la fin d'un monstre qui, en vivant quelques instans de plus, retardait pour lui l'horrible jouissance d'attacher son nom aux nouveaux crimes dont les peuples allaient être ou les témoins ou les victimes. Construite par

Marius, cette même maison, avant d'appartenir à Lucullus, avait été la propriété de la mère des Gracques, qui s'y était retirée après avoir perdu ses fils.

A peine a-t-on pu détourner sa pensée des noms de Tibère et de Caligula, qu'aussitôt se présente celui de Néron; et si odieuse que soit la célébrité d'Agrippine, on ne peut, sans frémir, se trouver sur le lieu où, pour la dernière fois, cette mère a pressé contre son sein le fils dénaturé qui l'envoyait à la mort. C'est dans le court trajet de ce rivage à celui du lac Lucrin, qu'elle devait être engloutie, et c'est sur cet espace que Néron a promené ses regards pour jouir de cet affreux spectacle; mais les flots semblent avoir refusé d'être complices de ce forfait, en rejetant la victime sur l'autre plage. C'est dans la maison qu'elle habitait, près du lieu où s'est ouvert un volcan (le Mont-neuf), qu'elle a enfin perdu la vie sous le bâton du centurion que l'empereur avait chargé de cette épouvantable exécution.

Telles sont les scènes qui ont eu lieu sur cette terre de voluptés; sur les rivages de cette Baïa qui, ornée jusques dans la mer, des plus somptueux monumens, ne retentissaient que de chants joyeux; de cette Baïa, dont les eaux thermales servaient de prétexte aux rendez-vous de débauches; de cette Baïa enfin dont Martial dit qu'une femme qui y allait Pénélope en revenait Hélène.

Ce fut dans ce séjour de plaisirs et de dépravations qu'habitait Pison chez qui se forma une conjuration contre Néron. Les orateurs L. Crassus et Hortensius y avaient leur maison de campagne. Des personnages plus éminens encore, tels qu'Agrippa et Germanicus y ont passé des jours de repos. Adrien, sur la fin de sa vie, y a exercé des cruautés; c'est de Misène que Pline le jeune a vu l'éruption qu'il décrit à Tacite, et c'est dans le port de cette ville qu'était la flotte que son oncle commandait lorsqu'il se rendit à Stabia, où il périt.

Baïa était, il est vrai, le centre où les premiers de Rome préféraient se rendre lorsqu'ils avaient l'intention de s'abandonner sans contrainte aux excès de la mollesse et de la licence : mais la Campanie, ou pour mieux dire le cratère de Naples, était également recherché par les plus riches Romains pour y goûter les plaisirs de la campagne et y étaler avec profusion toute espèce de luxe. Cumes, sous les empereurs, n'était plus au premier rang, mais cependant cette ville était souvent choisie comme une retraite agréable. Cicéron, indépendamment de ses portiques à Pozzuoli, avait aussi une maison de plaisance à Cumes. La colline de Pausilype devait son nom (cessation de tristesse) à la beauté de sa situation : c'est à l'extrémité de cette côte, près de Nisida, qu'étaient les délices et les viviers de ce Vadius Pollion qui, pour la plus légère faute de ses esclaves, les faisait noyer pour servir de nourriture à ses murènes. Virgile demeurait à Naples, et l'immense golfe de cette ville présentait le tableau riant d'une multitude de magnifiques jardins, de terrasses spacieuses et de maisons de plaisance dont l'opulence extérieure, en vases, en statues et en colonnes de marbres précieux, provenait des riches dépouilles d'un vaste empire.

Il ne reste de tant de somptuosité qu'Herculanum et Pompeï, conservés par la lave et les cendres d'un volcan. Ces deux villes confirment aujourd'hui les descriptions qui nous ont été transmises : elles seules peuvent guider notre jugement dans l'opinion que nous devons nous former sur les anciennes villes d'un plus haut rang dont il ne reste, pour ainsi dire, nuls vestiges. En effet Cumes, dans le 12e siècle, était devenu une retraite pour les pirates et un repaire pour les vagabonds; les habitans de Naples et ceux d'Averse, souvent inquiétés par ce voisinage, se réunirent; et dans une seule nuit, non seulement ils massacrèrent ces brigands, mais ils détruisirent la ville à un tel point qu'elle n'est plus reconnaissable comme ancienne cité, même par des monceaux de ruines. Capoue, la capitale de la Campanie, n'existe plus, la charrue sillonne son emplacement: des exhalaisons pestilentielles ont fait déserter de Baïa et de Misène, et les tremblemens de terre ont achevé ce que les siècles avaient épargné: enfin Pozzuoli, Naples et Castellamare sont des villes modernes qui, aujourd'hui, occupent à peine la place où étaient élevées *Puteoli*, *Néapolis* et *Stabia*.

NOTES

SUR

LES PLANCHES DU DOUZIÈME CAHIER.

Une vue extérieure des étuves de *Tritoli* (du mot *frittola* parce qu'on y frotte les malades) a paru nécessaire pour rappeler une partie intéressante des approches de Baïa. Le sable du rivage, au pied de la montagne, est toujours chaud et en mouvement sur différens points par des bouillonnemens continuels qui décèlent l'existence d'un feu souterrain. L'eau du petit réservoir pratiqué au fond des étuves, est au niveau de la mer, et cette eau est bouillante ; les guides le prouvent en y faisant cuire un œuf. La voûte de la galerie qui conduit au réservoir est trop basse pour qu'on ne soit pas forcé de marcher courbé. La chaleur, en y entrant, est suffocante, mais bien qu'elle augmente à mesure qu'on y avance, cependant elle paraît devenir plus supportable. A gauche, en allant, est un embranchement de galerie fermé par une grille de bois qui préserve les curieux du danger de s'exposer à une chaleur tellement brûlante qu'ils ne pourraient la supporter. Sur un autre point de la galerie principale il y a d'autres rameaux tortueux qui conduisent à un lieu appelé *pierre de cheval* qui est le terme où l'on peut atteindre sans risque. Plus loin se trouve, dit-on, un puits dans lequel plusieurs personnes imprudentes sont tombées et ont péri.

Le palais habité par Néron était situé au-dessus de la montagne, ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *bains de Néron*. Ces étuves, du temps des Romains, étaient appelées *Posidianes*, du nom d'un affranchi de Claude qui les fit construire.

Une voûte percée à travers la montagne conduit sur les hauteurs de Baïa.

Une des parties du cratère de Naples qui ont éprouvé un changement considérable, est celle qui environne Baïa. Le lac Lucrin n'est plus guère aujourd'hui qu'un marais infect. Sous Auguste, M. Agrippa était parvenu, à l'aide d'un grand travail, à le réunir d'un côté à la mer, et de l'autre, par une tranchée, au lac d'Averne, ce qui avait formé le port Jules. Avant ce travail, le lac d'Averne, entouré de bois, exhalait des vapeurs pestilentielles, mais les bois ayant été abattus et l'eau du lac ayant été renouvelée, Baïa devint habitable et fut le séjour des plus riches et des plus voluptueux Romains.

Sur le bord oriental de ce lac, qui a près d'une lieue de circonférence, et sur lequel on ne voit, ainsi que du temps de Virgile, aucune troupe d'oiseaux aquatiques, existent les ruines d'un édifice construit en briques, que plusieurs auteurs désignent comme un temple. La tristesse du lieu, qui fit naître l'idée de le comprendre dans l'empire de Pluton, suggéra aussi aux auteurs modernes les moyens de reconnaître dans cet édifice un temple érigé à Proserpine, à Pluton ou même à la déesse *Averne*. Quoique cette désignation, comme temple, n'ait rien d'absolument invraisemblable, cependant il est plus croyable encore que ce sont des Thermes. En effet des sources d'eau thermales qui y existent, et la disposition de l'édifice qui consiste en une salle ronde, spacieuse, environnée d'autres petites pièces en apparence destinées aux bains, confirmeraient déjà cette opinion, si d'ailleurs elle n'était

appuyée de l'autorité de Martial, qui écrivait, dans le 9e siècle de Rome, que *Lævina* prit ses bains non seulement à Baïa et dans les Thermes du lac Lucrin, mais encore dans ceux qui sont près du lac d'Averne.

Sur la rive opposée à cet édifice est la caverne dont l'entrée est décrite par Virgile, comme celle où Enée, conduit par la sibylle de Cumes, descendit aux enfers. Il faut se figurer que les bois qui sont à droite, dans ce dessin, sont ceux où Enée cueillit le rameau d'or.

A cent pas environ dans la caverne, on détourne dans un souterrain extrêmement étroit, tortueux et en pente, qui conduit à des excavations plus larges, où coule l'eau de l'Averne: elle suit conséquemment, soit la crue, soit l'abaissement du lac, selon les saisons. Tel est le Styx : on le traverse en montant sur le dos du conducteur, pour arriver à une espèce de chambre dont les murs sont revêtus de pierres colorées, arrangées symétriquement en mosaïque. Dans ce lieu, où l'on peut à peine placer les pieds, on remarque quelques éminences ; en jetant une petite pierre dans une des profondeurs qu'elles renferment, on entend un retentissement sourd et prolongé. Parvenu au pied d'un raidillon et sous une galerie, il faut gravir difficilement sous une espèce de voûte en briques, dont les murs sont d'une construction réticulaire. Le trajet de ce souterrain est d'environ un quart de lieue.

La maison d'Agrippine était peu éloignée du lac d'Averne. C'est là qu'elle perdit la vie par l'ordre de son fils.

La montagne appelée *Mont-Neuf* est élevée sur le lieu où existait le village de *Tripergole :* elle est à gauche dans le dessin. Plusieurs relations relatives à l'éruption volcanique qui a produit cette nouvelle montagne, ont été publiées par divers témoins oculaires ; de ce nombre est *Marc-Antonio delli Falconi :* il résulte de son récit, que le 29 septembre 1538, à sept heures du soir, la terre s'ouvrit sur l'emplacement où était situé le village de Tripergole ; il fut englouti, et un nouveau volcan se forma en lançant du feu, des pierres et de l'eau. L'éruption fut violente pendant près de vingt-quatre heures, puis elle se calma. Le 3 octobre suivant, le volcan éclata de nouveau : il fut encore terrible ; mais peu d'heures après il parut s'éteindre. Le 6, une dernière éruption, accompagnée des phénomènes les plus désastreux, répandit une telle terreur, que les habitans de Pozzuoli abandonnèrent leur ville, et que ceux de Naples se crurent dans un égal danger.

Les effets généraux de ces diverses éruptions, furent que les cendres tombèrent, vers la Calabre, à plus de vingt lieues du foyer. Les oiseaux périrent, et la mer s'étant retirée à une grande distance, le rivage était couvert de poissons restés à sec: jusque près de Misène, des arbres furent déracinés, des quartiers de rochers se détachèrent ; des montagnes et des édifices crouléent. Le Mont-Gaurus, qui était alors cultivé et produisait un vin recherché pour sa qualité, devint stérile par la quantité de cendres dont il resta couvert : il prit, de ce moment, le nom de *Monte-Barbaro.* Dans la dernière éruption du 6 octobre, plus de vingt personnes qui s'étaient enhardies jusqu'à approcher du nouveau volcan, perdirent la vie, et plusieurs ne purent être retrouvées. La montagne produite par cet effroyable phénomène, a près de trois cents pieds de haut : le cratère a, en profondeur, ce que la montagne a en hauteur. Du reste, les matières dont elle est composée, sont de la même nature que celles des autres volcans des environs de Naples. C'est depuis cette époque que le lac Lucrin est encore séparé de l'Averne.

Le réservoir appelé *Piscine admirable*, fut, dit-on, destiné à recevoir l'eau apportée à Baoli par l'immense aqueduc que M. Agrippa aurait fait construire pour la consomma-

tion de l'armée navale stationnée dans le port de Misène. En admettant cette opinion, le fragment d'aquéduc connu à Naples sous le nom de *Ponti Rossi* (3ème cahier), en serait une dépendance. La profondeur de cette citerne est de vingt pieds, sa longueur est d'environ trente-sept toises et sa largeur de quatorze. Quatre files de douze pilastres sont en grande partie revêtues d'une concrétion très-épaisse et très-dure, que quelques savans considèrent comme une véritable stalactite. L'on descend dans ce réservoir par deux escaliers opposés.

L'on n'est pas d'accord sur la destination de cet édifice : les uns y voient un vivier pour la conservation des poissons, auxquels les anciens attachaient un grand prix (les murènes) ; d'autres n'y voient qu'une simple citerne, pour conserver l'eau pluviale dont Hippocrate leur recommandait l'usage de préférence à toute autre ; enfin, on croit assez généralement que Misène ne fournissant pas d'eau potable en quantité suffisante pour la population de la ville et pour une armée navale de cent mille hommes, M. Agrippa avait dû faire venir de l'eau de la rivière du *Sabbato*, en la prenant au lieu dit *Serino*, et lui faire parcourir un trajet de vingt-cinq lieues. Sans prétendre pénétrer dans cette discussion, je ferai observer seulement, en prenant le niveau de la mer pour base d'un jugement dont l'exactitude devrait être le résultat du nivellement; je ferai observer, dis-je, que la piscine est à une hauteur qui ne permet guère de supposer que les *Ponti-Rossi*, très-peu élevés au-dessus de ce même niveau, aient été construits pour correspondre avec Baoli, et que les points intermédiaires, telles que la porte de Cumes, et, plus près, la grotte de Pausilype, que l'on désigne comme ayant été des rattachemens de ces mêmes aquéducs, semblent eux-mêmes démontrer l'invraisemblance de cette prodigieuse construction.

En suivant la rue où est située la piscine, on fait voir l'emplacement d'une maison que l'on désigne comme celle qui a appartenu à J. César.

Les cent chambres, dont on fait un objet de curiosité, ont été vraisemblablement destinées, dans l'origine, à y renfermer les esclaves, et ensuite ce local a pu être affecté à la prison qu'une armée considérable rendait nécessaire.

En descendant de Baoli, on voit l'ancien port de Misène ; il est désigné, aujourd'hui, sous le nom de *Mer-Morte*.

La ville de Misène, qui avait été dévastée par les Lombards en 836, fut entièrement détruite et dépeuplée par les Sarrazins en 890.

On ignore où était située précisément la maison de plaisance de Lucullus ; on conjecture seulement que le théâtre dont on retrouve les ruines au midi, en a fait partie.

Du pied du cap Misène, dont on est peu éloigné, l'on peut se représenter la conférence des deux triumvirs Octave et M. Antoine avec Sextus Pompée : la flotte devait être en ligne vers l'horizon. Au pied du cap, on avait construit un pont qui s'avançait dans la mer ; à une certaine distance, on avait ménagé un intervalle pour que, de part et d'autre, on pût se parler sans danger de surprise. Le traité préparé sur ce point, fut définitivement conclu sur le sommet du promontoire. Sextus conserva la Sicile et la Sardaigne, et la paix fut, pour un moment, le fruit de cette alliance.

La grotte appelée *Dragonaire* (*Traconara*, lieu tortueux), est un souterrain méandrique creusé dans la montagne. Ce que l'on dit de plus vraisemblable sur sa destination, c'est qu'il aurait servi à y conserver les vins et les provisions de la flotte de Misène.

Du sommet du *mont Misène* l'on voit le lieu que l'on croit avoir fourni à Virgile l'idée des Champs Elysées. Il serait difficile aujourd'hui de reconnaître, dans cette situation, rien qui ait rapport avec le séjour délicieux où Enée retrouve Anchise. Un grand nombre

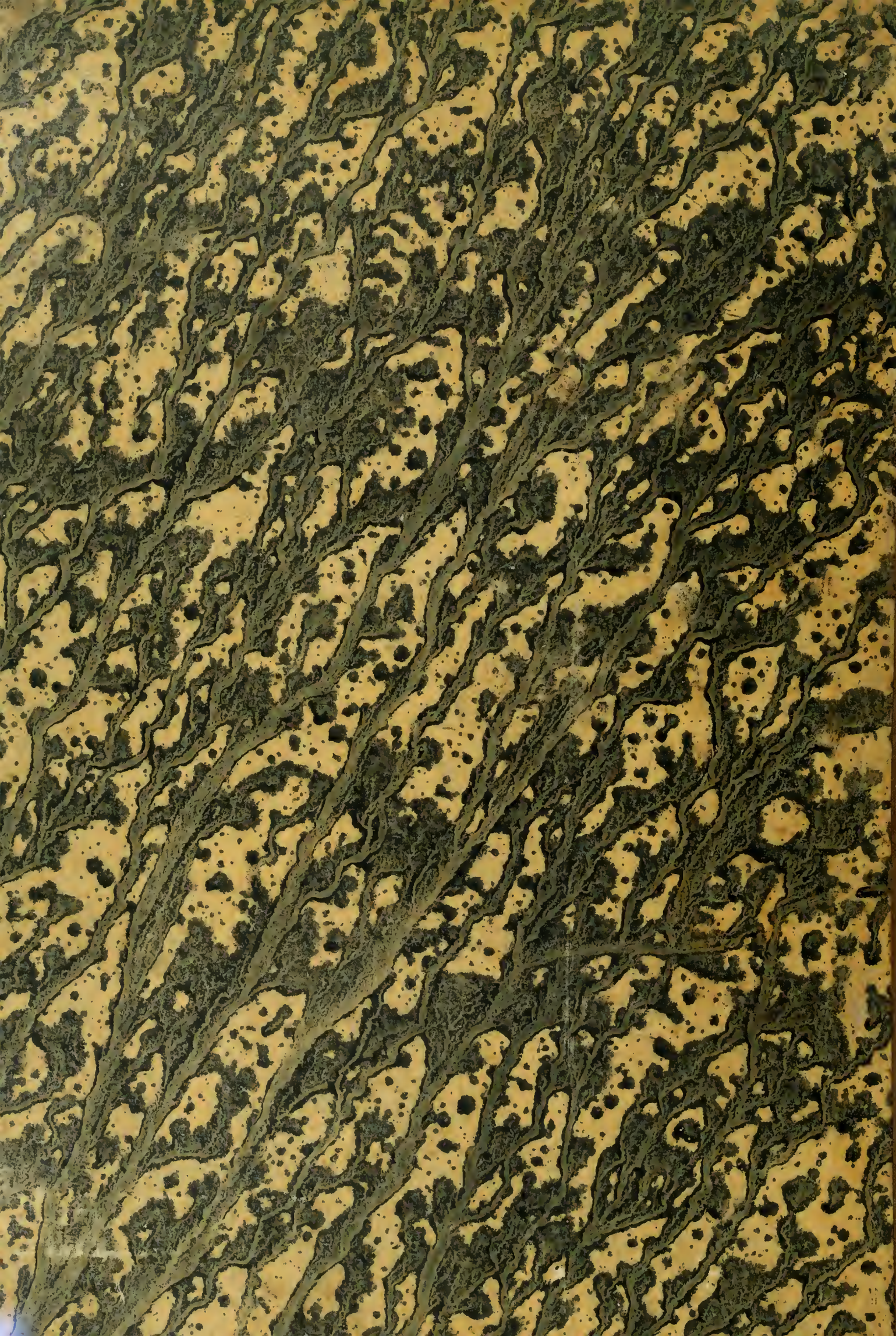
de sépulcres ruinés a fait donner à ce lieu le nom de *Mercato del Sabbato*. Il est possible, ainsi qu'on le dit, que parmi ces ruines se trouve le tombeau d'Agrippine ; mais ce monument n'aurait pu être remarquable sans danger pour les fidèles serviteurs qui le lui firent ériger.

L'on appelle temple de *Venus Genitrice*, ou Vénus mère, l'édifice qui fait le sujet du troisième dessin de ce cahier. Le diamètre de cet édifice construit en brique est d'environ quatre-vingt-deux pieds ; les murs étaient recouverts en stuc. En remarquant plusieurs rangées de trous qui suivent la ligne des fenêtres, l'on peut présumer qu'une galerie régnait en saillie dans tout son pourtour intérieur. Il résulterait alors de cette disposition, que cet immense salon a été un sphéristère destiné soit aux jeux de la balle, soit à tout autre exercice ; et qu'ainsi on devrait renoncer à l'idée d'un temple, pour y reconnaître des thermes et des bains auxquels était réuni une espèce de gymnase. D'ailleurs, les constructions couvertes par l'éboulement des terres, telles que des chambres bien reconnaissables sur plusieurs points, et des voûtes qui passaient sous l'édifice, sont des indices qui fortifient l'opinion en faveur des thermes.

D'autres monumens en ruines, près de ces thermes, portent la même dénomination de temple, et font naître les mêmes doutes.

Celui sous le nom de temple de Diane était circulaire, et supportait une coupole qui couvrait un espace d'environ quatre-vingt-onze pieds. Il en reste encore aujourd'hui à peu près la moitié, qui se soutient de la propre force de sa construction, à quarante pieds au-dessus du sol.

On nomme *Truglio*, ou plutôt *Trullo*, ce qui signifiait *chapelle ronde*, un autre édifice peu éloigné de ce dernier ; il est cependant plus généralement désigné sous le nom de temple de Mercure. C'est une rotonde de plus de cent pieds de diamètre, dont la voûte, à jour dans le centre, est percée par quatre fenêtres. Le sol, par l'accumulation successive des terres, est élevé d'environ vingt-quatre pieds; de sorte que l'on entre aujourd'hui par une ouverture qui, si les terres étaient enlevées, se trouveraient être dans le haut de la rotonde. Des chambres, des voûtes, des fourneaux construits en briques, ne permettent guère de douter que cet édifice était destiné à des bains publics.

Quelque exécrable que soit la mémoire de Vadius Pollion, il suffit cependant qu'il ait joui de la confiance d'Auguste, pour que son habitation devienne un objet de curiosité. La vue prise sur le lieu où étaient probablement les fameux viviers dans lesquels il faisait noyer ses esclaves, indique une situation solitaire, dont la fraîcheur, au milieu des eaux de la mer, devait rendre ce séjour délicieux, dans la saison où la chaleur est insupportable à Naples. L'on peut supposer aussi que la partie de la colline de Pausilype, à laquelle cette retraite était adossée, était taillée en terrasse ; qu'elle était couverte de verdure, et que la proximité de Baïa, de Pozzuoli et de Naples complétaient tous les avantages désirables dans le choix d'une maison de plaisance.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER CAHIER.